

RB277 981



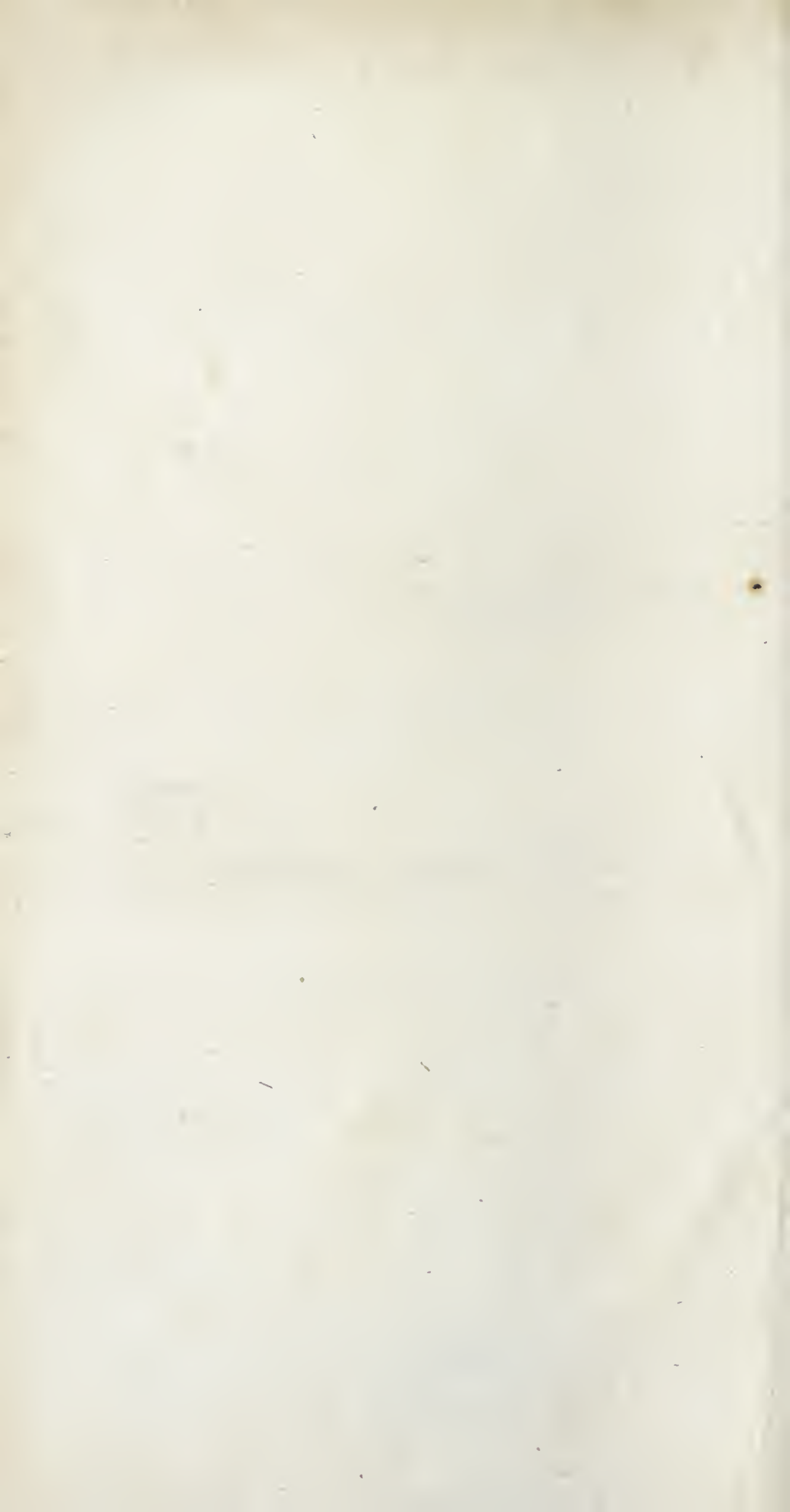
Presented to the
LIBRARIES *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Professor
Ralph G. Stanton







Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
University of Toronto

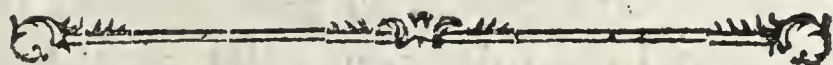




L A

JÉRUSALEM

DELIVRÉE.



CHANT XI.

TOUT occupé de l'assaut qu'il méditoit , Godefroi faisoit préparer les machines guerrieres , quand le solitaire l'aborde & le tirant à l'écart , d'un ton imposant & majestueux lui tient ce discours : « Seigneur , tu armes contre So-
» lime les forces de la terre , mais tu ne
» commences pas par où tu dois com-
» mencer.

» Cherche , dans le ciel , du secours

Tome II.

A

» & de l'appui ; invoque avant tout la
 » céleste milice ; elle seule peut t'obte-
 » nir la victoire ; c'est à elle que tu dois
 » la demander : que les Prêtres revêtus
 » de leurs augustes ornemens marchent
 » les premiers , & que leur pieuse har-
 » monie porte jusqu'au ciel nos hom-
 » mages & nos vœux. Vous , chefs au-
 » gustes d'une sainte entreprise ; donnez
 » l'exemple à vos soldats & qu'ils s'a-
 » vancent sur vos traces. »

Bouillon applaudit au pieux solitaire ;
 « Mortel chéri des cieux , lui répond-
 » il , je veux suivre tes conseils : pen-
 » dant que je rassemble les chefs , toi ,
 » va trouver les Pontifes , Guillaume &
 » Adémar ; & tous trois ordonnez la
 » pompe de cette auguste cérémonie. »

Le lendemain , dès le lever de l'aurore ,
 le vieillard réunit les Pasteurs & les Prê-
 tres dans le lieu consacré au culte de
 l'Eternel : les Prêtres revêtent de longs
 habits de lin , les Pontifes ceignent la
 mître & prennent des ornemens tissu d'or
 & de soie.

Pierre s'avance le premier : dans ses mains est l'étendard redouté que le ciel même révere : les Prêtres distribués sur deux lignes égales le suivent d'un pas grave & lent ; le front humilié , d'une voix suppliante , ils forment un double concert : Guillaume & Adémar ferment ces lignes & marchent parallèlement.

Bouillon paroît seul après eux : les chefs le suivent deux à deux ; les soldats marchent ensuite , chacun à son rang. Ainsi sortoient de leurs retranchemens les peuples unis pour venger leur commune croyance. La trompette ne faisoit point entendre ses sons belliqueux : tout , dans leurs chants , respiroit la piété.

Ils t'invoquent , ô Pere tout-puissant ! & toi Fils égal au pere , & toi qui les unis tous deux par les nœuds d'un éternel amour ! Ils t'implorent , ô Vierge secourable aux mortels , Vierge mere d'un Homme-Dieu ! & vous troupe brillante , chefs subordonnés de l'immortelle milice ! & toi fidele précurseur devant qui s'humilia la majesté d'un Dieu.

4 LA JERUSALEM

Ils réclament ton secours , ô toi qui fondas , qui soutiens cette chaire d'où les Pontifes tes successeurs répandent sur l'univers les trésors de la grace & ouvrent les portes du salut : & vous qui annonçâtes aux mortels étonnés un Dieu vainqueur du trépas : & vous qui pour attester ce miracle prodigâtes votre sang & votre vie.

Soyez-nous propices , vous dont la langue ou les écrits enseignèrent aux humains le chemin qui conduit au ciel. Et toi favorite de Jesus-Christ , toi qui sus choisir le sort le plus heureux : & vous qui renfermées dans un asyle solitaire ne connûtes que Dieu pour époux , & vous encore femmes généreuses qui par un effort plus sublime , bravâtes les supplices & la fureur des tyrans.

Tels étoient les chants des Chrétiens : dans leur marche , leurs rangs se prolongent & se déploient ; d'un pas tardif & lent , ils s'avancent vers ce mont couronné d'oliviers dont le nom est si cher à l'univers : il s'étend à l'Orient de So-

lime & n'en est séparée que par la vallée de Josaphat.

Les vallons , les collines , les grottes profondes retentissent de leurs chants ; de mille côtés l'écho les répète : il semble qu'une harmonie cachée anime les antres & les bois : partout on entend résonner le nom de Jesus & le nom de Marie.

Du haut de leurs remparts , les Infidèles en silence , contemplent un spectacle qui les étonne. Cette marche lente & mesurée , ces humbles accents , ces rits inconnus , cette pompe étrangère fixent leurs regards : enfin ils poussent des cris profanes : le torrent , la vallée , la montagne mugissent de leurs outrages & de leurs blasphêmes.

Mais ces outrages & ces cris se perdent dans les airs ; semblables au vain gazouillement des oiseaux : en vain des traits sifflent , ils ne peuvent arriver jusqu'aux Chrétiens. Rien ne trouble leur pieuse mélodie , rien ne dérange l'ordre de cette pompe auguste.

6 LA JERUSALEM

Sur la cime de la montagne , ils élèvent l'autel où doit s'immoler la grande victime : des deux côtés brûle une lampe toute éclatante d'or & de lumiere. Guillaume revêt de nouveaux ornemens & se recueille dans un respectueux silence : il élève ensuite la voix , s'accuse lui-même & présente à l'Eternel des actions de graces & des prieres.

Les Prêtres & les chefs sont à genoux autour de l'autel : la foule plus éloignée a les regards attachés sur le Pontife : enfin le mystere est accompli : « Partez », dit Guillaume , & la main étendue il bénit le peuple prosterné. Pleins d'une sainte ferveur , & les chefs & les soldats retournent vers le camp.

Godefroi rentre dans sa tente suivi d'un nombreux cortège : il invite les principaux guerriers à sa table ; il veut que le vieux Comte de Toulouse y soit assis vis-à-vis de lui.

Après un repas sobre & frugal : « De main , dit Bouillon , aux premiers rayons de l'aurore vous serez prêts pour l'as-

» faut : demain fera un jour de peine &
» de combats : allez apprêter vos armes
» & réparer vos forces. »

Les chefs se séparent : bientôt la trompette guerrière annonce que tout doit être sous les armes au retour du soleil. On travaille , on s'apprête ; enfin la nuit avec le silence amène le sommeil & suspend les fatigues.

L'aurore luttoit avec les ombres , & les premiers feux du jour n'avoient point frappé les portes de l'orient : le bœuf d'un pas tardif ne traçoit point encore ses pénibles sillons ; l'oiseau dormoit sous le feuillage ; le pasteur dormoit ; les troupeaux dormoient aussi : le chasseur ni les chiens ne troubloient point encore le silence des bois , quand tout-à-coup la trompette appelle les combats , & de ses sons guerriers épouvante les airs.

Mille cris répètent aussi-tôt , aux armes ! aux armes ! Godefroi se leve ; il ne revêt point sa cuirasse accoutumée ; il ne prend point son lourd bouclier il :

8 LA JERUSALEM

n'a que l'armure & l'habillement d'un simple fantassin : Raymond le surprend dans cet équipage.

Il devine son projet : « Seigneur , lui » dit-il , où est ta cuirasse , où sont tes » armes ? Pourquoi ce corps presque » nud ? Je n'aime point à te voir exposé » avec une si faible défense : tu n'aspî- » pires sans doute qu'à une gloire com- » mune ?

» Eh ! que prétends-tu ? la palme d'un » soldat ? laisse aux autres ces vulgaires » exploits : qu'ils exposent , dans les » combats , une vie moins utile & moins » intéressante ? Toi , reprends ton ar- » mure , & du moins , pour nous , prends » soin de tes jours : tu es l'ame du camp , » le mobile de notre entreprise ; assure » nos succès en conservant ta vie.

Il se tait : « Sage & vertueux ami , » lui répond Bouillon , quand Urbain » me ceignit cette épée dans Clermont , » je ne promis pas au ciel de n'être que » Capitaine : par un vœu secret , je m'en- » gageai encore à combattre comme sim- » ple soldat.

» Quand j'aurai mis toutes nos forces
 » en activité, quand j'aurai rempli tous
 » les devoirs d'un chef, j'irai sous ces
 » remparts acquitter un devoir non moins
 » sacré; & sans doute Raymond ne me
 » désavouera pas. Que le ciel veille sur
 » ma vie, moi je ne puis songer qu'à rem-
 » plir mes sermens. »

Il dit; & tous les chevaliers François
 & ses deux freres suivent son exemple :
 les autres guerriers s'arment comme eux
 en fantassins. Cependant les Infideles sont
 déjà sur la partie de leurs murs que bat
 le fougueux Aquilon & qui se replie vers
 l'occident.

Tranquilles sur les autres côtés que la
 nature a pris soin de défendre, ils réunis-
 sent dans ce seul point toutes leurs forces :
 Aladin y rassemble, & ses sujets, & sa
 milice étrangere. Les enfans, les vieillards
 viennent partager leurs travaux & lutter
 avec eux contre la fortune : ils fournis-
 sent à des bras plus vigoureux, la chaux,
 le soufre, le bitume, les pierres & les
 fleches.

Le rempart est hérissé d'armes & de machines guerrières : là , le Sultan tel qu'un géant terrible élève son front menaçant : plus loin , paroît le Circassien tel qu'un bastion au milieu des crénaux. Clorinde est sur une tour & domine , & les assiégés , & les assiégeans.

Sur ses épaules , pend un carquois ; la fleche est dans ses mains ; son arc est déjà rendu : dans cette attitude , elle attend l'ennemi au passage : telle jadis au sein des nues , on croyoit voir la fille de Latone lancer les traits & la mort.

Le vieux Monarque à pied court d'une porte à l'autre , fait apporter de nouvelles armes , fortifie les postes , voit tout , examine tout , encourage & rassure ses guerriers. Les femmes éperdues vont dans les Mosquées implorer leur Prophète.

» O Mahomet , s'écrient - elles , que
» ton bras juste & redoutable brise la
» lance du brigand François ! abats ,
» renverse , sous nos murs , l'impie qui a
» tant outragé ton nom ! » Leurs prières

inutiles se perdent dans les airs , & leur Divinité n'entend point leurs cris dans le séjour de la mort & de la nuit éternelle. Cependant Bouillon fait déployer ses enseignes & marcher ses bataillons.

Toute son armée se developpe sous ses yeux : elle est sur deux colonnes qui s'avancent obliquement vers les remparts. Au centre sont ces machines qui recellent dans leur sein la destruction & le trépas.

La cavalerie est sur les derrieres & se répand dans la plaine pour prévenir les surprises. L'attaque commence : les fleches , les pierres volent de tous côtés : la mort s'élance des machines meurtrieres & roule sur les remparts. Nombre d'Infideles expirent , nombre d'autres fuient & désertent les murs qu'ils devoient défendre.

Les Chrétiens impétueux courent & se précipitent. Les uns de leurs boucliers ferrés couvrent & défendent leurs têtes ; les autres à l'abri des beliers trouvent un asyle contre les pierres qu'on leur lance :

enfin ils arrivent au fossé & tentent de le combler.

Le fond n'en est point couvert de limon, ni baigné par les eaux; bientôt il est rempli de fascines, de pierres & de troncs d'arbres. L'audacieux Adraсте s'y jette le premier, & attache une échelle à la muraille: ni les fleches, ni le bitume bouillant qui pleuvent sur lui ne peuvent l'arrêter.

Déjà ce fier Helvétien alloit toucher aux crénaux; en butte à mille traits, aucun n'avoit rallenti son ardeur: mais tout-à-coup une pierre énorme, monstrueuse, lancée par le Circassien, tombe sur son casque & le renverse.

Le coup n'est point mortel, mais les esprits en sont étonnés: sans connoissance, & presque inanimé, il presse la terre sous son poids immobile. D'un ton farouche & menaçant, Argant s'écrie: « Le premier est tombé, qui osera le » remplacer? lâches guerriers, que ne » montez-vous à la breche? je vous » attends sans me cacher. En vain vous

„ vous couvrez , sous vos boucliers , sous
„ vos machines ; la mort vous y attein-
„ dra comme des bêtes farouches dans
„ leur repaire. „

Il dit : mais ses outrages irritent les
Chrétiens sans les rendre imprudens ;
toujours soigneux de se défendre contre
les traits & les fardeaux qu'on leur lance ;
ils placent enfin au pied de la muraille
le redoutable belier. Déjà des poutres
énormes armées de fer ébranlent les portes
& font trembler les remparts.

Cependant les Infideles , avec cent
bras , roulent une pierre immense : elle
tombe sur les boucliers pressée avec le
fracas d'une montagne , qui s'écroule ,
les rompt , brise les casques & accable
nombre de guerriers : la terre est couverte
d'armes , de sang , de cadavres meurtris
& déchirés.

Les Chrétiens irrités s'élancent & vont
à découvert défier l'ennemi & les dan-
gers : Les uns dressent des échelles & y
montent ; d'autres sapent les fondemens :
déjà le mur croule & ouvre au milieu

des ruines , un chemin à l'ardeur des assiégeans.

La brèche s'agrandit sous les coups redoublés du belier : les assiégés emploient toutes les ressources pour se défendre. Ils opposent des balles de laine aux efforts de la redoutable machine : cette matiere molle & qui cede , les trompe & les amortit.

Cependant Clorinde a sept fois tendu son arc ; sept fois un trait a sifflé dans les airs , & chaque trait a été ensanglanté. Ce ne sont point des victimes ignorées que choisit cette amazone ; elle les dédaigne , & sa fureur n'est fatale qu'à d'illustres têtes.

Le premier qu'elle atteint , c'est le fils du Roi d'Albion ; à peine s'est-il montré qu'il est frappé du coup funeste : sa main est percée malgré l'acier qui la défend. Inhabile au combat , il se retire & frémit plus de colere que de douleur.

Le Comte d'Amboise expire sur la crête du fossé : Clotaire sur l'échelle , reçoit dans le flanc une plaie mortelle : le

Comte de Flandre est atteint au bras gauche au moment où lui-même travaille à faire mouvoir le béliet. Il veut arracher le trait qui l'a blessé, mais le fer reste dans la blessure.

L'imprudent Adémar étoit spectateur du combat; le trait fatal vole & lui perce le front : il y porte la main, un second trait attache cette main au visage. Il tombe & les armes d'une femme s'abreuvent du sang d'un Pontife.

L'audacieux Palamede déjà touche aux crénaux, & va s'élancer sur le rempart; une septieme fleche l'atteint à l'œil droit & ressort sanglante derriere la tête. Il tombe & meurt au pied du mur qu'il voulut escalader.

Cependant Godefroi donne aux assiégés de nouvelles alarmes, & forme une nouvelle attaque : il a fait conduire auprès d'une des portes la plus terrible de ses machines : c'est une tour de bois qui s'élève au niveau du rempart : dans ses flancs, elle porte des armes & des guerriers, & roule sur un essieu mobile.

De son sein , partent des javelots & des fleches meurtrieres. Semblable à un vaisseau qui court à l'abordage , elle tente de s'attacher à la muraille ; mais les assiégés , avec des pieux , avec des hallebardes , l'attaquent & la repoussent. L'air est obscurci d'une nuée de fleches : le trait revient heurté par un trait ennemi. Les Sarrafins tombent du haut des murs , comme les feuilles , ou comme les fruits , qu'abattent la grêle ou la tempête.

Moins bien armés que les Chrétiens , ils éprouvent toujours une perte plus grande : éperdus , effrayés des coups qu'on leur porte , la plupart prennent la fuite ; mais le fier Soliman reste immobile , & retient avec lui les plus hardis : Argant accourt , arrache une poutre à la tour ennemie , & s'en sert pour la repousser.

Clorinde vient aussi partager leurs dangers. Cependant les Chrétiens armés de faux longues & tranchantes , coupent les cordes auxquelles les balles de laine sont suspendues : elles tombent & livrent le mur , sans défense , aux efforts du belier.

Battu de tous côtés , il s'ouvre & chancelle : Godefroi s'approche couvert de son bouclier : il voit Soliman descendre au milieu des ruines pour en défendre le passage , pendant que Clorinde & le Circassien se tiennent sur le rempart ; à cette vue une noble ardeur le transporte & l'enflamme.

Il se tourne vers son fidele Sigier qui porte son arc & un bouclier moins pesant :
« donnez-moi , lui dit-il , ces armes plus
» légères ; je veux le premier m'élancer
» sur ces débris ; il est tems qu'enfin
» quelque exploit glorieux signale mon
» audace. ,,

A peine il a parlé qu'une fleche siffle & l'atteint à la jambe : les nerfs sont déchirés ; il sent une douleur cruelle. O Clorinde , le coup part de ta main ; c'est à toi que l'honneur en appartient. Si ce jour ne fut pas pour les Sarrafins le jour de la mort & de la servitude , ils ne le dûrent qu'à toi.

Le héros , maître de sa douleur , ne rallentit point ses pas ; il monte sur les

ruines , il appelle ses guerriers ; mais enfin le mouvement aigrit sa blessure ; sa jambe plie & se dérobe sous lui : il est forcé d'abandonner l'attaque.

De la main il appelle le généreux Guelfe : “ Je cede , lui dit-il , à la douleur ; commande à ma place : dans un moment , je reviens à toi. „ A ces mots il s'élance sur un courfier, mais il ne peut dérober sa retraite aux yeux des siens & des Infideles.

Avec lui disparoît la fortune des Latins : les assiégés sentent renaître leur vigueur ; leur espérance se ranime : l'audace des Chrétiens diminue ; leurs efforts sont moins rapides ; le fer languit dans leurs mains , & le son même de la trompette s'affoiblit & s'éteint.

Bientôt sur les remparts reparoissent ces troupes que la crainte en avoit chassées : à la vue de la terrible Clorinde , l'amour de la patrie arme jusqu'aux femmes même. Les cheveux épars , la robe retroussée , elles accourent , elles lancent des traits , des dards : pour défendre leurs

murailles , elles ne craignent point d'exposer leur vie.

Guelfe, le valeureux Guelfe tombe renversé : le fort l'a choisi entre mille guerriers & a dirigé contre lui une pierre lancée de loin. L'épouvante redouble parmi les Chrétiens , & s'éloigne des Infideles. Raymond est en même-tems frappé d'un même coup & va , comme lui , mesurer la terre.

L'intrépide Eustache est atteint sur le revers du fossé. Dans ce malheureux moment , les Sarrafins ne portent point un coup qui ne donne la mort , ou ne fasse au moins une cruelle blessure. Le Circassien qu'enorgueillit le succès élève une voix insultante.

“ Ce n'est point ici Antioche : vous
„ ne trouverez point ici cette nuit dont
„ l'ombre protégea vos artifices ; il faut
„ combattre à la clarté des cieux & contre
„ un peuple éveillé. Qu'est devenue cette
„ ardeur pour la gloire , & cette avidité
„ pour le butin ? Lâches Chrétiens , ou
„ plutôt femmes timides , un moment

„ de fatigue vous épuise ; à peine l'af-
„ faut commence & déjà vous l'aban-
„ donnez ? „

Sa fureur se ranime ; cette vaste cité qu'il défend n'est déjà plus un théâtre digne de son audace. Il s'élance à travers les ruines des remparts & crie à Soliman d'une voix de tonnerre :

“ Soliman ! c'est en ce lieu , c'est en
„ ce moment qu'on pourra décider de
„ notre valeur : qui t'arrête ? que crains-
„ tu ? je vais hors de ces murs chercher
„ la gloire ; suis-moi si tu l'oses. „ Il dit ;
& tous deux à l'instant se précipitent ,
l'un entraîné par la fureur , l'autre con-
duit par l'honneur , & piqué d'un défi
qui l'outrage.

Ils tombent sur les Chrétiens étonnés
& surpris : tous deux jaloux de s'effacer ,
ils égorgent les guerriers , ils brisent , ils
dispersent les boucliers & les casques ;
coupent les échelles , abattent les beliers
& de ces monceaux de ruines & de débris ,
ils élèvent un nouveau rempart à la place
du rempart détruit.

Ces guerriers dont l'audace brûloit d'escalader les murailles , n'aspirent déjà plus à entrer dans Solime : sans force pour se défendre , ils cedent au torrent qui les poursuit , & livrent à la rage des deux héros , leurs machines déformais inutiles & brisées.

Ces fougueux rivaux s'abandonnent à toute leur impétuosité : ils demandent des flammes , & déjà chacun d'eux armé d'une torche brûlante , marche à la tour de bois. Telles jadis on peignoit les filles de l'enfer sortant du Tartare , des flambeaux à la main , pour bouleverser le monde.

Mais l'indompté Tancrede qui encourage ailleurs ses guerriers à l'assaut , voit enfin leur ravage & la flamme dévorante. Soudain il vole pour arrêter leur fureur : sa valeur impétueuse les repousse , les met en fuite , & leur rend la terreur qu'ils avoient répandue parmi les Chrétiens.

Pendant que la fortune balance les revers & les succès , Godefroi est rentré dans sa tente : à ses côtés sont Baudouin

& le fidele Sigier. Ses amis affligés accourent & l'environnent. Dans l'impatience qui le presse , il veut arracher le trait funeste , le bois se rompt & laisse le fer dans la plaie.

Il veut qu'on emploie pour l'en retirer les moyens les plus prompts ; il veut que l'acier tranchant ouvre sa blessure : “ Rendez-moi , dit-il , aux combats , il „ ne faut pas que ce jour les termine „ sans moi. „ Il dit & appuyé sur une lance, il offre sa jambe au fer qui va la déchirer.

Déjà le vieil Hérotime né sur les bords de l'Eridan interrogeoit , pour le guérir , son art & ses ressources : Hérotime connoît les plantes & leurs vertus , les eaux & leur usage : favori des Muses , il pouvoit chanter les héros & immortaliser leurs exploits ; mais il aima mieux consacrer ses travaux à une science plus obscure , & ne s'occupa qu'à rendre la santé aux mortels affligés.

Godefroi est debout , le regard ferein & la tête immobile : Hérotime , les bras nus , la robe retroussée , tantôt avec le

secours des plantes , tente d'arracher le trait fatal ; tantôt armé d'un fer mordant , il le saisit & l'ébranle : essais inutiles impuissantes , ressources !

Le trait se refuse à son adresse , & la fortune est inexorable ; à ses vœux ses efforts meurtriers ne font qu'accroître la douleur du héros. Enfin l'Ange qui veille sur Bouillon , touché de ses maux cruels , va cueillir sur le Mont Ida le Dictame , plante salutaire , dont la fleur a l'éclat de la pourpre.

La nature apprend aux chevres sauvages à connoître les vertus de cette herbe bienfaisante : c'est elle qui les guérit quand la fleche du chasseur s'attache à leurs flancs & les déchire. L'Ange l'apporte à l'instant , & sa main invisible en distille le suc dans les eaux destinées à laver la plaie du héros.

Il y mêle l'onde sacrée de la fontaine de Lydie & l'odorante panacée : le vieil-

lard en verse sur la blessure ; soudain le trait se détache de lui-même & sans effort : le sang s'arrête ; la douleur fuit , la vigueur renaît : “ Ce n'est point mon
 „ art qui te guérit , s'écrie Hérotime ,
 „ tu ne dois rien à mes soins.

„ Je reconnois , à ce miracle , une
 „ céleste puissance : sans doute du haut
 „ des cieux un Ange est descendu pour
 „ toi ; prends tes armes , qui t'arrête ?
 „ retourne à l'assaut. “ Godefroi brûlant de combattre a déjà repris sa lance , son casque & son bouclier.

Suivi de mille guerriers , il marche vers la cité : le ciel est obscurci d'un nuage de poussière qui vole sous leurs pas ; la terre tremble ; les ennemis , de loin , apperçoivent le héros & le reconnoissent : une frayeur soudaine les saisit & les glace. Trois fois Godefroi élève la voix.

A cette voix altière , à ces cris qui
 les

les rappellent au combat , les Chrétiens sentent renaître leur audace : ils revolent au pied des remparts : mais déjà Soliman & le Circassien se sont retirés au milieu des débris & défendent obstinément le passage, contre Tancrede, & contre sa troupe.

Godefroi arrive caché sous ses armes, & d'un air terrible & menaçant il lance au Circassien une javeline foudroyante : le belier n'imprime pas un mouvement plus rapide ; l'arme funeste vole avec un bruit affreux. Argant toujours intrépide présente son bouclier.

Le bouclier est percé , sa cuirasse & son armure le sont encore & le fer s'abreuve de son sang ; mais insensible à la douleur, il l'arrache & le renvoie à Godefroi : “ Tiens, lui dit-il, je te rends „ tes armes. „

L'instrument fatal de l'injure & de la vengeance vole & revient ; mais le hé-

ros se courbe & se dérobe au coup qui lui étoit destiné. Le fidele Sigier le reçoit , le fer lui perce le gosier ; il expire & s'applaudit d'expirer pour son maître.

Au même instant une pierre lancée par Soliman frappe le chef des Neufstriens ; il tourne sur lui-même & tombe en tournant. Godefroi cede à son ressentiment, faisit son épée , se précipite au milieu des ruines , & va , de plus près , combattre les ennemis.

Le choc est affreux , & le héros se signale par les coups les plus terribles : mais la nuit enveloppe la terre de son voile ténébreux ; ses ombres pacifiques suspendent enfin les querelles des mortels. Godefroi se retire , & termine cette sanglante journée.

Mais avant que de rentrer dans son camp il y fait reporter ses blessés & sauve de la fureur de l'ennemi les débris

de ses machines. Cette tour, la terreur des infideles, quoiqu'elle ait reçu plus d'une atteinte, se soutient encore, & peut redevenir funeste aux assiégés.

Elle rouloit & bientôt elle eût été à l'abri des retranchemens ; mais elle a le sort d'un vaisseau qui, vainqueur des vents & des tempêtes, vient, à la vue du port, échouer sur le sable, ou périr sur un rocher. Ou telle encore qu'un courfier qui, après avoir franchi les précipices & les torrens, chancelle & tombe à la porte de l'asyle qui va le recevoir.

La tour penche tout-à-coup ; deux de ses roues se brisent & se dérobent sous elle : on la soutient, on la relève, en attendant qu'on vienne réparer ses ruines.

Godefroi veut qu'avant le jour elle soit rétablie : il place tout autour des gardes pour la défendre. Mais du haut

28 LA JERUSALEM

des remparts on entend le bruit des marteaux & les cris des travailleurs : mille flambeaux allumés , éclairent & trahissent leur ouvrage.

Fin du onzieme Chant.

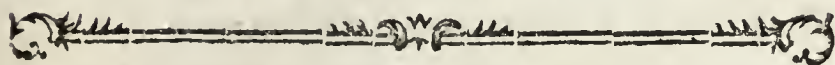




L A

JÉRUSALEM

DELIVRÉE.



CHANT XII.

LA nuit roule sur son char d'ébene ;
mais tout veille encore dans le camp &
dans la ville. Les Chrétiens continuent ,
dans l'ombre , leurs travaux , & font une
garde assidue : les infideles raffermissent
leurs remparts ébranlés , chancellans ,
& en réparent les ruines. Les uns & les
autres donnent à leurs blessés les soins les
plus attentifs.

Enfin on a pensé les plaies ; la nuit avance , & les travaux avec elle : quelques-uns sont achevés , les autres languissent ; l'ardeur se rallentit : le silence & les ombres devenues plus épaisses invitent au repos ; mais il n'en est point pour l'amazone toujours affamée de périls & de gloire ; elle presse les travailleurs & ranime leur activité qui s'éteint. Argant l'accompagne , & elle se dit en secret.

C'est bien aujourd'hui qu'Argant & le Roi des Turcs peuvent se vanter d'avoir fait des prodiges de valeur ; seuls ils ont osé sortir de Solime , se jeter au milieu des ennemis , & mettre leurs machines en pièces : & moi , loin des Chrétiens , à l'abri d'un rempart , j'ai combattu sans péril ! des coups heureux ont signalé mon adresse : voilà tous mes exploits & toute ma gloire. Est-ce donc-là tout ce qu'une femme peut oser ?

Ah ! plutôt que de montrer une ame foible & timide , au milieu de tant de héros , que ne vais-je sur les montagnes ,

ou dans les bois, lancer mes traits aux bêtes sauvages ? Que ne vais-je reprendre les habits de mon sexe, & me cacher dans la retraite, si je ne puis égaler ces guerriers. Ainsi parle Clorinde, inquiète, absorbée dans ses pensées : enfin un grand projet s'offre à son idée ; elle sort de sa rêverie, & se tourne vers Argant.

“ Il y a long-tems, Seigneur, que
„ j'éprouve un mouvement inconnu qui
„ m'agite & m'enflamme : soit inspira-
„ tion de Dieu, soit erreur de l'hom-
„ me qui se fait un Dieu de son desir ;
„ tu vois ces flambeaux qui brillent
„ hors du camp des ennemis, j'irai là
„ le fer dans une main, une torche
„ dans l'autre, & je mettrai le feu à
„ la tour : mon projet une fois rempli,
„ je laisse au ciel le soin de tout le
„ reste.

„ Si le destin s'oppose à mon retour,
„ j'abandonne à tes soins mes fideles
„ compagnes, & ce mortel vertueux qui
„ eut toujours pour moi la tendresse
„ d'un pere : fais reconduire en Egypte

„ ces infortunées que ma perte laisse-
„ roit sans secours & sans appui, & ce
„ vieillard accablé de ses malheurs &
„ du poids de la vie : au nom de Dieu ,
„ Seigneur , souviens-toi de ma priere ;
„ ce sexe & cet âge sont bien dignes de
„ ta pitié. „

Argent demeure interdit : il sent l'aiguillon de la gloire qui du cœur de Clorinde passe dans le sien ; « Tu iras » là , lui dit-il , & moi tu me laisserois » ici confondu dans la foule des guer- » riers vulgaires ? & tu crois que tran- » quille , loin du danger , je pourrois » contempler avec plaisir la flamme & » la fumée de l'incendie que tu aurois » allumé ? Non , non , si jusqu'ici j'ai » partagé tes périls , je veux encore te » suivre à la gloire ou à la mort.

» Ce cœur fait aussi-bien que le tien , » mépriser la mort , & je fais comme » toi qu'il est beau d'échanger la vie » contre l'honneur --- Tu en as donné , » lui répond Clorinde , une preuve im- » mortelle dans cette sortie qui t'a cou-

» vert de gloire : mais enfin je ne suis
» qu'une femme & mon trépas n'est
» point une perte pour la triste Jérusalem ; mais toi , si tu pérís , veuille
» le Ciel écarter ce malheur ! si tu pérís ,
» qui restera pour défendre ses murailles ?

» En vain , lui repliqua le guerrier ,
» tu voudrois enchaîner mon ardeur par
» de frivoles raisons ; je suivrai tes pas
» si tu veux me guider : si tu le refuses , je te devance. « Tous deux d'accord ils vont trouver Aladin qui les reçoit au milieu des plus sages de son conseil : « Seigneur , lui dit Clorinde ,
» daigne écouter nos propositions , &
» agréer notre dessein.

» Argant te promet de brûler la machine ennemie & jamais Argant ne
» promet en vain : j'accompagnerai ses
» pas : nous attendons seulement que
» la fatigue ait amené le sommeil. »
Aladin leve les mains au Ciel & des larmes de joie mouillent ses joues couvertes de rides : » Graces te soient ren-

» dues , dit-il , ô toi qui daignes encore
 » abaisser tes regards sur tes serviteurs
 » & sauver mon empire !

„ Non il ne tombera pas puisqu'il
 5, lui reste pour appui de si braves guer-
 „ riers. Mais vous , couple généreux ,
 „ quels bienfaits , quels présens pourront
 „ égaler vos services ? Que la renom-
 „ mée publie votre gloire & l'immor-
 „ talise ; que l'univers consacre vos noms
 „ & vos exploits ; vous trouverez votre
 „ plus noble récompense dans votre
 „ action même , mais mon cœur re-
 „ connoissant ne s'acquittera qu'à demi ,
 „ en vous offrant une partie de mes
 „ Etats. „

Ainsi parle le vieux Monarque : il
 presse dans ses bras , tantôt Argant ,
 tantôt Clorinde. Le Sultan ne peut plus
 dissimuler la noble jalousie qui l'anime :
 “ Ce n'est pas en vain , dit-il , que j'ai
 „ ceint cette épée ; je marcherai avec
 „ vous , ou du moins je suivrai de près
 „ vos pas. -- Quoi ! reprend Clorinde ,
 „ irons-nous tous à cette entreprise ?

„ eh ! si tu viens , qui défendra So-
 „ lime ? „

Argant lui préparoit un refus plus
 piquant & plus altier : mais Aladin le
 prévient & d'un front calme & serein :
 “ Soliman , lui dit-il , nous connoissons
 „ toute ta valeur ; jamais elle ne s'est
 „ démentie : infatigable au combat , ja-
 „ mais l'aspect du plus affreux danger
 „ n'intimida ton courage.

„ Tu pourrois encore te signaler cette
 „ nuit , par des exploits dignes de toi ;
 „ mais je ne crois pas que vous deviez
 „ tous fortir à la fois. Il faut , pour
 „ rassurer un peuple alarmé qu'il reste
 „ au milieu de nous , quelqu'un des
 „ plus fameux guerriers. Je ne consen-
 „ tirois pas même à laisser partir Argant
 „ & Clorinde dont le sang aussi mérite
 „ d'être épargné , si l'entreprise étoit
 „ moins utile , & si je pouvois la con-
 „ fier à d'autres bras.

„ Mais cette tour funeste est envi-
 „ ronnée d'une garde nombreuse ; pour
 „ l'attaquer avec succès , il faudroit en-

„ voyer une troupe plus nombreuse en-
 „ core & la prudence le défend. Laif-
 „ fons donc partir ce couple illustre qui
 „ veut s'exposer pour la cause commu-
 „ ne : tous deux plus d'une fois ont
 „ couru de semblables hafards ; eux
 „ seuls feront plus que mille soldats :
 „ puissent-ils revenir vainqueurs dans nos
 „ murs ! „

„ Toi Seigneur , tu dois aux soins de
 „ ta grandeur & à l'honneur de la cou-
 „ ronne de rester dans Solime. Quand
 „ Argant & Clorinde auront allumé
 „ l'incendie ; car ils l'allumeront , &
 „ un pressentiment secret m'en donne
 „ la certitude ; si l'ennemi les poursuit ,
 „ tu iras les sauver & les défendre. „
 Ainsi parloit Aladin ; Soliman cede à
 ses conseils ; mais la tristesse est sur son
 front.

„ Attendez , ajoute Ismen , attendez
 „ pour sortir que la nuit soit plus avan-
 „ cée : peut-être le sommeil triomphera
 „ enfin de ces gardes qui veillent au-
 „ tour de cette funeste machine. Moi

„ cependant je préparerai des matieres
„ enflammées , qui s'y attacheront & la
„ dévoreront toute entiere. „ On adopte
son avis & les deux guerriers vont at-
tendre l'heure favorable à l'exécution de
leur projet.

Clorinde pour dérober sa marche aux
yeux des Chrétiens , quitte ses pompeux
habits & sa brillante armure : elle revêt
une cotte-d'armes noire , funeste présage
de son malheur. Elle prend un bou-
clier sans éclat & un casque qui n'a ni
cimier ni panache. Arfes est auprès d'elle ,
l'Eunuque Arfes qui la reçut au mo-
ment où elle respira le jour , & qui prit
soin de son enfance.

Quoiqu'accablé de vieillesse , il s'est
partout traîné sur les pas de l'intrépide
guerrière : il lui voit changer son armure ;
son cœur présage les dangers où elle va
s'exposer ; il s'en afflige , il la conjure
par ses cheveux blancs , par le souvenir
de sa tendresse & de ses services d'aban-
donner une funeste entreprise. Elle résiste
à ses prieres & à ses larmes,

„ Cruelle ! lui dit-il enfin , puisque
 „ rien ne peut fléchir ce cœur obstiné ,
 „ il faut que je dévoile à vos yeux le
 „ mystère de votre naissance : quand vous
 „ connoîtrez qui vous êtes , vous sui-
 „ vrez , à votre gré , ou mes conseils ,
 „ ou l'ardeur qui vous entraîne. „ Il
 poursuit , & Clorinde les yeux fixés sur
 lui l'écoute en silence.

“ Senape régnoit sur l'Étiopie ; peut-
 „ être y régne-t-il encore : il adore le
 „ Fils de Marie & tout son peuple l'adore
 „ comme lui. J'étois esclave dans son
 „ palais & confondu avec les femmes de
 „ la Reine , je servoais cette Princesse :
 „ elle étoit noire ; mais sa couleur n'al-
 „ téroit point sa beauté.

„ Senape l'aimoit avec fureur , & sa
 „ jalousie étoit égale à sa flamme : cette
 „ funeste passion se nourrissoit dans son
 „ cœur déchiré. Il la cachoit aux mor-
 „ tels ; il auroit voulu la cacher au ciel
 „ même. La Reine toujours sage , tou-
 „ jours modeste vivoit dans le silence &

„ dans la retraite , & faisoit son bon-
„ heur du bonheur de son époux.

„ Dans sa chambre étoit un tableau
„ de piété qui représentoit une histoire
„ touchante : on y voyoit une jeune fille
„ blanche comme la neige enchaînée
„ près d'un dragon furieux , un cavalier
„ perçoit le monstre qui nageoit expi-
„ rant dans les flots de son sang. Devant
„ ce tableau , souvent la Reine humilioit
„ son front , faisoit l'aveu de ses fautes
„ secretes , versoit , & des larmes , & des
„ prieres.

„ Cependant elle conçoit & met au
„ jour une fille d'une blancheur écla-
„ tante : cette fille c'étoit vous.....
„ A cette vue , elle se trouble & son
„ cœur est étonné de ce prodige nou-
„ veau : bientôt elle craignit la jalousie
„ d'un époux soupçonneux : elle craignit
„ que cette couleur inconnue en Ethio-
„ pie ne fût pour lui la preuve d'un
„ crime affreux ; & pour éviter sa fu-
„ reur , elle résolut de vous cacher à
„ sa vue.

„ On lui offre à votre place une petite
 „ Ethiopienne qui vient aussi de naître : les femmes de la Reine & moi
 „ nous étions les seuls qui eussions accouchés dans la tour où elle étoit renfermée : elle connoissoit mon zèle , ce
 „ fut à ma fidélité qu'elle daigna confier le triste & cher dépôt dont elle
 „ étoit forcée de se séparer. Vous n'aviez point été plongée dans ces eaux que
 „ les Chrétiens appellent sacrées : l'usage d'Ethiopie recule cette cérémonie à
 „ un âge plus avancé.

„ Les larmes aux yeux , elle vous remit dans mes bras , m'ordonna de vous
 „ porter dans un pays lointain , & d'y élever secrètement votre enfance. Qui
 „ pourroit vous peindre la douleur de cette mere infortunée ? Combien de
 „ fois elle vous ferra dans ses bras ? combien de fois elle répéta ses tristes &
 „ derniers adieux ? vos joues furent souvent arrosées de ses pleurs , souvent ses
 „ sanglots interrompirent ses plaintes & ses regrets : enfin levant les yeux au

„ ciel : ô mon Dieu , dit-elle , toi qui
„ fondes l'abyme des ames, toi, dont l'œil
„ éclaire les replis les plus secrets de mon
„ cœur !

„ Si ce cœur fut toujours pur , si ja-
„ mais le crime ne souilla , ni ma pen-
„ sée , ni mon lit ,.... ah ! ce n'est pas
„ pour moi que je t'implore ! d'autres
„ fautes m'ont mérité tes dédains , & ton
„ courroux... mais , ô mon Dieu , veille
„ sur un enfant innocent , qu'une mere
„ déplorable est forcée d'arracher de son
„ sein ! que ma fille vive ; qu'elle ne tien-
„ ne de moi qu'un attachement invio-
„ lable aux loix de l'honneur ! qu'elle
„ apprenne d'une autre à être heureuse
„ & fortunée !

„ Et toi céleste guerrier qui sauvas cette
„ Vierge du serpent prêt à la dévorer ,
„ si j'ai devant ton image allumé de
„ pieux flambeaux , si je t'ai offert de
„ l'or & de l'encens , daigne t'intéresser
„ à ma fille : sois son protecteur & son
„ asyle dans les dangers. Elle se tait à
„ ces mots ; son cœur se ferme & se

„ resserre & la pâleur de la mort couvre
„ son visage.

„ Je vous pris entre mes bras , je vous
„ baignai de mes larmes , & je vous
„ emportai cachée dans une corbeille
„ sous des feuilles & des fleurs. Je trom-
„ pai tous les yeux : seul & sans con-
„ fident , je partis déguisé. Une sombre
„ forêt me reçut ; là je vis venir à moi
„ une tigresse , l'œil en feu , la gueule
„ béante.

„ Plein de frayeur , je m'élance sur
„ un arbre , & je vous laisse sur le gazon ;
„ le monstre s'approche & tourne sur
„ vous ses sinistres regards : mais soudain
„ il s'adoucit , & oubliant sa férocité ,
„ de la langue il vous caresse & vous
„ flatte , vous lui souriez , & votre main
„ innocente lui rend ses caresses.

„ Enfin elle se couche auprès de vous ,
„ & vous présente ses mammelles que
„ pressent vos levres avides. Etonné ,
„ confondu , je contemple ce prodige.
„ Cependant l'animal qui vous voit ras-

» sâsée de son lait , s'enfuit & dispaçoit
» à mes yeux.

» Je descends , je vous reprends dans
» mes bras , & poursuivant ma route ,
» je m'arrête enfin dans une bourgade
» obscure , là je vous élevai à l'ombre
» du silence & du mystère. Ce fut-là
» que votre langue apprit à former les
» premiers sons , que vos pieds foibles
» & tremblans hasardèrent les premiers
» pas. L'astre qui mesure les mois avoit
» seize fois recommencé sa carrière de-
» puis que nous étions dans cet asyle.

» Déjà je touchois au déclin de mes
» ans , j'étois riche & chargé des trésors
» dont , en partant , la Reine m'avoit
» comblé : je me lassai enfin d'errer dans
» une terre étrangère ; l'amour de la
» patrie se reveilla dans mon cœur : je
» voulus revoir mes amis , les lieux qui
» m'avoient vu naître , & vieillir dans
» mes propres foyers.

» Je pars , je dirige mes pas vers
» l'Egypte & je vous emmene avec moi :
» j'arrive aux bords d'un torrent ; des

„ brigands m'y surprennent , la mort
„ d'un côté , de l'autre une onde rapide
„ & menaçante : que devois-je faire ? je
„ veux me sauver ? & je ne puis laisser
„ mon doux & précieux fardeau , je
„ me jette à la nage : d'une main je
„ fends les eaux , de l'autre je vous
„ soutiens.

„ Le torrent est rapide ; au milieu
„ s'ouvre un gouffre profond où l'onde
„ tourne & se replie sur elle-même : j'en
„ approche , elle m'entraîne & va m'en-
„ gloutir ; je vous abandonne alors :
„ mais , ô prodige ! l'eau se courbe sous
„ vous , ses vagues caressantes vous
„ soutiennent ; le vent qui la seconde
„ vous porte sur la rive , & vous dépo-
„ se sur le sable. Moi-même , enfin ,
„ j'y arrive avec peine , haletant &
„ fatigué.

„ Je vous réchauffe dans mon sein.
„ La nuit nous couvre bientôt de ses
„ ombres , & nous livre au sommeil : je
„ vois , en songe , un guerrier terrible
„ & menaçant ; il m'appuie sur le visage

» une épée nue , & d'un ton impérieux ,
» je te commande , me dit-il , d'exécu-
» ter d'abord les ordres que te donna
» la reine : Baptise cet enfant : elle est
» chérie du ciel , & je dois veiller sur
» ses jours.

» Je la garde , je la défends ; c'est
» moi qui ai , pour elle , adouci les
» monstres des forêts & donné du sen-
» timent aux eaux : malheur à toi ! si
» tu ne crois à un songe interprète des
» célestes volontés. Je repris mon voya-
» ge ; né Musulman , & tout plein de
» ma croyance je regardai mon songe
» comme une vaine illusion.

» J'oubliai mes promesses & les prie-
» res de la reine : je laissai sur vos
» yeux le bandeau de l'erreur , & vous
» futes élevée dans la loi de Mahomet.
» Vous croissiez , & bientôt votre auda-
» ce intrépide dompta la nature & la
» foiblesse de votre sexe : les armes à
» la main , vous acquîtes de la gloire ,
» des trésors. Vous savez quels ont été
» depuis vos destins ; vous savez que

» fideles à mes devoirs , ma tendresse
» vous a toujours suivie dans vos cour-
» ses guerrieres.

» Hier plongé dans un sommeil lé-
» thargique , un songe offrit encore à
» ma vue ce formidable guerrier : il porta
» sur moi des regards plus sinistres , &
» d'une voix terrible : Infidele , me dit-
» il , l'heure s'approche où Clorinde doit
» changer de sort : malgré tes efforts ,
» elle fera à moi , il ne te restera que
» ton désespoir. Il dit , & d'un vol rapide
» il s'élève dans les airs.

» Ce songe , ô cher & triste objet de
» mes soins , ce songe vous menace de
» quelque événement funeste ! je ne fais ,
» mais peut-être le ciel ne veut pas
» qu'on attaque la religion de ses peres :
» peut-être le culte d'Ethiopie est le
» culte véritable. Ah ! quittez , je vous
» en conjure , quittez ces armes , & re-
» tenez ce courage impétueux ». Il se
» fit ; des pleurs inondent ses joues : Clo-
» rinde demeure inquiète & rêveuse. La

même vision avoit troublé son sommeil & alarmé son cœur.

Enfin reprenant un air calme & ferme : « Je suivrai , lui dit-elle , une » croyance qui me paroît la vraie : toi » qui me la fis sucer avec le lait , pour- » quoi veux-tu élever aujourd'hui des » nuages dans mon ame ? je n'abandon- » nerai point mon entreprise ; je ne quit- » terai point mes armes : une pareille » lâcheté déshonorerait Clorinde. Non , » quand la mort se présenteroit à mes » yeux sous la forme la plus affreuse , » elle ne m'arrêteroit pas ».

Elle console ensuite le vieillard ; mais l'heure presse , elle part & va rejoindre le héros qui doit , avec elle , affronter les dangers. Ismen vient par ses discours exciter leur valeur déjà trop enflammée : il leur présente une composition de soufre & de bitume , & un flambeau caché dans un vase d'airain.

Ils sortent enveloppés des voiles de la nuit , ferrés l'un contre l'autre , ils descendent le long de la colline d'un pas

rapide & allongé. Déjà ils voient la machine ennemie qui s'élève dans les airs. A cet aspect leur courage s'enflamme, leurs cœurs s'embrasent & semblent prêts à s'élancer sur cet objet fatal de terreur & de vengeance : ils brûlent d'allumer l'incendie & de se baigner dans le sang, la garde s'alarme & pousse un cri.

Cependant ils continuent de s'avancer en silence : enfin la garde redouble & crie , aux armes ! aux armes ! ils ne se cachent plus , ils se précipitent , en un instant ils ont attaqué , frappé , enfoncé l'ennemi. Telle la foudre brille , éclate & tombe tout-à-la fois.

A travers mille bras , à travers mille coups , ils ont atteint la fatale machine : déjà le feu pétille dans leurs mains , déjà la flamme a saisi les alimens que lui prépara l'enchanteur ; déjà elle s'attache à la tour & la dévore : un tourbillon de fumée l'environne ; l'air en est obscurci & les étoiles en perdent leur clarté.

Le vent souffle , nourrit l'incendie &
accroît

accroît la terreur ; le trouble & l'épouvante sont parmi les Chrétiens : ils courent aux armes , mais cette masse , énorme , redoutée , tombe & s'écroule , un moment a détruit le fruit d'un si long travail.

Aux cris des sentinelles , à l'éclat de la flamme , deux escadrons sont accourus : Argant leur montre le front , Argant les menace : ce sera dans votre sang , leur dit-il , que j'éteindrai cet incendie. Cependant ferré contre Clorinde , il recule pas à pas & se retire sur le sommet de la colline. Tel qu'un torrent gonflé par la pluie , la foule des Chrétiens se précipite sur eux , s'étend , les presse & les environne.

Mais la porte dorée est ouverte : Aladin y est avec ses guerriers pour y recevoir les deux héros vainqueurs & triomphants. Ils s'élancent , un gros de Chrétiens s'élance après eux : Soliman les repousse , ferme la porte ; mais il l'a fermée sur Clorinde.

Infortunée Clorinde , pour punir sur

Arimon le coup qu'il t'avoit porté , tu reviens sur tes pas , tu le punis , & ta vengeance sera la cause de ta mort ! Au milieu des ombres , au milieu de la mêlée , Argant n'a plus songé à l'amazone : il n'a senti que les périls dont il étoit entouré.

Enfin la guerriere a éteint sa fureur dans le sang de sa victime : elle se reconnoît , elle voit la porte fermée ; elle voit les Chrétiens autour d'elle , & sa perte assurée. Cependant personne n'a les yeux sur elle ; un espoir soudain vient ranimer son cœur ; elle se glisse au milieu des ennemis , & se perd dans la foule.

Puis à la faveur du trouble & de la nuit qui la couvre , elle se retire furtivement & s'éloigne. Tel raffaillié du carnage , un loup se dérobe en silence à la fureur des Bergers : mais Tancrede l'a vue percer le malheureux Arimon ; il l'a vue , il la suit toujours attaché à ses pas.

Il veut se mesurer avec elle : au coup qu'elle a frappé , il l'a prise pour un rival digne de lui. Elle va par d'obliques détours chercher une autre porte ; le bé-

ros la poursuit ; Clorinde se retourne :

“ O toi , s’écrie-t-elle , qui me suis avec

„ tant d’ardeur , que m’apportes-tu ? ---

„ La guerre & la mort.

„ La guerre & la mort ! tu l’auras

„ puisque tu la cherches. „ Elle dit &

l’attend de pied ferme : Tancrede aban-

donne son Courfier ; aussi-tôt , le fer à

la main & brûlant de courroux , l’un sur

l’autre ils s’élancent ; tels combattent

deux taureaux qu’anime un amour jaloux

& furieux.

Généreux guerriers , vous méritiez un

plus vaste théâtre ! le soleil du moins

devoit éclairer vos exploits. O nuit qui

les cachas dans le secret de tes ombres ,

souffre que je déchire le voile épais dont

tu les couvris , & que je les fasse briller

dans tout leur éclat aux yeux des races

futures ? que leur gloire sorte de ton obs-

curité , & vive éternellement dans le sou-

venir des mortels !

Ils ne savent ni reculer , ni se cou-

vrir de leurs armes : l’ombre & la fu-

reur leur ôtent l’usage de l’adresse & de

la ruse : leurs pieds sont toujours immobiles , leurs mains toujours actives : les épées étincellent l'une contre l'autre heurtées ; soit de la taille , soit de la pointe , leurs coups ne sont jamais sans effet.

La honte amène la vengeance , & la vengeance à son tour renouvelle la honte. Ils s'approchent , ils se serrent ; dans leur fureur ils se frappent avec la poignée de leurs épées , ils se choquent avec leur casque & leur bouclier.

Trois fois de ses bras vigoureux Tancrede pressa la guerrière ; trois fois elle se dégagea des liens dont il l'enchaînoit : liens cruels que formoit la rage & qu'amour eût rendu si doux ! ils s'attaquent une seconde fois avec le fer , & l'un & l'autre le teint de son sang. Fatigués enfin & hors d'haleine , tous deux s'éloignent & vont respirer un moment.

Leurs corps affoiblis , languissans , s'appuient sur leurs épées , & tous deux se fixent & se regardent : déjà l'aurore peignoit l'orient de ses couleurs & fai-

soit pâlir le front des astres de la nuit. Tancrede voit son ennemi baigné dans son sang ; lui-même est à peine blessé : son orgueil s'en applaudit. Misérables jouets de l'erreur ! nous nous livrons en aveugles au moindre espoir qui nous abuse & nous flatte.

Malheureux tu triomphes ! ah , quels tristes exploits , quelle funeste victoire ! chaque goutte de ce sang que tu vois couler , tes yeux la paieront d'un torrent de larmes ! Les deux guerriers restent un moment immobiles & les regards attachés l'un sur l'autre : enfin Tancrede rompt le silence.

« Le sort devoit à notre valeur un
 „ plus noble théâtre & des témoins
 „ de notre gloire : mais puisque le
 „ cruel nous refuse cette douceur , dai-
 „ gne , du moins , me révéler ton nom
 „ & ta naissance. Permets que vain-
 „ queur ou vaincu , je connoisse celui
 „ qui doit honorer mon triomphe ou
 „ ma défaite.

„ -- Tu me demandes un secret que

„ jamais je ne révele à un ennemi : que
 „ t'importe mon nom ? sache seulement
 „ que je suis un des guerriers qui ont
 „ embrasé la tour. „ Tancrede à ces
 mots est transporté de fureur : “ Barbare ,
 „ s'écrie-t-il , ton silence & ton discours
 „ irritent également ma vengeance. „

A l'instant la colere se rallume & le combat se ranime : quel combat ! leurs forces sont éteintes , ils ne connoissent point l'adresse , il ne leur reste que la rage : ils se percent & se déchirent. Sanglans , couverts de blessures , ils ne tiennent plus à la vie que par leur fureur.

Telle on voit la mer Egée , lorsque les vents qui soulevoient les flots sont rentrés dans leurs grottes profondes : le calme ne regne point encor sur son sein , & ses ondes obéissent toujours au mouvement dont elles furent agitées. Tels les deux guerriers , quoiqu'épuisés & sans vigueur , sentent encore l'impulsion de leur fureur premiere.

Mais enfin l'heure fatale qui doit finir la vie de Clorinde est arrivée : Tancrede

atteint son beau sein de la pointe de son épée. Le fer s'y enfonce & s'abreuve de son sang , l'habit qui couvre sa gorge délicate en est inondé : elle sent qu'elle va mourir ; ses genoux fléchissent & se dérobent sous elle.

Tancrede poursuit sa victoire ; & la menace à la bouche il la pousse , il la presse ; elle tombe : mais dans le moment un rayon céleste l'éclaire ; la vérité descend dans son cœur ; & d'une Infidelle en fait une Chrétienne. D'une voix mourante , elle prononce en tombant ces paroles dernières.

“ Ami , tu as vaincu ; je te pardonne :
 „ toi-même pardonne à mon malheur.
 „ Je ne te demande point grace pour
 „ un corps qui bientôt n'a plus rien à
 „ craindre de tes coups ; mais aies pitié
 „ de mon ame. Que tes prières ,
 „ qu'une onde sacrée versée par tes
 „ mains lui rendent le calme & l'innocence.
 „ Ses tristes & douloureux accens retentissent au cœur de Tancrede , le pénètrent , éteignent son cour-

roux , & de ses yeux arrachent des larmes involontaires.

Non loin de là un ruisseau jaillit en murmurant du sein de la montagne : il y court , il remplit son casque & revient tristement s'acquitter d'un saint & pieux ministère. Il sent trembler sa main , tandis qu'il détache le casque & qu'il découvre le visage du guerrier inconnu : il la voit , il la reconnoît ; il reste sans voix & sans mouvement : ô fatale vue ! funeste reconnoissance !

Il alloit mourir ; mais soudain il rappelle toutes ses forces autour de son cœur : étouffant la douleur qui le presse , il se hâte de rendre à son amante une vie immortelle pour celle qu'il lui a ôtée. Au son des paroles sacrées qu'il prononce , Clorinde se ranime ; elle sourit , une joie calme se peint sur son front & y éclaire les ombres de la mort. Elle sembloit dire : le ciel s'ouvre & je m'en vais en paix.

Sur ses joues la pâleur des violettes se mêle à la blancheur des lys : elle

fixe ses yeux éteints vers le ciel & soulevant sa main froide & glacée ; elle la présente comme un gage de paix à son amant. Dans cet attitude , elle expire & paroît s'endormir.

A cet aspect , les forces que Tancrede avoit recueillies le quittent & l'abandonnent : il se remet tout entier sous la main de la douleur qui serre son cœur & le glace. La mort est sur son front & dans tous ses sens. Immobile , sans couleur & sans voix , rien ne vit plus en lui que son désespoir.

Les derniers liens qui arrêtoient son ame se brisoient l'un après l'autre : elle alloit suivre l'ame de son amante , quand le hasard ou le besoin amena dans ces lieux une troupe de Chrétiens.

Le chef reconnoît le héros à ses armes il accourt ; il reconnoît aussi Clorinde & son cœur est percé de douleur. Sans la croire Chrétienne , il ne veut pas laisser ce beau corps à la fureur des bêtes farouches : il les fait porter l'un & l'autre

sur les bras de ses soldats , & marche à la tente de Tancrede.

Dans ce mouvement lent & tranquille , le guerrier ne reprend point encore l'usage de ses sens ; mais de foibles soupirs prouvent qu'il conserve un reste de vie. Le corps de son amante , immobile & glacé , porte partout l'empreinte du trépas. Enfin on les dépose l'un & l'autre dans une tente séparée.

Tancrede est entouré de ses fideles écuyers qui lui donnent les soins les plus empressés & les plus tendres : déjà ses yeux languissans se rouvrent à la clarté du jour ; il entend des voix confuses , il sent les mains qui pansent ses blessures ; mais son ame étonnée de se retrouver , doute encore de sa vie & a peine à s'assurer d'elle-même : ses regards errent autour de lui ; enfin il reconnoît & sa tente , & ceux qui l'environnent.

D'une voix foible & douloureuse :
 « Est-ce que je vis , dit-il ? est-ce que
 » je respire ? mes yeux voient-ils encore
 » les rayons odieux de ce jour funeste ?...

» de ce jour qui éclaire mon crime , &
» me reproche les horreurs que la nuit
» m'avoit cachées. Ah ! main cruelle ;
» honteux instrument de la mort , toi qui
» connois toutes les manieres de la don-
» ner , pourquoi lâche & timide mainte-
» nant n'oses-tu trancher les derniers liens
» de ma coupable vie ?

» Perce donc aussi mon sein !
» déchire ce cœur infortuné ! mais
» tu ne fais qu'être barbare , & ce seroit
» un bienfait qu'une mort qui finiroit
» mes douleurs ! je vivrai , triste & mé-
» morable exemple d'un amour malheu-
» reux ! objet d'horreur , oui une vie
» traînée dans l'opprobre est le seul sup-
» plice qui puisse égaler ton forfait.

» Je vivrai au milieu des remords ;
» les ennuis seront mes compagnons &
» mes bourreaux : errant , forcené , je
» redouterai les ombres solitaires de la
» nuit qui me rappelleront ma funeste
» erreur : j'abhorrerai ce soleil dont les
» rayons odieux m'ont révélé mes mal-
» heurs & mon crime. Je me craindrai

» moi - même & me fuyant toujours , je
» me retrouverai sans cesse.

» Mais hélas ! en quels lieux sont ces
» restes déplorables & chéris ? ce qu'en a
» épargné ma fureur , peut - être en ce
» moment , saigne sous la dent cruelle
» des bêtes farouches ? ah malheureux
» Tancrede ! les ombres ont égaré ta
» main ; mais c'est toi qui as appris à
» ces monstres à déchirer ton amante :
» c'est à toi qu'ils doivent cette noble
» & sanglante pâture.

» O restes que j'adore ! j'irai , j'irai
» aux lieux où je vous ai laissés : je vous
» recueillerai pour vous posséder si vous
» y êtes encore. Mais si les bêtes sau-
» ges les ont dévorées , je me livrerai
» moi-même à leur rage : leurs entrail-
» les feront mon tombeau , comme celui
» de mon amante ; heureux si mes tristes
» débris s'y mêlent & s'y confondent
» avec les siens. »

Ainsi parloit cet amant désespéré : on
lui dit que l'objet de ses regrets n'est
pas loin de la tente : un rayon de joie

se mêle aux ombres dont son front est couvert : tel fuit l'éclair qui déchire le sein de la nue. Il souleve , avec efforts , ses membres languissans , appesantis , & d'un pas chancelant , il se traîne vers ce corps adoré.

Quand il voit sur ce beau sein la cruelle blessure que sa main a faite ; quand il voit ce visage décoloré , sans éclat , mais serein encore , & tel qu'un ciel sans nuage dans l'obscurité de la nuit , il tremble , ses genoux fléchissent , & ses fideles écuyers le soutiennent à peine :
« O céleste beauté , dit-il , tu peux adou-
» cir les horreurs du trépas , mais tu ne
» peux plus adoucir mon sort !

» O belle main , qu'en mourant elle
» me présenta comme un gage de paix
» & d'amitié ! dans quel état , hélas , je
» te revois ! dans quel état suis-je moi-
» même ! Voilà donc les funestes & dé-
» plorables effets de ma rage ? barbare !
» ta main cruelle a fait ces blessures ;
» tes yeux plus cruels encore les con-
» templant.

» Ils les contemplent fans verser des
» larmes ?.... chere amante , je ne puis te
» donner des pleurs , mais je te donnerai
» mon sang » ! A ces mots , furieux , déses-
péré , il arrache l'appareil qui couvre ses
plaies & les déchire : son sang ruisselle ,
sa main alloit porter les derniers coups ;
mais il s'évanouit , & l'excès de sa dou-
leur le sauve de sa rage.

On le reporte sur son lit ; on rappelle
son ame fugitive & on l'attache à la vie.
Cependant déjà la renommée a publié
sa funeste aventure & ses cruels déplaisirs.
Le pieux Bouillon accourt à sa tente ;
de fideles amis y volent avec lui : mais
ni les conseils du héros , ni les discours
de l'amitié ne peuvent consoler ses dou-
leurs.

Sa plaie saigne & s'aigrit encore sous
les mains qui tentent de la guérir : mais
le vénérable solitaire qu'une pieuse tend-
resse intéresse au sort de Tancrede , d'une
voix sévere lui reproche sa faiblesse & son
égarement.

• O Tancrede , Tancrede , combien

» tu es changé ! que sont devenus ta rai-
» son & ton courage ? Quel nuage s'est
» épaissi sur tes yeux & les ferme à la
» lumière ? Ce malheur que tu déplores
» est un bienfait du ciel , n'entends-tu pas
» sa voix qui te rappelle sous la loi du de-
» voir ? ne reconnois-tu pas sa main
» qui te marque la route que tu as aban-
» donnée.

» Chevalier dégénéré , de vengeur de
» Jésus-Christ , tu étois devenu , par un
» indigne échange , l'esclave d'une créa-
» ture rebelle à son auteur : un heureux
» revers punit ton erreur & te rend à
» toi-même & à tes vertus : & tu te re-
» fuses à la grace qui t'appelle ?

» Tu te refuses , ingrat ! à la tendresse
» du ciel , tu t'irrites contre lui. Mal-
» heureux ! où cours-tu ? où t'entraîne
» ton aveugle désespoir ? déjà tes pas sont
» suspendus sur le précipice ; l'abyme
» va t'engloutir , & tu ne le vois pas ?
» au nom du ciel rentre dans toi-même ;
» ouvre les yeux ; maîtrise enfin une
» douleur qui te conduit à une double
» mort. »

Il se tait : à l'idée d'une mort éternelle , Tancrede est saisi d'un saint effroi : son cœur s'ouvre aux douces consolations & ses transports diminuent. Cependant il gémit toujours ; sa langue ne fait encore qu'exprimer ses plaintes & ses regrets : tantôt il se parle à lui-même , souvent il s'entretient avec Clorinde qu'il croit voir , du haut des cieux , se pencher vers lui pour l'entendre.

D'une voix foible & mourante il l'appelle quand le jour finit ; il l'appelle quand le jour commence : il l'invoque , il la pleure. Telle pendant les nuits solitaires la triste Philomele déplore la perte de ses petits que lui ravit un oïseleur inhumain & qu'un tendre duvet couvrait à peine. Les airs & les bois retentissent de ses plaintes. Enfin ses yeux se ferment un moment , & le sommeil lui verse des pavots qu'il mouille de ses larmes.

Un songe lui offre l'objet de ses soupirs & de ses regrets tout brillant d'une céleste lumière & couronné d'étoiles :

mais au milieu de cet éclat divin qui relève sa beauté , Tancrede retrouve les traits qui lui sont connus. Il lui semble que d'un air attendri elle essuie ses larmes & lui dit : « Cher & fidele amant ,
 » contemple ma beauté , sois témoin de
 » mon bonheur , & que cette vue calme
 » tes regrets.

» C'est à toi que je dois ma félicité :
 » ton erreur m'a fait perdre une vie périssable , mais ta pitié m'a placée au
 » rang des immortels & dans le sein de
 » l'être suprême : une volupté céleste &
 » pure y comble mes desirs ; c'est-là que
 » je t'attends : là dans les flots d'une
 » éternelle clarté , nos ames confondues
 » jouiront d'elles-mêmes & du Dieu qui
 » fera leur bonheur.

» Oui je t'y attends , cher Tancrede ,
 » si toi-même tu ne te fermes pas la route
 » du ciel , & si tu ne te laisses pas en-
 » traîner à l'erreur de tes sens. Vis , & sois
 » sûr que je t'aime autant qu'il m'est per-
 » mis d'aimer un mortel. » Elle dit : ses regards s'allument du zele qui l'enflam-

me ; la douce consolation coule dans le cœur du héros. Clorinde se perd dans la clarté qui l'environne & disparoît à sa vue.

Tancrede se réveille la sérénité dans l'ame , & s'abandonne aux soins fideles qui le rappellent à la vie : cependant il ordonne qu'on rende à son amante les devoirs suprêmes : il ne put lui élever un superbe mausolée ; le ciseau n'anima point des figures destinées à pleurer sur sa tombe , mais du moins on choisit le marbre le plus précieux , & l'art en arrondit les contours.

Un nombreux cortège accompagna le cercueil avec des flambeaux funebres : les armes de la guerriere furent attachées à un pin en forme de trophée. Dès le lendemain le héros surmontant sa foiblesse & maîtrisant sa douleur , alla pénétré d'un respect religieux visiter le lieu qui renfermoit cette dépouille auguste & chérie.

A la vue du tombeau qui possède la plus belle moitié de lui-même ; il pâlit ; sa langue & ses sens sont glacés : ses

regards s'attachent immobiles sur ce marbre funeste. Enfin un torrent de pleurs s'échappe de ses yeux & d'une voix qu'entre-coupent les sanglots : « O tombe ,
» s'écrie-t-il , ô cher & fatal objet qui
» renferme mon amante & que j'arrose
» de mes larmes !

» Non ce n'est point la mort qui
» habite dans ton sein ; ma Clorinde
» y vit encore & l'amour y vit avec
» elle : je sens , ah ! je sens des feux qui
» me sont connus ; ils sont moins doux
» qu'autrefois , mais toujours aussi brû-
» lans : ô tombe ! reçois mes soupirs ,
» reçois ces baisers mouillés de mes
» pleurs ; transmets-les à ces restes ché-
» ris que tu possèdes & que je ne puis
» plus embrasser.

» Sa belle ame n'en sera point offen-
» sée : le séjour qu'elle habite est inacces-
» sible à la colere & à la haine : elle
» pardonne à mon erreur , & cette idée est
» la seule consolation qui me soutienne
,, au milieu de mes cruels ennuis. Elle
» sait que sa mort ne fut que le crime

68 L A J E R U S A L E M

» de ma main ; elle permet que ce cœur
 » qui l'aima l'aime encore jusqu'à son
 » dernier soupir.

» Oui, je l'aimerai jusqu'à mon der-
 » nier soupir. Heureux le jour qui finira
 » mes douleurs ! plus heureux mille fois
 » si dans ton sein mes cendres pouvoient
 » se confondre & reposer avec les sien-
 » nes ! réunis sur la terre , réunis dans
 » les cieux , nous devrions à la mort
 » un bonheur que nous refusa la vie !
 » si flatteuse espérance , ah que mon des-
 » tin seroit glorieux , si tu n'étois pas une
 » illusion ! »

Cependant des cris sinistres ont alarmé Solime sur le sort de Clorinde : bientôt des avis plus certains portent, dans toute la ville , la douleur & la désolation. Tout retentit de plaintes , de regrets & de gémissemens. On croiroit qu'un vainqueur furieux la détruit dans les fondemens , que le fer & la flamme ravagent les maisons , & dévorent les temples.

Mais l'inconsolable Arsès attire sur

lui tous les regards : sa douleur profonde , concentrée , ne s'exprime point par des larmes : il fouille ses cheveux blancs de cendre & de poussière ; il se meurtrit le visage & déchire son sein. Cependant Argant s'avance au milieu de la foule éplorée.

« Clorinde n'est plus , s'écrie-t-il !
,, que n'ai-je pas fait , que n'ai-je pas
,, dit pour sauver ses jours ? Dès que je
,, me suis aperçu qu'elle étoit restée
,, au milieu des ennemis , j'ai voulu la
,, suivre & périr avec elle. Combien de
,, fois j'ai supplié votre maître de me
,, faire ouvrir les portes ? il a repoussé
,, ma prière , il a résisté à mes larmes &
,, j'ai été forcé de plier sous son pouvoir
,, suprême.

,, Hélas ! s'il m'eût été permis de me
,, livrer à mon ardeur , je l'aurois sans
,, doute arraché des mains de la mort ;
,, ou du moins sur cette terre arrosée
,, de son sang , une fin glorieuse auroit
,, terminé ma vie. Mais que pouvois-je
,, davantage ? & les hommes & le ciel

» en avoient autrement décidé. Elle est
 » morte ! & je fais quel devoir elle me
 laisse à remplir.

» Solime, écoute mes sermens ! écoute-
 » les, ô ciel ! & si je suis parjure, que
 » ta foudre m'anéantisse ! je jure de ven-
 » ger Clorinde sur son barbare homi-
 » cide ; je jure de ne jamais quitter
 » cette épée qu'elle n'ait percé le cœur
 » de Tancrede, & que je n'aie laissé son
 » odieux cadavre en proie aux vau-
 » tours. »

Il dit : le peuple applaudit à ses pro-
 messes & l'idée d'une prompte vengeance
 trompe la douleur commune. Vains ser-
 mens ! bientôt les effets démentiront ses
 espérances : il expirera lui-même sous les
 coups du héros que déjà il croit accablé
 sous les siens.

Fin du douzieme Chant.



L A

JERUSALEM

DELIVRÉE.



CHANT XIII.

CETTE machine immense , la terre de Solime , est à peine réduite en cendres , qu'Ismen cherche de nouveaux moyens pour enchaîner la valeur des Latins , & tromper leur espoir.

Non loin des tentes des Chrétiens , au fond d'un vallon solitaire , s'élève une antique forêt : des arbres aussi vieux que le monde y répandent une ombre

funeste. Là quand le soleil darde ses feux les plus brûlans , à peine on voit luire une lumière tremblante , triste & décolorée. Tel paroît un foible crépuscule sous un ciel nébuleux , lorsque la nuit succede au jour , ou le jour à la nuit.

Mais quand le soleil est sur son déclin , ce n'est plus qu'une sombre horreur , d'épaisses ténèbres & une nuit aussi affreuse que celle des enfers. L'œil est étonné de ne plus voir , & les cœurs sont glacés d'effroi. Les troupeaux & les bergers craignent d'errer sous ces ombrages : jamais le voyageur ne s'y repose , il les fuit & les montre de loin comme un objet sinistre & malheureux.

C'est-là que portées sur des nuages , avec leurs infâmes amans , les forcieres vont célébrer leurs orgies nocturnes : sous les formes les plus hideuses elles y tiennent leur infernal conseil , & dans leur abominable débauche outragent la nature & l'amour.

Jamais dans ce bois funeste , les habitans

bitans de ces lieux n'oseront arracher un rameau : les Chrétiens plus hardis y portèrent la coignée , & c'étoit - là qu'ils avoient construits leurs machines. A la faveur du silence & de la nuit , l'enchanteur pénétre dans cette forêt ; il y décrit un cercle & y trace des caractères magiques.

Il quitte sa ceinture , met dans le cercle un pied nud & murmure tout bas les mots les plus puissans : trois fois il se tourne vers l'Orient , trois fois du côté où le soleil se couche ; trois fois il agite cette baguette qui rappelle les morts du fond des tombeaux & les rend à la vie : trois fois de son pied nud il frappe la terre , & enfin il prononce ces terribles accens.

« Ecoutez , écoutez , ô vous que ja-
» dis du sein de la lumière le tonnerre
» précipita dans l'abyme , vous qui er-
» rans au milieu des airs , y formez les
» tempêtes & les orages , & vous habitans
» de l'enfer , ministres du désespoir & de
» la mort , je vous invoque ! & toi plus

» qu'eux tous , Monarque des sombres
 » royaumes qui regnes sur les feux dont
 » toi-même tu es dévoré !

» Prenez , sous votre garde , cette
 » forêt & ces arbres que j'ai comptés
 » & que je confie à vos soins : qu'à
 » chacun de ces arbres quelqu'un de vous
 » s'unisse comme l'ame aux corps des mor-
 » tels : que le Chrétien qui osera en ap-
 » procher recule épouvanté ; que du
 » moins il s'arrête aux premiers coups &
 » redoute votre vengeance ». Il ajoute
 des mots encore plus affreux , que sans
 être impie aucune langue ne peut ré-
 péter.

A sa voix les astres qui couronnent
 le front de la nuit perdent leur clarté :
 la lune se trouble & se couvre d'un nuage.
 Mais les démons ne paroissent point en-
 core : Ismen furieux : « Esprits infernaux ,
 » s'écrie-t-il , vous n'obéissez pas à ma
 » voix ! peut-être vous attendez de plus
 » redoutables accens & des mots plus
 » mystérieux ?

» Je n'ai point encore oublié les se-

» crets les plus puissans de mon art :
» d'une langue ensanglantée , je fais en-
» core proférer ce nom terrible & re-
» douté qui fait trembler les enfers &
» pâlir leur Monarque sur son trône.
» Si . . . Si . . . » il alloit en dire davan-
tage , mais déjà le charme est accompli.

Auprès de lui se rassemble une troupe innombrable d'esprits mal - faisans ; & ceux qui errent dans les airs , & ceux qui habitent les sombres horreurs de l'abyme : tous sont encore remplis d'effroi & pleins de l'arrêt terrible qui leur défendit de se mêler dans les querelles des mortels. Mais l'accès de la forêt ne leur a point été interdit , & sans violer les célestes décrets , ils peuvent habiter les arbres que leur confie l'enchanteur.

Fier du succès de ses charmes , Ismen retourne vers Aladin : « Seigneur , lui
» dit-il , fors du trouble qui t'agite ; que
» ton cœur connoisse enfin la paix & la
» tranquillité. Ton trône n'a plus rien
» à redouter : les ennemis ne pourront
» plus relever leur machine détruite. » Il

dit, & puis lui raconte les prodiges qu'il vient d'opérer.

Il ajoute ensuite : « Le ciel nous pro-
» met encore un événement dont mon
» cœur n'est pas moins flatté : bientôt
» Mars & le Soleil se joindront dans le
» signe du Lion : leurs feux combinés
» dévoreront la terre ; la pluie ne s'épan-
» chera plus sur son sein aride : l'air
» sera immobile & brûlant : tout annon-
» ce aux mortels la sécheresse la plus
» funeste.

» Ici du moins tes sujets trouveront
» un asyle au milieu des ombrages & sur
» le bord des fontaines ; mais les Chré-
» tiens languiront sur une plaine stérile
» & desséchée ; déjà vaincus par le ciel ,
» ils seront anéantis par l'Egyptien.

» Pour toi , tranquille spectateur de
» ta victoire , tu triompheras sans avoir
» combattu : mais si l'orgueilleux Cir-
» cassien , qui s'indigne contre le repos
» & ne connoît de gloire que celle qu'on
» moissonne au milieu des dangers , vient
» d'une ardeur importune exciter ton

» courage , tâche de trouver un frein
» qui l'arrête : bientôt le ciel propice à
» nos vœux , te donnera la paix & ré-
» jettera sur nos ennemis les fléaux dont
» ils nous ont menacés. »

Rassuré par ce discours , Aladin ne craint plus les forces des Chrétiens. Déjà ses murailles se relevent : toujours actif , il en presse les réparations ; citoyen , étranger , tout travaille ; tout est dans un continuel mouvement.

Cependant le pieux Bouillon ne veut point livrer à Solime un inutile assaut ; c'est d'une nouvelle tour qu'il attend le succès : & pour en construire une , il envoie ses travailleurs dans la forêt qui jusqu'alors a fourni du bois à ses besoins. Ils y vont aux premiers rayons du jour : mais à son aspect , une frayeur soudaine les saisit & les glace.

Tel un enfant timide fuit des spectres que lui forge son imagination : tel dans l'ombre & dans le silence de la nuit , il redoute les fantômes qu'il a créés. Ainsi tremblent les travailleurs , à qui la crainte

figure des monstres plus terribles que les sphynx & les chimères.

Etonnés , éperdus , ils retournent sur leurs pas , & dans de ridicules récits ils peignent des prodiges qui ne trouvent aucune croyance. Godefroi les renvoie avec une escorte de guerriers intrépides dont l'audace puisse rassurer leurs esprits.

Mais à peine ont-ils aperçu ces ombres épaisses , ces asyles affreux & sauvages , leur cœur palpite & frémit d'épouvante & d'horreur. Cependant ils avancent encore & sous une feinte hardiesse , ils cachent leur frayeur & leur lâcheté : déjà ils approchoient de la forêt enchantée.

Tout-à-coup un bruit affreux s'y fait entendre : tel mugit un volcan dans le sein de la terre ébranlée ; tel est le murmure des vents , ou le gémissement des vagues brisées contre les écueils. On croit y démêler le rugissement des lions , le sifflement des serpens , les hurlemens des loups , les cris des ours ,

les éclats de la trompette & les sons bruyans du tonnerre , mêlés & confondus.

Travailleurs & guerriers , tout pâlit : mille indices trahissent la terreur dont leur ame est frappée : la raison ne peut soutenir leur audace ; la discipline ne peut les arrêter : ils cedent à la puissance invisible qui les frappe. Ils fuient ; & l'un d'eux vient auprès de Bouillon excuser , en ces mots , leur foiblesse.

« Seigneur , il n'est plus personne qui
 » ose attaquer cette forêt : l'enfer tout
 » entier s'est armé pour la défendre.
 » Qui pourroit la regarder sans crainte ,
 » auroit le cœur muni d'une triple en-
 » ceinte de diamant : il faut être insen-
 » sible pour soutenir les tonnerres &
 » les rugissemens qui s'y font entendre. »

Alcasse écoutoit ce discours ; Alcasse dont la valeur stupide méprise les mortels & la mort : les monstres les plus formidables , les volcans , la foudre , les tempêtes , tout ce que l'univers rassemble

de plus affreux , rien ne peut étonner sa témérité.

Alcasse avec un geste dédaigneux & un sourire moqueur : « J'irai , dit-il ,
 » où n'ose aller ce guerrier : moi-même
 » je couperai ce bois qu'habitent les
 » chimères & les songes : ces fantômes
 » affreux , ces murmures , ces cris , ne
 » pourront le garantir de mes coups :
 » je braverai l'enfer tout entier , si l'en-
 » fer s'est ligué pour le défendre. »

Il part de l'aveu de Godefroi ; bientôt il voit la fatale forêt ; il entend ses mugissemens : toujours intrépide , il s'avance , & déjà ses pieds alloient fouler le sol enchanté ; mais tout-à-coup s'élève devant lui une barrière de feu.

Bientôt c'est une muraille dont les flammes rapides roulent des torrens de fumée & de tous côtés environnent le bois & le défendent. D'espace en espace , des flammes s'élèvent sous la forme de châteaux , de tours , de machines guerrières.

Au milieu de ces feux , que de monf-

tres armés ! que d'effroyables fantômes ! l'un jette sur Alcaste des regards louches & sinistres , d'autres le menacent & lui présentent la mort. Il fuit enfin ; il fuit à pas lents , tel qu'un lion que des chasseurs poursuivent : mais c'est toujours une fuite , & pour la première fois il a connu la peur.

Il s'étonne de trouver dans son âme ce sentiment nouveau : il s'en indigné , & son cœur est déchiré par le repentir. Sombre , morne , honteux de lui-même , il n'ose plus lever ces regards jadis fiers , & va cacher dans sa tente sa tristesse & sa confusion.

Godefroi le demande ; il balance & cherche des excuses pour se dérober à ses yeux : il se rend enfin à ses ordres , mais il marche d'un pas tardif & la tête baissée. A son silence d'abord , ensuite au désordre de ses réponses le héros connoît sa disgrâce & sa fuite : « Que faut-il en croire , dit-il ? Sont-ce des prestiges ? Sont-ce des miracles ? »

„ S'il est parmi vous un guerrier qui

„ ose fonder cet étrange mystère , qu'il
 „ aille , & que du moins il nous en rende
 „ un compte plus fidele. „ Il dit : & ce
 jour & les deux autres qui le suivirent ,
 les plus fameux guerriers tenterent de
 pénétrer dans la redoutable forêt ; tous
 reculerent à son aspect ; tous furent saisis
 de crainte & d'effroi.

Cependant Tancrede avoit rendu à sa
 chere Clorinde les honneurs suprêmes :
 quoique languissant , accablé de douleurs
 & d'ennuis , il puisse à peine soutenir
 son casque & sa cuirasse , il s'offre à
 cette pénible entreprise. Son corps reçoit
 la loi de l'ame qui l'anime ; & le cou-
 rage , en lui , devient de la force & de la
 vigueur.

Il marche en silence & les yeux ou-
 verts sur les dangers inconnus qu'il va
 braver : il soutient l'aspect effrayant de
 la forêt ; sans s'étonner , il entend le
 bruit du tonnerre , il sent les secousses
 de la terre ébranlée : son cœur frémit
 un instant ; mais bientôt d'un pas intré-
 pide il entre dans le bois redouté & sou-

dain le rempart de feu s'élève devant lui.

Il recule à cette vue ; il balance un moment , & se dit à lui-même : « Que
 „ serviront ici mes armes ? Dois-je me
 „ précipiter dans la gueule de ces monf-
 „ tres , au milieu de cette flamme prête
 „ à me dévorer ? sans doute je ne dois
 „ pas épargner mon sang quand l'hon-
 „ neur le demande ; mais l'honneur n'or-
 „ donne pas d'en être prodigue : je con-
 „ nois sa voix , le cœur de Tancrede est
 „ fait pour la distinguer.

„ Mais si je retourne sans succès ,
 „ que dira l'armée ? Quelle autre forêt
 „ pourra fournir à nos besoins ? Gode-
 „ froi voudra vaincre tous ces obstacles ,
 „ & peut-être un autre guerrier osera
 „ ce que n'aura osé Tancrede ? peut-être
 „ ces flammes n'ont de redoutable que
 „ l'apparence ?..... „ Allons.... il dit
 & s'élance au milieu de l'incendie.

Il ne sent point cette chaleur brûlante
 que doit produire un feu si terrible : il ne
 peut juger si ces flammes sont réelles ou
 fantastiques : tout-à-coup sous ses pas

l'incendie s'évanouit ; un nuage épais lui succède chargé de ténèbres & de frimats ; les frimats & les ténèbres disparoissent à leur tour.

Tancrede surpris , mais toujours intrépide avance d'un pas ferme & sûr dans cette forêt profane , & en sonde les plus secrets détours : aucun prodige , aucun fantôme ne vient troubler sa vue ; rien ne s'oppose à sa marche que l'épaisseur du bois & ses tortueux labyrinthes.

Enfin il découvre un vaste & spacieux terrain qui s'élève en amphithéâtre : au milieu paroît un orgueilleux cyprès semblable à une pyramide : il dirige ses pas vers cet arbre ; il voit sur l'écorce des caractères mystérieux , tels que jadis l'Egypte en employoit pour fixer la parole & peindre la pensée.

Parmi ces signes inconnus , il en retrouve quelques-uns dont les Syriens font usage : il lit : *O ! guerrier téméraire , qui as osé porter tes pas dans les régions de la mort , de grace , si tu n'es pas aussi barbare que tu es intrépide , de gra-*

ce , ne trouble pas ce secret asyle , pardonne à des infortunés privés de la lumière des cieux ; ce n'est point aux vivans à faire la guerre aux morts.

Pendant que Tancrede cherche le sens que lui cachent ces mots , il entend le vent qui frémit à travers le feuillage : bientôt des sons lugubres & un concert de soupirs & de sanglots viennent frapper ses oreilles & portent dans son cœur des sentimens mêlés de pitié , d'épouvante & de douleur.

Il tire son épée , & de toute sa force il frappe le cyprés : ô prodige ! le sang coule de l'écorce & va rougir la terre. Le héros redouble ; alors il entend sortir comme du sein d'un tombeau de longs gémissemens.

Bientôt une voix lui crie : « Ah Tancrede ! arrête ! tu m'a déjà fait une trop cruelle blessure ; barbare ! tu m'as arrachée du corps que j'animois ; pour quoi viens-tu déchirer encore cet arbre malheureux auquel m'unit une dure destinée ? Veux-tu , cruel , outrager

„ jusques dans le tombeau les cendres de
 „ ton ennemie ?

„ Je suis Clorinde ; je ne suis pas la
 „ seule qui habite cet arbre funeste :
 „ Chrétien , Infidele , tout ce qui a péri
 „ sous les murs de Solime est enchaîné
 „ ici par la force d'un charme inconnu :
 „ ces ramaux , ces arbres , sont animés ,
 „ & tu ne peux en couper une branche
 „ que tu ne sois homicide. „

Le malade qui voit en songe , des dragons ou des chimeres que la flamme environne , les craint sans les croire ; & quoiqu'à demi convaincu de l'erreur de ses sens , il fait pour les fuir d'inutiles efforts ; tant l'aspect de ces monstres imaginaires lui imprime de terreur & d'effroi : ainsi le héros frémit & cède à des illusions que son esprit combat encore.

Son cœur subjugué par un sentiment impérieux s'alarme & se glace ; le fer échappe de ses tremblantes mains ; éperdu , hors de lui-même il croit voir sa Clorinde , gémissante , éplorée , qui lui

reproche ses blessures & ses outrages : il ne peut plus regarder ce sang ; il ne peut plus entendre ces douloureux soupirs.

Ainsi ce courage que les dangers les plus affreux , que la mort même n'ont pu troubler , est amolli tout-à-coup par une ombre trompeuse , par de vains sanglots , par le nom seul d'un objet adoré. Un vent impétueux a porté loin de la forêt le fer que sa main a laissé tomber : il sort & retrouve son épée sur sa route.

Il arrive auprès de Godefroi & après avoir recueilli ses esprits : « Seigneur ,
,, lui dit-il , je viens te confirmer des
,, prodiges que tu n'as pas voulu croire
,, & qui en effet sont incroyables : ce
,, bruit horrible , ces spectres effrayans ,
,, tout est réel.

,, Un feu soudain s'est allumé à mes
,, yeux , & les flammes ont formé un
,, rempart autour de la forêt ; des mon-
,, tres armés m'en ont défendu les abords :
,, j'ai franchi les obstacles , le fer , l'in-
,, cendie , & les monstres ont disparu :

„ j'ai vu les ténèbres de la nuit , & les
 „ frimats de l'hiver , que bientôt la clarté
 „ la plus pure a fait disparoître.

„ Le dirai-je ? ces arbres sont animés :
 „ des âmes humaines leur donnent le sen-
 „ timent & la vie. Moi-même j'ai en-
 „ tendu de tristes accens qui retentissent
 „ encore douloureusement dans mon
 „ cœur. Le sang coule de leur écorce
 „ coupée..... Non , j'avoue ma foi-
 „ ble, ... non.... je ne pourrai jamais
 „ en arracher une branche. „

Il dit : cependant le pieux Bouillon
 flotte agité de mille pensées : ira-t-il
 lui-même tenter cette aventure & lutter
 contre les enchantemens ; ou bien en-
 verra-t-il dans une forêt plus éloignée
 chercher les matériaux nécessaires à ses
 desseins ? mais le solitaire vient l'arra-
 cher à la rêverie dans laquelle il est
 plongé.

« Quitte, quitte , lui dit-il , ces pen-
 „ sées audacieuses ! un autre bras que
 „ le tien doit couper ces arbres que dé-
 22 fend en vain un charme inconnu.

„ Déjà , déjà le vaisseau fatal aborde sur
 „ un rivage désert & plie ses voiles :
 „ déjà le guerrier qui doit nous faire
 „ triompher a rompu l'indigne chaîne
 „ qui le retient & abandonne des lieux
 „ témoins de sa foiblesse. Bientôt Sion
 „ sera sous nos loix & le fier Sarrafin
 „ expirera sous nos coups. „

Son visage est en feu ; sa voix a plus d'éclat que celle d'un mortel : Godefroi se livre à un nouvel espoir , & une ardeur inconnue s'allume dans son ame. Cependant le soleil est dans le signe du cancer , & du feu de ses rayons il embrase la terre. La chaleur épuise les forces des guerriers & nuit aux desseins du héros.

Les astres ne repandent plus une bénigne influence ; leur aspect mal-faisant porte dans l'air les impressions les plus funestes : tout est en proie à une ardeur qui consume & dévore. A un jour brûlant , succede une nuit plus cruelle que remplace un jour plus affreux.

Jamais le soleil ne se leve que cou-

vert de vapeurs sanglantes , sinistre présage d'un jour malheureux : jamais il ne se couche que des taches rougeâtres ne menacent d'un aussi triste lendemain. Toujours le mal présent est aigri par l'affreuse certitude du mal qui doit le suivre.

Sous ces rayons brûlans , la fleur tombe desséchée ; la feuille pâlit , l'herbe languit altérée ; la terre s'ouvre & les sources tarissent. Tout éprouve la colere céleste , & les nues stériles répandues dans les airs , n'y sont plus que des vapeurs enflammées.

Le ciel semble une noire fournaise : les yeux ne trouvent plus où se reposer : le zéphir se tait enchaîné dans ses grottes obscures ; l'air est immobile : quelquefois seulement la brûlante haleine d'un vent qui souffle du côté du rivage more ; l'agite & l'enflamme encore davantage.

Les ombres de la nuit sont embrasées de la chaleur du jour : son voile est allumé du feu des comètes & chargé d'ex-

halaisons funestes. O terre malheureuse , le ciel te refuse sa rosée ! les herbes & les fleurs mourantes attendent en vain les pleurs de l'aurore !

Le doux sommeil ne vient plus sur les ailes de la nuit verser ses pavots aux mortels languissans. D'une voix éteinte, ils implorent ses faveurs & ne peuvent les obtenir. La soif, le plus cruel de tous ces fléaux , consume les Chrétiens : le tyran de la Judée a infecté toutes les fontaines de mortels poisons , & leurs eaux funestes ne portent plus que les maladies & la mort.

Le Siloé qui toujours pur leur avoit offert le trésor de ses ondes , appauvri maintenant , roule lentement sur des sables qu'il mouille à peine : quelle ressource hélas ! l'Eridan débordé , le Gange , le Nil même lorsqu'il franchit ses rives & couvre l'Egypte de ses aux fécondes suffiroient à peine à leurs desirs.

Dans l'ardeur qui les dévore , leur imagination leur rappelle ces ruisseaux argentés qu'ils ont vu couler au travers des gazons ; ces sources qu'ils ont vu

jaillir du sein d'un rocher & serpente dans des prairies : ces tableaux jadis si riens ne servent plus qu'à nourrir leurs regrets & à redoubler leur désespoir.

Ces robustes guerriers qui ont vaincu la nature & ses obstacles , qui jamais n'ont ployé sous leur pesante armure ; que n'ont pu dompter le fer ni l'appareil de la mort , foibles maintenant , sans courage & sans vigueur , pressent la terre de leur poids inutile : un feu secret circule dans leurs veines , les mine & les consume.

Le courfier , jadis si fier , languit auprès d'une herbe aride & sans faveur ; ses pieds chancellent , sa tête superbe tombe négligemment panchée ; il ne sent plus l'aiguillon de la gloire : il ne se souvient plus des palmes qu'il a cueillies : ces riches dépouilles , dont il étoit autrefois si orgueilleux , ne sont plus pour lui qu'un odieux & vil fardeau.

Le chien fidele oublie son maître & son asyle ; il languit étendu sur la poussiere & toujours haletant , il cherche en vain

à calmer le feu dont il est embrasé : l'air , lourd & brûlant , pèse sur les poumons qu'il devoit rafraîchir.

Dans la langueur qui les accable , les Chrétiens loin de prétendre encore à la victoire , craignent les derniers malheurs : on entend de tous côtés de tristes gémissemens & les cris de la douleur : « Qu'esperere Godefroi ? qu'attend-il encore ? que tout son camp périsse anéanti ?

» Et comment se flatte-t-il de triompher de nos ennemis ? où prendra-t-il des machines ? à tant de signes éclatans , lui seul ne reconnoît pas le céleste courroux ? mille prodiges nouveaux , mille spectres effrayans , ce soleil qui nous brûle de ses feux , tout nous l'annonce & nous l'atteste.

» Troupe vile & dédaignée , objet de ses mépris , il faudra donc que nous mourions ici pour lui conserver son sceptre & son empire ? cette autorité suprême dont il est enivré , méritet-elle donc d'être achetée du bonheur & de la vie des peuples soumis à ses loix ?

« Eh ! voilà ce mortel pieux ? voilà
» cette sensibilité , cette humanité si van-
» rées ? le barbare ! pour jouir d'un vain
» & dangereux honneur , il oublie le
» salut des siens. Pendant que les fon-
» taines & les ruisseaux sont taris pour
» nous les ondes du Jourdain coulent
» à sa table ; & tranquille avec ses fa-
» voris , il la mêle avec le vin de
» Crete. »

Ainsi murmuroient les Latins : mais le chef des Grecs las depuis long-tems de suivre leurs drapeaux , ne s'arrêta point à de vaines plaintes : « Pourquoi
» mourir ici , dit-il , pourquoi attendre
» que tous les miens y périssent avec
» moi ? que Godefroi toujours aveuglé
» en sa folie se perde s'il le veut & tous
» ses Latins avec lui » ! Il dit , & sans prendre congé , il part à la faveur du silence & de la nuit.

Le jour révèle sa fuite , & son exemple devient contagieux : ceux qui ont suivi Clotaire , Ademar , & les autres héros que le fer a moissonnés , croient que la

mort de leurs chefs les a dégagés de leurs sermens : ils ne songent plus qu'à la fuite , & déjà quelques-uns se sont échappés avec les ombres.

Godefroi entend leurs complots , il voit leur désertion : il pourroit s'armer du pouvoir suprême , mais son cœur abhorre des remèdes rigoureux : il leve les mains au ciel , il y fixe ses regards animés d'un saint zèle , & avec cette foi qui peut suspendre le cours des fleuves & transporter les montagnes , il adresse à l'Eternel cette humble prière.

“ O mon pere , ô mon Dieu , si jadis
„ dans le désert , tu fis pleuvoir , pour
„ ton peuple , une céleste rosée , si tu
„ donnas à un mortel d'amollir les ro-
„ chers & de faire jaillir une source d'eau
„ vive du sein d'une montagne , déploie
„ aussi , en notre faveur , le pouvoir de
„ ton bras ! pardonne à notre foiblesse
„ & n'écoute que ta grace : nous sommes
„ tes soldats ; que ce titre du moins nous
„ obtienne ta pitié ! „

Bientôt sa prière s'élève au ciel sur les

ails du desir : l'Eternel l'entend & abaisse ,
sur son peuple , ses regards attendris : il
veut mettre enfin un terme au fléau qui
l'accable.

« Les guerriers , dit-il , armés pour
» venger ma loi ont assez éprouvé de
» périls & de revers ; l'enfer & le monde
» conjurés ont employé contr'eux & la
» force & l'adresse : un nouvel ordre des
» choses va commencer , & pour eux ,
» le destin n'aura plus qu'un cours prof-
» pere. Qu'il pleuve ; que l'invincible
» guerrier revienne & que l'Egyptien ne
» paroisse que pour ajouter à leur triom-
» phe & à leur gloire. »

Il dit : les cieux tremblèrent à sa voix ,
les sphères célestes s'émurent , l'air frémit
de respect : l'Océan , les montagnes & les
abymes furent ébranlés. Soudain des
éclairs étincellent & le tonnerre éclate :
avec des cris de joie , les Chrétiens saluent
le tonnerre & les éclairs.

Des nues s'épaississent ; elles ne sont
point formées des vapeurs grossieres de la
terre ; elles descendent du ciel même qui
ouvre

ouvre toutes les cataractes , une nuit soudaine embrasse l'univers & dérobe la clarté : une pluie impétueuse grossit les ruisseaux , & bientôt inonde la plaine.

Quand l'été darde ses feux , on voit les oiseaux aquatiques attendre la pluie sur des rives desséchées , l'appeller à grands cris & la recevoir sur leurs ailes étendues ; ils se plongent dans les flots , s'y replongent encore , & dans leur sein , éteignent l'ardeur dont ils furent consumés.

Tels les Chrétiens avec des cris d'allégresse reçoivent les torrens que verse sur eux la faveur céleste. Ils remplissent des coupes , ils remplissent leurs casques , & boivent à longs traits , l'onde fraîche & bienfaisante : les uns y plongent leurs mains ; d'autres s'y baignent le visage : quelques-uns par une sage prévoyance la conservent dans des vases pour servir à leurs besoins.

La terre aride & desséchée la reçoit avidement dans son sein entr'ouvert , & par de secrets canaux la distribue dans ses

veines ; elle y circule & va bientôt rendre aux plantes & aux fleurs , la fraîcheur & la vie.

La nature renaît & s'embellit. Telle une jeune beauté qu'un remede salutaire rappelle des portes du trépas , voit refleurir les roses de son teint , & bientôt oubliant ses douleurs , reprend sa parure , & se couronne de guirlandes.

Enfin le ciel se ferme , le soleil reparoît & ne lance que ces rayons amoureux dont il caresse la terre aux beaux jours du printemps. O reine des vertus ! ô foi des Chrétiens ! tu changes l'ordre des saisons ; tu rends à l'air agité , le calme & le repos : tu triomphes , & du fort , & des astres ennemis.

Fin du treizieme Chant.



L A

JERUSALEM
DELIVRÉE.



CHANT XIV.

C EPENDANT la nuit se leve toute humide des vapeurs de la terre : de son voile dégoutte une précieuse rosée qui va rafraîchir encore les fleurs & la verdure : les zéphirs se balancent dans les airs , & leur haleine invite les mortels au repos.

Déjà dans les bras du sommeil , ils oublioient leurs travaux & leurs peines ,

quand assis au sein de l'éternelle clarté, le Maître de l'univers abaissa sur la terre cet œil qui ne se ferme jamais : d'un regard complaisant il envisage Godefroi, & lui envoie un songe qui doit lui révéler les célestes décrets.

Non loin des portes dorées que le soleil frappe de ses premiers rayons, est une porte de crystal qui s'ouvre avant que l'astre du jour ait commencé sa carrière ; c'est par-là que sortent ces songes, enfans du ciel, qui vont verser dans les cœurs purs l'espérance & la joie : c'est par-là que celui qui est destiné à Godefroi, descend vers lui, porté sur des ailes d'or.

Jamais vision n'offrit à un mortel des images si belles, ni si riantes : à ses yeux se dévoilent les secrets de l'Olympe & des sphères célestes : il voit la vérité dans sa source & les êtres dans leur réalité ; il se croit transporté dans un espace lumineux, tout brillant d'or & de clartés.

Pendant qu'il admire l'étendue, les

mouvemens & l'harmonie de l'univers ,
un guerrier se présente à sa vue cou-
ronné de rayons & tout étincellant de
feux : d'une voix dont rien , ici-bas ,
ne peut égaler la douceur : -- « Gode-
» froi , lui dit-il , tu ne me reconnois
» pas ? tu ne reconnois pas Hugues ton
» fidele ami ?

» --- Pardonne à mes yeux éblouis :
» au milieu de l'éclat qui t'environne
» je n'ai pu retrouver tes traits : » Il
dit , & trois fois dans ses bras il veut
presser son ami ; trois fois l'ombre échappe
à ses embrassemens.

« Je ne suis plus , lui dit-il , avec un
» doux sourire , je ne suis plus revêtu
» d'une mortelle dépouille : tu vois un
» esprit pur , une substance impalpable ,
» un habitant du céleste séjour : c'est ici
» le temple de l'Eternel ; c'est ici que
» reposent ses guerriers : ta place y est
» marquée --- Quand y serai-je avec eux ,
» interrompit Godefroi ? ah ! puisse la
» mort briser mes liens , si ces liens
» retardent mon bonheur !

„ Bientôt , lui répond Hugues , tu
 „ partageras notre gloire & notre triom-
 „ phe ; mais il faut encore que tu com-
 „ battes sur la terre , & que tu prodigues
 „ tes sueurs & ton sang. Il faut que
 „ tu arraches la Ville Sainte au joug
 „ de l'impie , & que dans ses murs tu
 „ fondes un empire Chrétien que gou-
 „ vernerà ton frère après toi.

„ Mais pour ranimer encore le saint
 „ amour qui brûle dans ton cœur , con-
 „ temple d'un œil plus fixe , ces astres
 „ lumineux , ces globes enflammés ,
 „ dont l'éternelle intelligence dirige les
 „ mouvemens : prête l'oreille à ces di-
 „ vins concerts , à cette harmonie cé-
 „ leste ; abaisse ensuite tes regards sur
 „ ce vil amas de fable & de poussière.

„ Quel petit théâtre pour vos vertus :
 „ quelle vaine récompense pour vos tra-
 „ vaux ! combien est étroite la sphere
 „ où s'agite votre ambition ! dans quels
 „ deserts , dans quelle solitude affreu-
 „ se vous étalez votre faste & vos viles
 „ grandeurs ! ce grain de fable est en-

„ vironné par ce que vous appelez
„ l'Océan , ou l'abyme , lac méprisable
„ qui dément l'orgueil de son nom. »

Godefroi jette sur la terre un regard dédaigneux ; la mer , les fleuves , les empires se confondent à sa vue , & ne forment qu'une imperceptible atome : il s'étonne que notre folle ambition s'attache à des ombres , à une vaine fumée , qu'elle oublie ce ciel qui nous appelle pour courir après une servile grandeur.

“ Puisque l'Etre suprême , dit-il , ne
„ veut pas encore briser mes fers , mon-
„ tre-moi du moins le sentier où je
„ dois marcher , au milieu des erreurs
„ & des illusions qui m'environnent ?
„ -- Ce sentier , c'est celui que tu tiens ;
„ n'en détourne jamais tes pas. Le seul
„ conseil que je te donne , c'est de
„ rappeler de son exil l'illustre fils de
„ Berthold.

„ La Providence qui t'a choisi pour
„ conduire la sainte entreprise , destine ce
„ héros à être le ministre de tes desseins

„ si tu es la tête , il est le bras , & ce
 „ qu'ordonna ta prudence , c'est à lui
 „ de l'exécuter. Personne ne peut rem-
 „ plir sa place , & tu ne pourrois , sans
 „ crime , lui ravir une gloire qui lui
 „ appartient.

„ C'est à lui seul qu'il est donné de
 „ triompher de la forêt & des charmes
 „ qui la défendent : ton camp qui déjà
 „ n'a plus de courage , ni d'espoir , va
 „ reprendre , à son retour , une vigueur
 „ nouvelle. Devant lui , tomberont les
 „ murs de Sion & les forces de l'O-
 „ rient.

„ Que ne puis-je , dit Bouillon , re-
 „ voir ce jeune héros au milieu de nous !
 „ tu lis dans mon cœur , tu fais si je
 „ l'aime , si je l'estime ; mais dis-moi ,
 „ sous quelle condition dois-je le rap-
 „ peller ? dans quels lieux le ferai-je
 „ chercher ? m'abaisserai-je à la prière ?
 „ lui donnerai-je des ordres ? son retour
 „ dans mon camp , n'offensera-t-il point
 „ la discipline & les loix ?

222 -- Dieu qui te prodigue ses faveurs ,

» veut que ceux dont il t'a nommé le
» chef, t'honorent & te réverent : tu
» ne peux, sans avilir ton pouvoir, des-
» cendre à la prière ; mais laisse-toi
» fléchir, & cede aux premières instances.

» Gueffe, inspiré par Dieu même te
» conjurera de pardonner à Renaud son
» erreur, & de le rendre à la gloire &
» aux combats : quoiqu'aujourd'hui
» sous un ciel étranger, ce jeune héros,
» victime d'un délire amoureux, lan-
» guisse dans la mollesse & dans les plai-
» sirs, ne doute pas que bientôt il n'ac-
» coure à la voix du besoin qui vous
» presse.

» Pierre, à qui le ciel révèle ses mys-
» tères, saura diriger les pas de ceux
» que tu auras chargés d'aller chercher
» ce jeune guerrier : par des routes in-
» connues, ils arriveront dans les lieux
» qui le cachent, & le ramèneront au
» camp. Ainsi Dieu réunira enfin sous
» tes drapeaux tous tes compagnons éga-
» rés.

» Je fuirai par te dévoiler un secret

„ qui flattera ton cœur : ton sang se
 „ mêlera un jour au sang de Renaud ,
 „ & il en sortira une race illustre &
 „ glorieuse. „ Hugues se tait à ces mots
 & s'évanouit comme une vapeur légère
 que le vent chasse , ou que dissipe le
 soleil : Godefroi se réveille , l'ame remplie
 d'étonnement & de joie.

Déjà l'astre du jour avait commencé
 sa carrière : Bouillon se leve & revêt sa
 pesante armure. Bientôt les chefs se ras-
 semblent dans sa tente , & viennent y
 décider avec lui ce qu'on doit exécuter.

Guelfe plein de l'inspiration céleste
 commence le premier : “ Je viens, Sei-
 „ gneur , implorer ta clémence : peut-
 „ être à d'autres yeux que les tiens ,
 „ ma priere paroîtroit indiscrete encore
 „ & prématurée.

„ Mais c'est en faveur de Renaud ;
 „ c'est par Guelfe , c'est au pieux Bouil-
 „ lon , qu'elle est adressée : je ne suis
 „ pas indigne d'obtenir une grace dont
 „ toute l'armée partagera la reconnois-
 „ sance avec moi : consens , je t'en

» conjure, consens que mon neveu re-
 » vienne & que son sang versé pour la
 » cause commune , expie son erreur.

» Eh , quel autre que lui osera por-
 » ter le fer dans cette redoutable forêt ?
 » Quel autre avec plus de constance &
 » d'intrépidité , bravera les dangers &
 » la mort ? tu le verras ébranler les
 » remparts ennemis , enfoncer les portes
 » de Solime , & le premier s'élancer sur
 » ses murs. Rends , Seigneur , rends à
 » ton camp l'objet de son espérance &
 » de ses vœux.

» Rends - moi un neveu si vaillant ;
 » rends à ton pouvoir un bras si prompt
 » à exécuter tes volontés suprêmes ; ne
 » souffre pas qu'il languisse dans un obs-
 » cur repos : rappelle-le dans le sein de
 » la gloire : qu'il suive tes drapeaux
 » triomphans ; que sur ce noble théâtre ,
 » sous tes yeux , sous tes ordres , il re-
 » vienne s'illustrer encore par des exploits
 » dignes de lui. »

Tous les guerriers par un doux mur-
 mure secondent les prières du généreux

Guelfe : Godefroi paroît ne céder qu'à
 ses instances & à leurs desirs : « Eh , com-
 » ment , dit-il , pourrois-je vous refuser
 » une grace que vous demandez avec
 » tant d'ardeur ? que la loi se taise , je
 » n'écoute aujourd'hui que votre choix &
 » vos vœux.

» Que Renaud revienne ; mais qu'il
 » apprenne à mettre un frein à ses pas-
 » sions & qu'il justifie notre espoir &
 » nos desirs. Guelfe , c'est à toi de lui
 » annoncer sa grace ; sans doute il pre-
 » cipitera son retour : choisis toi-même
 » celui qui doit lui porter cette nouvelle ,
 » & dirige ses pas vers les lieux où tu
 » crois qu'il s'est fixé. »

Il se tait ; le guerrier Danois se leve :
 « C'est sur moi , dit-il , que le choix
 » doit s'arrêter. Pour remettre dans les
 » mains de Renaud l'épée de mon gé-
 » néreux maître , j'irai le chercher au
 » milieu des périls & dans les climats
 » les plus éloignés. » -- Guelfe qui con-
 » noît sa valeur souscrit à sa demande &
 lui affecte Ubalde dont la prudence :

& la sagesse ont mérité sa confiance.

Ubalde dans ses jeunes années avoit parcouru des régions lointaines ; & des glaces du pôle , il avoit voyagé jusques dans les sables brûlans de l'Ethiopie : il connoissoit les mœurs des peuples divers , leurs usages & leurs langues : dans un âge plus mûr , Guelfe l'avoit attaché à sa fortune , & le comptoit parmi ses plus chers favoris.

Abusé par la renommée , Guelfe dirigeoit les pas de ces guerriers vers les murs où regne Boëmond : mais le solitaire , qui connoît son erreur , vient au milieu d'eux.

« Abusés par l'opinion vulgaire , vous
 » vous égareriez , leur dit-il , dans une
 » route infidelle : marchez vers Ascalon :
 » à l'embouchure d'un fleuve , un hom-
 » me vous apparôitra ; il est l'ami des
 » Chrétiens , croyez à ses discours &
 » abandonnez-vous à ses conseils.

« Le ciel éclaire son esprit ; moi-même ,
 » dès long - tems , j'ai pris soin de
 » l'instruire de votre voyage : vous trou-

» verez en lui autant de bonté que de
» sagesse. »

Dociles aux ordres du solitaire , les deux guerriers volent vers le rivage où viennent expirer les flots qui baignent les murs d'Ascalon : ils n'entendoient pas encore le mugissement des vagues , quand ils furent arrêtés par un fleuve dont la pluie avoit grossi les eaux.

Dans son cours impétueux & rapide il inondoit ses rives : pendant qu'Ubalde & le Danois d'un œil étonné en mesurent la profondeur , un viellard leur apparoît ; la douceur & la majesté sont sur son front : il est revêtu d'une robe flottante ; une couronne de hêtre ceint sa tête ; dans sa main est une baguette : il remonte le fleuve , & foule d'un pied sec cette plaine liquide.

Tels dans la saison des frimats , on voit les habitans du pôle courir sur leurs fleuves glacés , & presser les flots immobiles sous leur poids. Il aborde les deux guerriers dont les regards sont fixés sur lui.

« Amis , leur dit-il , vous poursuivez
» une pénible entreprise : vous avez be-
» soin qu'une main secourable dirige vos
» pas : le guerrier que vous cherchez est
» loin de ces régions , dans un pays in-
» fidele , inhabité : que de travaux vous
» restent encore ! que de mers , que de
» rivages vous avez à parcourir ! c'est au-
» delà des limites du monde que vous
» trouverez l'objet de vos recherches.

» Mais ne dédaignez pas de me suivre
» dans les grottes cachées où j'ai fixé
» mon séjour : je vous y révélerai des
» secrets importants & qu'il est nécessaire
» que vous connoissiez. » Il dit , & il or-
donne aux flots de se diviser : soudain
l'onde obéit , & des deux côtés s'élève une
montagne liquide.

Le vieillard prend les deux guerriers
par la main , & les conduit sous le lit
du fleuve dans une grotte profonde : là ,
ne pénètre qu'une lumière pâle & trem-
blante : cependant à cette foible lueur ,
ils voient d'immenses réservoirs d'où sor-
tent les eaux qui jaillissent en fontaines ,

qui forment les fleuves , les étangs & les lacs.

Ils y découvrent les canaux secrets par lesquels filtrent les ondes de l'Eridan , du Gange & de l'Euphrate ; les sources du Tanaïs & les veines inconnues qui portent au Nil ses liquides trésors : plus bas ils trouvent un fleuve qui roule des flots de soufre & de vif-argent. Cette liqueur épurée par le soleil , se condense & forme sur la terre les métaux les plus précieux.

Sur les rives étincellent les pierres les plus rares , & le feu dont elles brillent éclaircit les ombres de ce ténébreux séjour. Le saphir y déploie son céleste azur , la topaze , l'escarboucle , le diamant y éblouissent les yeux ; l'émeraude par des couleurs plus riantes les flatte & les attire.

Tout pleins de ces merveilles qui les étonnent , les deux guerriers s'avancent dans un profond silence : enfin Ubalde élève la voix : « Dis-nous , respectable vieillard , dans quels lieux nous som-

» mes ? Dis-nous où tu conduis nos pas ?
» daigne nous révéler [qui tu es ? dans
» l'étonnement dont mon cœur est frap-
» pé , je ne fais si ce que je vois est un
» songe ou une réalité.

» Vous êtes dans le sein de la terre ,
» au milieu des sources de sa fécondité :
» sans moi , vous ne pourriez pénétrer
» dans ces sombres abîmes : je vous con-
» duis à mon palais que vous verrez
» bientôt brillant de la clarté la plus
» pure : je naquis dans l'erreur , mais
» depuis , l'onde salutaire a lavé mon ame
» & purifié mon cœur.

„ Ce n'est point le pouvoir des esprits
„ infernaux qui sous ma main opere ces
„ merveilles ; loin de moi cet art funeste ,
„ ces charmes sacrilèges qu'emploie un
„ coupable mortel pour arracher à l'en-
„ fer ses secrets : j'interroge la nature ,
„ je vais au sein des plantes & des eaux
„ surprendre les vertus qui y sont cachées.
„ J'étudie les ressorts inconnus qui en-
„ tretiennent l'harmonie du monde &
„ font mouvoir les étoiles.

„ Je n'habite pas toujours , loin du
„ ciel , dans ces profonds souterrains :
„ souvent je fixe mon séjour au sommet
„ du Carmel ou du Liban : là , Mars
„ & Vénus se montrent à moi sans voile
„ & sous leurs différens aspects ; je mesure
„ la marche lente ou rapide des astres ,
„ je calcule l'influence de leurs regards
„ favorables ou sinistres.

„ Je vois les nuages se condenser , se
„ colorer & s'évanouir sous mes pieds :
„ je vois se former la pluie & la rosée.
„ Mon œil suit la marche inconstante
„ des vents & les filons tortueux que
„ décrit la foudre : je contemple de
„ près les comètes & les globes de feu
„ qui roulent sur vos têtes. Ivre de mes
„ connoissances , jadis je m'admiraï moi-
„ même.

„ Dans le délire de ma vanité , je
„ crus que mon savoir étoit la mesure
„ certaine & infailible du pouvoir du
„ Créateur : mais quand votre pieux so-
„ litaire versa , sur ma tête , l'onde sa-
„ crée ; il éclaira mon ame ; il apprit

„ que mes clartés n'étoient que ténèbres
„ & qu'erreur.

„ Je connus alors que nos yeux tou-
„ jours foibles & clignotans ne pouvoient
„ fixer la vérité sur son trône éternel :
„ je ris de mes illusions & des vaines
„ fumées dont la vapeur avoit enivré
„ mon orgueil. Dociles aux conseils du
„ sage qui m'a éclairé , je me livre en-
„ core à mes premiers goûts ; mais m'ou-
„ bliant moi-même , je n'ai plus que
„ lui pour moteur & pour guide.

„ Arbitre de mes pensées , il me
„ commande , il m'instruit & mon ame
„ est dans sa main : quelquefois il dai-
„ gne opérer par moi des merveilles
„ dignes de lui : j'arracherai le héros que
„ vous cherchez aux fers qui le retien-
„ nent : Pierre m'en a fait une loi &
„ depuis long-tems j'attendois votre ar-
„ rivée que lui-même m'avoit prédite. „

Cependant ils touchent à la grotte
qu'habite le vieillard ; vaste & spacieux
palais où brillent tous les trésors que
la terre renferme dans son sein : rien n'y

est l'ouvrage de l'art, & ses riches ornemens ne sont dus qu'à la nature.

Les deux nouveaux hôtes y trouvent mille mains empressées à les servir. Sur une table magnifique brillent l'argent, l'or & le cristal : après un somptueux repas : “ Il est tems, dit le vieillard ,
„ que je satisfasse au plus cher de vos
„ desirs.

„ Vous connoissez Armide & ses per-
„ fidies ; vous savez par quels artifices
„ elle entraîna sur ses pas vos plus bra-
„ ves guerriers : vous savez que le palais
„ de l'infidelle devint leur prison , & que
„ chargés de fers elle les envoyoit à Gaza ,
„ quand un héros rompit leurs chaînes
„ & finit leurs malheurs.

„ Mais vous ignorez encore ce qui a
„ suivi, & je vais vous le raconter.
„ Quand l'Infidelle se vit enlever sa proie,
„ de douleur, elle se déchira les mains,
„ & dans sa fureur elle se dit à elle-
„ même, non il ne faut pas qu'il se
„ vante d'avoir dérobé mes captifs aux
„ liens que je leur avois donnés.

„ Il a brisé leurs fers ? qu'il les porte
„ lui même ! qu'il gémisse sous les coups
„ que j'avois destinés à d'autres : c'est
„ trop peu pour ma vengeance ; je jure
„ de les exterminer tous. Elle dit ; &
„ dans son cœur impie elle ourdit une
„ trame nouvelle. Elle vole sur les lieux
„ où Renaud a vaincu & immolé ses
„ guerriers.

„ Le héros y avoit laissé son armure ,
„ & pour se cacher sous des dehors in-
„ connus avoit revêtu celle d'un Infidele.
„ La perfide prend ses armes , en couvre
„ un cadavre mutilé , & le jette sur la
„ rive d'un fleuve où bientôt une troupe
„ de Chrétiens devoit se rendre.

„ Elle l'avoit prévu ; elle connoissoit
„ tous vos mouvemens : dans la plaine ,
„ au milieu de votre camp mille espions
„ veilloient pour elle , & lui dévoient
„ vos secrets. L'enfer docile à ses loix
„ avoit soin de l'éclairer sur vos démar-
„ ches.

„ Non loin du cadavre , elle place un
„ fourbe adroit sous l'habit d'un berger

„ lui dit ce qu'il doit faire & ce qu'il
 „ doit dire : fidele à ses ordres , il s'en-
 „ tretient avec vos guerriers & jette
 „ dans leurs cœurs le germe de ce soup-
 „ çon qui depuis enfanta les querelles ,
 „ les discordes & presque une guerre
 „ civile.

„ On crut que Bouillon avoit armé
 „ contre Renaud de secrets assassins ;
 „ affreuse idée que bientôt fit évanouir
 „ un foible rayon de la vérité ! tel fut
 „ le premier succès d'Armide : mais elle
 „ préparoit au jeune vainqueur un piège
 „ encore plus funeste.

„ Elle l'attend sur les bords de l'Oron-
 „ te : le guerrier s'y arrête , dans un en-
 „ droit où ce fleuve se divise & forme
 „ une isle qu'il embrasse de ses eaux :
 „ il voit une colonne élevée sur la rive ,
 „ tout auprès étoit un bateau : il fixe
 „ ses yeux sur le marbre , & y lit cette
 „ inscription en lettres d'or.

„ *Qui que tu sois , ó voyageur ! que
 „ le hasard ou ton choix conduit sur ces
 „ bords ; le soleil dans son cours n'éclaire*

„ point de plus grandes merveilles que
 „ celles qui sont cachées dans cette isle ;
 „ passe si tu veux les connoître. Le
 „ guerrier imprudent cede au desir cu-
 „ rieux qui l'entraîne ; il abandonne ses
 „ écuyers , & seul il s'élançe dans la bar-
 „ que qui peut à peine le recevoir.

„ Déjà , il est sur l'autre bord ; ses
 „ regards avides parcourent la surface de
 „ l'isle , mais ils n'y rencontrent que des
 „ grottes , des eaux , des gazons & des
 „ fleurs ; il est honteux de sa crédulité :
 „ cependant ce lieu rit à sa vue ; un
 „ charme invisible l'y retient : il s'y ar-
 „ rête , détache son casque & respire un
 „ air délicieux.

„ Soudain l'onde murmure ; Renaud
 „ porte ses yeux sur le fleuve : au milieu ,
 „ s'élève une vague qui tourne & se re-
 „ plie sur elle-même ; bientôt il voit
 „ flotter une blonde chevelure , puis il
 „ apperçoit la tête d'une nymphe , puis
 „ enfin , un corps qui semble formé par
 „ l'amour & les graces.

„ Telle , dans ces spectacles nocturnes

„ que nos théâtres étalent , on voit une
 „ Déesse sortir lentement du sein de
 „ la nue qui s'abaisse sous elle : telles
 „ encore autrefois , on peignoit ces per-
 „ fides firenes que la fable plaçoit dans
 „ la mer qui baignoit les bords de l'an-
 „ tique Etrurie : comme elles , cette fille
 „ des eaux charme les yeux par sa beau-
 „ té ; elle charme , comme elles , les
 „ oreilles par ses chants.

-- „ Cœurs tendres & sensibles , vous
 „ que le printems couronne de ses roses ,
 „ ne vous laissez pas éblouir aux rayons
 „ trompeurs de la gloire & de la vertu ?
 „ Heureux qui suit toujours la loi de
 „ ses desirs ! heureux qui cueille , dans
 „ chaque saison de la vie , les fruits
 „ qu'elle fait naître ! c'est le vœu de la
 „ sagesse ; c'est le cri de la nature. Serez-
 „ vous insensibles & sourds à sa voix ?

„ Insensés , pourquoi laissez-vous fa-
 „ ner ces fleurs passagères que la jeu-
 „ nesse fait éclore ? Cette gloire , cette
 „ valeur que vante le monde , ne sont
 „ que de vains noms , de vaines chi-
 „ meres ;

„ meres ; cette renommée , dont le bruit
„ chatouille votre superbe oreille , n'est
„ qu'un écho , un songe , l'ombre d'un
„ songe que le moindre souffle fait éva-
„ nesc.

„ Jouissez sans inquiétude ; que votre
„ ame sans remords s'abandonne à l'ivres-
„ se de vos sens : noyez , dans l'oubli ,
„ vos chagrins & vos peines , & que ja-
„ mais une triste prévoyance n'anticipe
„ les maux que l'avenir vous prépare :
„ que le ciel à son gré menace & ton-
„ ne , qu'il lance ses feux & ses traits ;
„ riez du vain bruit de ses foudres im-
„ puissans ; tranquilles au sein des plai-
„ sirs , n'écoutez que la sagesse & la na-
„ ture.

-- „ Par ses chants harmonieux ; l'En-
„ chanteresse endort le jeune guerrier :
„ un doux sommeil enchaîne & maîtrise
„ ses sens : le tonnerre le plus affreux
„ ne sauroit l'arracher à ce profond re-
„ pos , image de la mort : Armide ,
„ pleine de sa vengeance , sort du lieu
„ qui la cache & court à lui.

» Mais quand elle a fixé sur lui ses
» yeux, quand elle a vu ce front calme
» & tranquille, ces levres, où repose le
» sourire, ces yeux dont le sommeil
» même ne peut lui dérober l'éclat,
» elle s'arrête; elle sent expirer sa co-
» lere. Assise auprès de lui, elle admire
» ses graces, ses regards sont attachés
» sur son front, comme ceux de Nar-
» cisse sur la fontaine qui réfléchit son
» image.

» De son voile, elle essuie la sueur
» qui mouille les joues du héros; d'un
» souffle amoureux, elle rafraîchit l'air
» qu'il respire: ce cœur plus dur que
» le diamant, plus froid que la glace,
» se fend, s'amollit & déjà ne connoît
» plus que le feu de l'amour.

» Des fleurs qui croissent dans ces
» beaux lieux, elle forme des liens ar-
» tistement tissés; elle en ferre les bras
» & les pieds de Renaud, le fait placer
» sur son char, & d'un vol rapide s'élève,
» avec lui dans les airs.

» Ce n'est point à Damas, ce n'est

point dans ce château funeste aux guer-
riers Chrétiens qu'elle dépose sa proie :
honteuse de sa foiblesse , dévorée d'une
flamme jalouse , elle va loin des rives
connues , se cacher au sein de l'Océan ,
dans des lieux où jamais n'aborder-
rent nos vaisseaux : elle choisit pour
son séjour une isle déserte & solitaire ,
une de ces isles que nous appellons
fortunées.

Sur la cime d'une montagne que
couvrent des ombres épaisses , elle
creuse un lac & bâtit un palais : par
la force de ses charmes , le penchant de
la montagne est couvert de neige ,
pendant que le sommet est couronné
de fleurs & de verdure.

Là , dans un printems éternel , Ar-
mide & Renaud coulent des jours filés
par la mollesse & les plaisirs : c'est de
cette prison lointaine & inconnue que
vous devez arracher le héros. Au-
tour de lui veillent des monstres que
sa jalouse amante a chargé de le gar-
der : il faut les vaincre ; vous aurez

„ un guide pour diriger vos pas , & des
„ armes pour achever votre noble en-
„ treprise.

„ A peine fortis de ce fleuve , vous
„ trouverez une femme qui dans l'âge
„ le plus avancé conserve toute la fraî-
„ cheur de la jeunesse : vous la recon-
„ noîtrez à sa robe nuée de mille cou-
„ leurs , à ses longs cheveux qui des-
„ cendent sur son front. Avec elle , vous
„ franchirez les mers d'un vol plus ra-
„ pide que celui de l'aigle ou de l'éclair :
„ elle fera , encore , pour votre retour
„ un guide fidele & sûr.

„ Au pied de la montagne où habite
„ l'Enchanteresse , vous verrez d'horri-
„ bles serpens dresser , en sifflant , leur
„ tête menaçante : des sangliers aiguïser
„ leurs défenses , des ours , des lions ,
„ prêts à vous dévorer : mais au son de
„ cette baguette ils craindront de vous
„ approcher. Sur la cime , vous trouve-
„ rez des dangers encore plus redouta-
„ bles.

Une fontaine y coule dont l'onde

„ pure & limpide invite ceux qui la
„ regardent à s'y désaltérer : mais dans
„ son froid crystal elle cache de secrets
„ & funestes poisons. Qui boit de ces
„ eaux est surpris d'une ivresse soudaine ;
„ son ame nage dans une perfide joie ,
„ un rire insensé le tourmente & le con-
„ duit à la mort.

„ Fuyez, ah, fuyez ces ondes cruel-
„ les, ces ondes homicides ! fuyez les
„ mets délicieux offerts à votre vue sur
„ les gazons qui bordent cette fontaine !
„ n'écoutez point les beautés infidelles qui
„ vous appelleront d'une voix caressante :
„ dédaignez leur doux sourire, leurs re-
„ gards séducteurs, & sans balancer, en-
„ trez dans le palais de la Magicienne.

„ Un tortueux labyrinthe, dans mille
„ routes confuses y égareroit vos pas ; mais
„ je vais, sur une carte, vous tracer ces
„ perfides détours : au milieu du laby-
„ rinthe est un jardin enchanteur où tout
„ semble respirer l'amour : là couchés sur
„ de verts gazons, le héros & son amante
„ s'entretiendront de leurs feux.

„ Dès qu'elle l'aura quitté, montrez-
 „ vous à sa vue, présentez-lui un bou-
 „ clier de diamant que je vais remettre
 „ entre vos mains : il s'y verra , il y verra
 „ les habits efféminés dont il est revêtu :
 „ la honte & le dépit s'allumeront dans
 „ son cœur , & en banniront un indigne
 „ amour.

„ Rien n'arrêtera vos pas ; tous les obs-
 „ tacles s'abaisseront devant l'invisible
 „ puissance qui vous guide : Armide elle-
 „ même ne peut prévoir votre arrivée ; la
 „ main qui vous aura conduits prendra
 „ soin d'assurer votre sortie & votre retour.

„ Mais il faut que demain vous partiez
 „ aux premiers rayons du jour ; il est
 „ tems que vous vous livriez au repos. „
 Il dit ; & il mene ses hôtes dans l'apparte-
 ment qui leur est destiné : lui-même il se
 retire dans le sien & laisse les deux
 guerriers occupés de mille pensées , & com-
 blés de leur bonheur.

Fin du quatorzieme Chant.



L A

J E R U S A L E M

DELIVRÉE.



C H A N T X V.

DEJA l'aurore renaissante rappelloit
les mortels à leurs travaux. Le sage va
porter à ses hôtes , la carte , le bouclier
& la baguette d'or qu'il leur a promis.
« Allons partez , leur dit-il , avant qu'un
,, plus grand jour éclaire l'univers : voilà
,, les gages de ma tendresse & de votre
,, triomphe. ,,

Déjà les deux guerriers étoient levés ;

déjà , ils avoient revêtu leur armure ; ils suivent le vieillard dans les routes ténébreuses que la veille ils ont parcourues avec lui : ils arrivent enfin au lit du fleuve : “ Adieu , mes amis , leur dit-il , , partez & foyez heureux. , ,

L'onde se courbe sous eux , les souleve comme une feuille légère , & bientôt les dépose sur la rive : le premier objet qui s'offre à leur vue c'est un vaisseau & sur sa poupe , la femme qui doit les guider.

Ses cheveux descendent sur son front ; ses regards sereins & tranquilles annoncent la bienfaisance : son visage brille d'une céleste clarté. Les couleurs de sa robe , inconstantes & mobiles , changent sans cesse sous les yeux qui cherchent à les fixer.

Telles , aux rayons du soleil , varient les nuances qui colorent la gorge de l'amoureuse colombe : tantôt elle s'allume du feu des rubis , tantôt elle se peint des couleurs de l'émeraude : toujours brillante , jamais la même , elle étonne les yeux & les récréé.

« Heureux mortels , leur dit l'incon-
» nue , entrez dans ce vaisseau sur lequel
» je brave l'Océan & ses dangers , les
» vents & les tempêtes : celui dont je re-
» connois les loix , prodigue envers vous
» de ses faveurs , m'ordonne de vous re-
» cevoir & de vous guider. » Elle dit , &
pousse vers le rivage la nef obéissante.

Les deux guerriers s'embarquent , les
voiles se déploient ; le vaisseau vole ; fidele
à la main qui le dirige , à peine il trace un
léger sillon sur le torrent dont les eaux
grossies soutiendroient d'énormes bâti-
mens.

L'onde blanchit d'écume & murmure
en se brisant : bientôt le lit du fleuve
s'agrandit & le fleuve même se perd dans
l'abyme de l'Océan.

A peine ils voguent sur le sein de la
mer , déjà les nues disparoissent & l'aqui-
lon , dont le souffle menaçant rassembloit
les tempêtes , a cessé de gronder. Les va-
gues s'applanissent ; un léger zéphir ride
seulement la surface des eaux ; & dans le

ciel , plus riant & plus ferein , le calme s'assied sur un trône d'azur.

Ascalon disparoît ; bientôt Gaza leur offre ses murs que baigne l'Océan : Gaza s'étoit élevée sur les ruines d'une ville antique dont elle n'étoit que le port : ses rivages sont couverts de tentes & de soldats.

Les deux voyageurs observent cet appareil menaçant ; ils voient des cavaliers , des fantassins qui vont de la ville à la mer , & de la mer à la ville : des chameaux , des éléphants qui font voler le sable sous leurs pas : ils voient au fond du port des vaisseaux que l'ancre y tient encore attachés.

D'autres déploient leurs voiles ; d'autres déjà font gémir sous la rame les vagues écumantes : « Ces soldats , ces vais-
» seaux qui couvrent , & la terre , & la
» mer , ne font encore , dit aux deux
» guerriers la femme qui les guide ,
» qu'une partie des forces que le Monar-
» que Egyptien va rassembler.

» Il attend du fond de son empire de

» nombreux bataillons ; j'espère que vous
» serez rendus à l'armée Chrétienne avant
» que la sienne soit réunie sous ses ordres
» ou sous ceux du guerrier qui commande
» à sa place. »

Cependant la nef légère vole sans crainte au milieu de la flotte ennemie : tel le Roi des airs , d'un effor audacieux , s'élève loin des vulgaires oiseaux.

Déjà Raffi , déjà Rhinocolure & ses sables arides fuient loin derrière eux : ils découvrent ce promontoire fameux dont la tête altière ombrage la mer qui la baigne , ce promontoire où reposent les cendres de Pompée.

Damiette se montre à leur vue , & ces bouches célèbres par où le Nil rend à la mer les eaux qu'il reçut du ciel : ils voient ces murs que le vainqueur Grec fonda pour les Grecs qui l'avoient suivi , & le Fare qui aujourd'hui s'unit au rivage dont autrefois il étoit séparé par les flots.

Rhodes & Crete trop reculées , vers le Nord , se dérobent à leurs regards ; ils suivent l'Afrique & ses détours : cette

contrée féconde & cultivée sur les bords de la mer, n'a dans l'intérieur que des sables stériles & des monstres. Ils côtoient la Marmarique & ces rives où jadis Cyrenes voyoit fleurir cinq grandes cités ; & Ptolémaïs, & ces bords où dorment les eaux du fabuleux Léthé.

Ils fuient loin de la grand Syrte & des ses rochers funestes aux navigateurs : bientôt le Cap de Judecque & le détroit de Magre disparoissent à leurs yeux : d'un côté Tripoli s'élève sur le rivage, de l'autre Malthe s'abaisse & se cache au milieu des flots qui l'entourent. Avec les autres Syrtes, ils laissent derrière eux Alzerbe, jadis le séjour des Lothophages.

Au fond d'un golfe que forment deux montagnes, ils découvrent Tunis ; la riche, la superbe Tunis que la Lybie compte entre ses plus fameuses cités. La Sicile se montre assise au milieu des flots, & le promontoire de Lilibée cache dans les cieux son orgueilleuse tête. « Regardez » de ce côté, dit aux deux guerriers leur

» sage conductrice : voilà les lieux où fut
» Carthage. »

L'altière Carthage n'est plus : à peine sur cette rive on retrouve quelque reste de ses débris. Les Villes , les Royaumes , tout meurt , tout a son tombeau : les plus superbes monumens , les plus pompeux édifices , tombent & disparaissent sous l'herbe & le sable qui les couvrent : & l'homme s'indigne d'être mortel ! ô folie , ô chimere de l'ambition & de l'orgueil ! ils voient Biserte , & plus loin la Sardaigne & ses rochers.

Ils franchissent les bords où jadis erroient les Pasteurs Numides : ils trouvent Bugie , Alger , retraites infames des pirates ; ils trouvent Oran qui en doit être un jour la terreur. La Tingitane , cette terre féconde en lions & en éléphants , leur montre ses rives où seront assis un jour les Royaumes de Fetz & de Maroc : Grenade est sur leur droite , & bientôt se dérobe à leur vue.

Déjà , ils touchent à ce détroit que la fable compta parmi les travaux d'Alcide :

sans doute la mer en courroux rompit autrefois les barrières que lui opposoit en ces lieux la nature , & sépara avec violence , l'Europe & l'Asie : ainsi tout cede , tout succombe sous les efforts du tems.

Le soleil avoit quatre fois éclairé l'univers depuis qu'ils avoient quitté le rivage d'Ascalon : déjà ils avoient franchi un espace immense , & leur nef respectée des flots n'avoit été obligé de chercher un asyle dans aucun port : ils passent le détroit , & s'élancent dans l'Océan qui de son humide ceinture embrasse l'univers étonné de sa grandeur.

Déjà Gades & ses rives fécondes , déjà la terre & ses montagnes ont disparu loin d'eux : rien n'existe plus pour eux que le ciel & les eaux : « Divine incon-
» nue , dit Ubalde , toi qui nous conduis
» sur ce vaste abyme , dis-nous si ja-
» mais mortel pénétra jusqu'ici ? dis-
» nous si au-delà de ces mers , le monde
» a encore des habitans ? »

« Hercule , lui répond-elle , après avoir

» exterminé les monstres de l'Afrique
 » & de l'Espagne , après avoir parcouru
 » & conquis l'Europe & ses rivages ,
 » Hercule n'osa braver l'Océan & ses
 » dangers : il marqua des limites à l'uni-
 » vers , & dans une sphere trop étroite ,
 » il resserra l'audace & le génie des hu-
 » mains : mais le sage Ulysse entraîné par
 » un desir curieux , dédaigna les bornes
 » qu'il avoit posées.

» Il franchit ces colonnes redoutées ,
 » & déploya sur l'Océan son vol auda-
 » cieux : mais l'Océan trompa son expé-
 » rience , & l'engloutit dans ses abymes.
 » Sa triste destinée est encore un secret
 » caché avec lui au fond des eaux &
 » qu'ignore l'univers : si quelqu'autre
 » mortel fut poussé par les vents sur
 » cette vaste mer , il a péri dans les flots ;
 » ou du moins jamais il n'a revu les
 » rivages de l'Europe.

» L'Océan est ignoré : des isles sans
 » nombre , des Royaumes inconnus sont
 » baignés de ses flots : des humains y ha-
 » bitent ; & les terres y sont fécondes :

„ comme les vôtres. La nature y verse
 „ ses bienfaits , & le soleil y mûrit les
 „ moissons que sa chaleur a fait éclore.
 „ Dis-moi , reprend Ubalde , quelles
 „ sont les loix , quel est le culte de ce
 „ nouvel hémisphere !

„ --- Chaque peuple y a ses rits , sa
 „ langue & ses usages : les uns adorent
 „ des monstres ; d'autres s'y font des
 „ Dieux de la terre , du soleil & des
 „ étoiles : quelques-uns dans leurs abo-
 „ minables festins chargent leurs tables
 „ d'alimens funestes & criminels : tous
 „ ces peuples enfin n'ont que des mœurs
 „ barbares & un culte sacrilege.

„ -- Ainsi donc ce Dieu qui descen-
 „ dit pour éclairer la terre , veut cacher
 „ à ce monde infortuné les rayons de
 „ sa lumière ? -- Non : le vrai culte un
 „ jour régnera sur ces climats , & les arts
 „ y fleuriront avec les loix. Un pouvoir
 „ nouveau rapprochera les deux hémis-
 „ pheres , & rompra la barrière qui les
 „ sépare.

„ Un tems viendra que les colonnes

„ d'Hercule ne seront qu'une fable mé-
„ prisé de l'intrépide nautonnier. Ces
„ mers lointaines & encore sans nom ,
„ ces empires inconnus seront célèbres
„ dans votre Europe : un jour , le plus
„ hardi des vaisseaux parcourra cet Océan
„ qui embrasse le monde. Vainqueur de
„ tous les obstacles , il mesurera la ter-
„ re ; & rival du soleil , il visitera tous
„ les lieux que cet astre éclaire dans sa
„ course.

„ Du sein de la Ligurie , s'élèvera un
„ mortel qui osera le premier affronter
„ le courroux de ces mers inconnues :
„ ni les vents déchaînés , ni l'onde en fu-
„ rie , ni la crainte des dangers qui l'at-
„ tendent sous de nouveaux cieux , ni
„ mille objets enfin de terreur & d'alar-
„ mes ne pourront étonner son ame
„ intrépide , ni enchaîner son audace.

„ Ce sera toi , généreux Colomb , qui
„ vers un pôle nouveau dirigeras tes voi-
„ les fortunées : à peine la renommée dont
„ les yeux sans nombre sont ouverts sur
„ tous les climats , pourra suivre ton

„ vol : à peine ses mille voix pourront
 „ chanter une partie de tes aventures.
 „ Qu'elle célèbre Alcide & Bacchus ;
 „ qu'elle vante leurs fabuleux exploits ;
 „ il suffit pour ta gloire qu'elle effleure
 „ les tiens ; un seul de tes travaux mé-
 „ rite d'occuper les veilles de l'Historien
 „ & du Poète. „

Elle dit , & dirige sa course vers le couchant ; elle revient ensuite vers le Midi. Le soleil devant eux va se plonger dans les ondes & derriere eux il recommence sa course. La nouvelle aurore répandoit ses humides clartés , quand dans un lointain obscur , s'offrit à leurs regards une montagne dont le sommet étoit caché dans les nues.

Ils approchent , les ombres s'éclaircissent , la montagne s'allonge en pyramide , & de son sommet sortent des torrens de fumée. Telle paroît cette masse brûlante qui fait gémir Encelade sous son poids.

D'autres isles , d'autres montagnes élevent non loin de là leurs têtes moins

altière : ce sont les îles où l'antiquité plaça le séjour du bonheur. Là , disoit-on jadis , sous un ciel bienfaisant , la terre produit sans effort & sans culture ; la vigne d'elle-même y offre ses raisins à la main qui veut les cueillir.

Jamais l'olivier n'y trompa les espérances que fit naître sa fleur ; le miel y découle du creux des arbres ; les sources d'eau-vive y jaillissent du sein des rochers , & serpentent avec un doux murmure entre des gazons toujours verts. Les zéphirs , les rosées y temperent les ardeurs de l'été : là est le séjour des ombres fortunées.

« Enfin , dit aux deux guerriers leur » sage conductrice , nous touchons au » terme de vos vœux : voilà ces îles de » la fortune , si vantées & connues si peu ; » sous un ciel riant , une heureuse fécondité les embellit : mais à ce fonds de » vérité , combien on a mêlé de récits » fabuleux ! » Ils approchent de la première de ces îles.

« O toi qui nous guides , dit alors

„ le jeune Danois , permets que je des-
„ cende sur cette rive inconnue , que
„ j'observe ses habitans , & leur culte
„ & leurs mœurs : avec quel plaisir un
„ jour je raconterai les merveilles que
„ j'aurai vues , & je dirai aux sages avi-
„ des de m'entendre : j'y étois moi-même.

„ Ce desir est digne de toi ; mais les
„ célestes décrets opposent à tes desseins
„ une loi sévère & immuable. Nous
„ sommes loin encore du terme que
„ l'Eternel a marqué pour la découverte
„ de ces régions ; il ne vous est pas
„ permis de révéler à votre monde les
„ secrets que lui cache l'Océan.

„ Plus heureux que les navigateurs
„ vulgaires , il vous est donné de vo-
„ guer sur ces mers , de descendre dans
„ les lieux où languit le généreux Re-
„ naud & de le remener dans votre
„ hémisphère. Bornez-là vos vœux ; les
„ porter plus haut , ce seroit offenser le
„ ciel & lutter contre les destins. „ Elle
se taît : la première isle paroît s'abaisser
& la seconde s'élever à leur vue.

Huit autres leur succèdent ; des intervalles égaux les séparent toutes & les divisent : il y en a sept qui offrent aux yeux , des maisons , des champs cultivés & les traces des humains. Trois sont désertes encore ; les forêts & les montagnes qui les couvrent ne servent que d'asyle aux animaux sauvages.

Dans l'une de ces dernières le rivage se courbe & s'abaisse ; deux hauteurs qui le serrent & l'embrassent y forment un bassin où l'onde vient se briser au pied d'un rocher. A l'entrée du port , s'élèvent deux rocs sourcilleux qui semblent appeller les navigateurs.

Sous leur vaste abri , la mer repose en silence : le port est couronné de sombres forêts. Dans l'enfoncement , est une grotte obscure & profonde que tapisse un lierre , & où coule une onde fraîche & limpide. Là jamais un lien n'enchaîna la barque légère ; jamais vaisseau n'y reposa sur son ancre. C'est dans cet asyle calme & solitaire qu'aborde la conductrice des deux guerriers.

« Vous voyez , leur dit-elle , cet im-
 menſe édifice qui preſſe le ſommet
 de la montagne : c'eſt-là , qu'au milieu
 des fêtes & dans l'ivreſſe des plaifirs
 languit le défenſeur des Chrétiens.
 Demain , aux premiers rayons du jour ,
 vous y monterez par ce ſentier. Ce
 retard peſe à votre impatience ; mais
 ce n'eſt qu'au lever de l'aurore que
 vous obtiendrez le ſuccès de vos vœux.
 Pendant que le jour luit encore ,
 vous pouvez avancer juſqu'au pied de
 la montagne. Soudain les deux guer-
 riers s'élancent ſur la rive deſirée , &
 d'un pas rapide ils arrivent au terme
 que leur guide leur a marqué : le ſoleil
 avoit encore une longue carrière à par-
 courir avant que d'éteindre ſes feux dans
 l'Océan.

Au milieu des ruines & des débris ,
 ils voient un ſentier qui conduit à ce
 fatal palais : le pied de la montagne
 eſt couverte de neige & de frimats : plus
 loin , un verd gazon eſt émaillé de fleurs ;
 des arbres y répandent leur ombrage ;

les lys & les roses y naissent au milieu des glaces. Tout y atteste un pouvoir magique vainqueur de la nature.

Les deux guerriers s'arrêtent au pied de la montagne dans un lieu désert & sauvage qu'une ombre épaisse environne. Dès que le soleil eut doré le ciel de ses premiers rayons , allons , allons , s'écrierent-ils tous deux ! & pleins d'une nouvelle ardeur , ils reprennent leur route : mais soudain un affreux dragon s'élance & vient en rampant leur disputer le passage.

Son corps est couvert d'écailles jaunissantes ; il dresse sa tête altière ; son cou est gonflé de colere , la flamme étincelle dans ses yeux , & de sa gueule sortent des vapeurs empoisonnées : tantôt il se ramasse & se replie ; tantôt il s'allonge & traîne après lui ses tortueux anneaux : mais rien ne peut arrêter les pas des deux guerriers.

Le Danois tire son épée , il veut percer le serpent : « Que fais-tu , s'écrie „ Ubalde ? qu'oses-tu tenter ? crois-tu

„ que ton bras puisse triompher de ce „ gardien terrible ? „ Il dit , & de la baguette d'or il frappe les airs ; soudain le monstre fuit épouvanté.

Plus loin rugit un lion menaçant , sa criniere se hérissé , de sa queue il bat ses flancs & s'excite à la colere : sa gueule sanglante s'ouvre pour dévorer sa proie ; mais à la vue de la baguette , un secret effroi glace sa fureur & le met en fuite.

Une foule de monstres succede , plus difformes , plus terribles : jamais le Nil , sur ses bords , ne vit errer rien de plus affreux. Jamais l'Hyrkanie dans ses forêts , jamais l'Afrique dans ses déserts n'enfanterent rien de plus sauvage.

Mais tout tremble , tout fuit à la vue & au sifflement de la magique baguette. Les deux guerriers vainqueurs ne trouvent plus d'obstacles que les précipices & les glaces.

Mais bientôt ils ont franchi ces rudes & pénibles sentiers. Le sommet de la montagne offre à leurs yeux une plaine riante sous un ciel pur & serein : un air délicieux

délicieux y est parfumé par les fleurs & rafraîchi par les zéphirs ; leur haleine toujours égale , n'y reçoit point du soleil le mouvement ou le repos.

L'été n'y darde point ses feux ; l'hiver ne s'y arme point de glaces : les nuages n'y troublent point le sérénité des airs ; un azur éternel y embellit les cieux : sur des gazons toujours verts , brillent des fleurs toujours nouvelles. Les arbres y conservent un immortel feuillage. Un palais enchanté s'élève dans ces beaux lieux , & paroît le trône du Monarque qui regne sur ces monts & sur ces mers.

Dans une route semée de fleurs , les deux guerriers s'avancent à pas lents & quelquefois ils s'arrêtent. Une fontaine qui jaillit du sein du rocher offre à leur bouche altérée une onde pure & limpide : ses flots se divisent en mille rameaux & par des routes secretes vont abreuver les plantes & les fleurs.

Bientôt ils se réunissent dans un canal profond , & roulent en murmurant sous l'ombre épaisse des arbres qui les couvrent. Le cristal transparent réfléchit tous les objets qui l'environnent ; sur ses rives , un tendre gazon offre aux voyageurs un lit de verdure.

« Voilà , disent-ils , la fontaine du ris ,
 , voilà cette fontaine funeste qui coule
 , pour le malheur des mortels : mettons
 , un frein à nos desirs & craignons l'illusion de nos sens. Fermons , fermons
 , l'oreille aux chants des syrenes qui vont
 , tenter de nous séduire. ,, Cependant ils avancent jusqu'à l'endroit où les eaux se répandent dans un vaste bassin & y forment un lac.

Sur la rive , une table élégamment servie offre à leur vue les mets les plus délicieux : deux nymphes d'un air voluptueux folâtroient dans les eaux ; elles s'y déhient à la nage , quelquefois elles s'y

plongent toutes entières , & en reparoissant , découvrent de nouveaux trésors.

Les cœurs des guerriers sont émus à leur aspect : ils s'arrêtent pour les contempler ; elles continuent leur badinage : enfin l'une des deux s'élève sur la surface du lac & présente à leurs yeux sa gorge d'albâtre & des appas encore plus secrets. Le reste de son corps paroît à demi sous le voile liquide dont il est entouré : l'eau dégoutte de sa blonde chevelure.

Telle paroît l'étoile du matin toute humide de rosée : ou telle autrefois on vit la mere d'amour sortir de l'écume féconde des mers : ses regards distraits errent sur la rive ; elle feint d'appercevoir pour la première fois les deux étrangers : le rouge de la pudeur vient colorer ses joues.

Elle détache ses cheveux qu'un nœud rassembloit sur sa tête ; ils tombent &

couvrent d'un voile d'or l'ivoire de son cou : que de charmes disparoissent ! mais un charme nouveau les remplace ; elle reporte sur les deux guerriers des yeux où la honte se mêle à la joie.

Elle rit , elle rougit , & le ris sur ses levres s'embellit du fard de la pudeur. Enfin d'une voix touchante , & qui pourroit amollir les cœurs les plus durs :
 « Heureux étrangers , leur dit-elle , qu'un
 » dessein propice conduit dans le séjour
 » de la félicité.

» Vous trouverez dans cet asyle un
 » abri contre les orages de la vie & l'oubli de vos peines ; vous y goûterez
 » les plaisirs que jadis au siècle d'or goûterent les humains libres encore du
 » joug des loix. Quittez , quittez des
 » armes désormais inutiles ; suspendez-les dans le temple du bonheur : vous
 » ne servirez ici que sous les drapeaux de
 » l'amour.

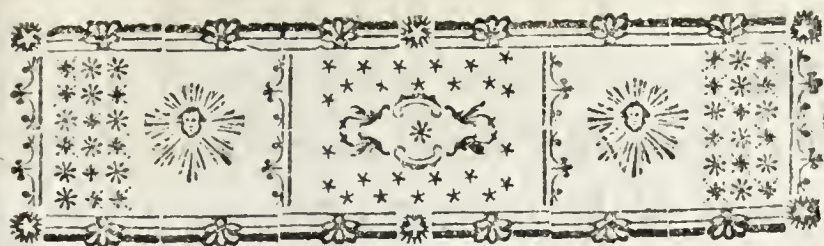
» Ces gazons , cette verdure , seront
 » le théâtre de vos combats : nous allons
 » vous présenter à la beauté qui regne
 » dans ces lieux : elle y comble les desirs
 » de ceux qui sont soumis à ses loix.
 » Destinés à ses plaisirs , vous vous eni-
 » vrerez dans ses bras d'une volupté
 » suprême : mais commencez par vous
 » baigner dans cette onde , & réparez à
 » cette table vos forces épuisées. »

Ainsi parloit l'une des nymphes : l'autre de ses gestes , de ses regards accompagnoit son discours. Ainsi dans une fête champêtre , la jeune bergere marie ses pas aux accords de la musette : mais les deux guerriers sont insensibles à ces perfides caresses : cet aspect séduisant , ces accens enchanteurs , chatouillent leurs sens & ne peuvent atteindre à leur ame.

Si l'attrait du plaisir éveille les desirs , soudain la raison s'arme pour les combattre , les arrête & les étouffe. Ils vont

au palais achever leur victoire, & les nymphes dédaignées cachent dans les eaux, leur dépit & leur honte.





L A

J E R U S A L E M

DELIVRÉE.



C H A N T X V I.

C E superbe palais dans sa forme circulaire embrasse un jardin dont jamais rien ne peut égaler les beautés : de magnifiques pavillons , ouvrage des esprits infernaux , regnent autour & forment pour le cacher un tortueux dédale.

.Cent portes conduisent dans ce magique édifice ; les deux guerriers entrent par la plus grande : elle est d'argent & roule sur des gonds de l'or le plus pur.

G 4

Des figures en relief la décorent & fixent les regards des deux voyageurs étonnés moins de la matière , que du travail. Leurs yeux trompés croient qu'elles respirent & leurs oreilles s'ouvrent pour recevoir les sons qu'elles semblent prononcer.

On y voit Alcide filant aux pieds d'Omphale : le vainqueur des enfers , le destructeur des monstres , manie la quenouille & le fuseau. L'amour le regarde & sourit à sa métamorphose. D'une main foible & tremblante , la beauté qui le captive souleve ses armes homicides & se couvre de la peau du lion de Némée , dont la rudesse paroît offenser ses membres délicats.

Plus loin , une mer agitée roule ses flots blanchis d'écume : deux flottes armées l'une contre l'autre s'en disputent l'empire. L'onde étincelle & s'allume ; d'un côté paroît Auguste & ses Romains ; de l'autre Antoine & les peuples de l'aurore. On diroit que les Cyclades arrachées de leurs fondemens nagent sur la surface des

eaux , ou que des montagnes se heurtent contre des montagnes : le fer & la flamme volent de tous côtés ; la mer est teinte de sang & couverte de débris : le combat est encore douteux ; mais on voit fuir la Reine étrangère.

Antoine fuit ! Antoine oublie le sceptre de Rome & l'empire du monde !... Non.... il ne fuit pas.... son courage ne connoît point la crainte..... il fuit seulement Cléopâtre qui fuit & l'entraîne. Vous le voyez frémir tout à la fois , d'amour , de honte & de rage : ses yeux se reportent tour-à-tour sur le combat cruel & sur le vaisseau qui emporte l'objet de sa flamme.

Enfin caché dans les détours du Nil , il attend la mort dans les bras de son amante. La vue de la beauté qui l'enflamme semble charmer la douleur de sa perte. Les deux guerriers détachent enfin leurs regards de ces merveilleux tableaux & entrent dans le labyrinthe.

Tel on voit le Méandre incertain dans son cours se jouer sur ses rives

tantôt il remonte vers sa source ; tantôt il descend vers la mer , & ses flots qui fuient retrouvent les flots qui reviennent. Tels & plus confus encore sont les détours du magique palais ; mais la carte fatale , présent du sage vieillard , en révèle les issues & en trace les routes les plus secrètes.

A travers mille tortueux sentiers , les deux guerriers arrivent enfin au jardin enchanté : il offre à leur vue des eaux dormantes & des ruisseaux qui roulent sur un sable d'argent leur mobile cristal , des fleurs , des arbustes , des gazons , des côteaux que le soleil dore de sa lumière , des vallons que couvre un ombrage délicieux , des grottes & des forêts d'éternelle verdure : l'art qui créa ces beautés , y ajoute encore par les soins qu'il prend de se cacher.

A l'heureux désordre qui regne en ces lieux , on croiroit qu'ils doivent tout à la nature ; on croiroit du moins que la nature a voulu jouer l'art & l'imiter à son tour. L'air docile aux loix d'Armide

porte par-tout une chaleur féconde & appelle dans les rameaux la sève obéissante : avec des fruits toujours mûrs , les arbres donnent des fleurs toujours nouvelles.

Sur le même tronc , sous la même feuille , la figue mûrit à côté de la figue naissante ; la pomme qui jaunit voit croître une pomme encore verte : la vigne sur les côteaux élance ses rameaux tortueux , & près d'une grappe qui fleurit étale une grappe déjà toute brillante d'un divin nectar.

Les oiseaux amoureux , sous des berceaux de verdure , soupirent leurs plaisirs & leurs peines : les ondes , & les feuilles mollement agitées par les zéphirs s'accordent à leur ramage & leur harmonieux murmure accompagne leurs chants.

Parmi ces chantres ailés , il en est un dont le plumage est varié de mille couleurs : son bec a l'éclat de la pourpre , sa langue forme des sons qui ressemblent aux nôtres : il commence à chan-

ter , tous se taisent pour l'entendre & les vents dans les airs retiennent leurs haleines.

« Vois cette rose naissante que colore
 » un modeste incarnat ; à peine elle en-
 » trouve sa prison ; moins elle se mon-
 » tre , plus elle est belle : mais déjà
 » plus hardie elle étale les trésors de
 » son sein ; tout-à-coup elle languit : ce
 » n'est plus cette fleur qu'envioient mille
 » beautés & que mille amans brûloient
 » d'offrir à leurs maîtresses.

» Ainsi un seul jour voit flétrir la
 » fleur de notre vie : le printems vient
 » ranimer la nature , mais notre jeunesse
 » fuit pour ne revenir jamais. Cueillons
 » la rose dès le matin , le soir elle sera
 » fanée : cueillons la rose d'amour ; ai-
 » mons tandis que nous pouvons être
 » aimés à notre tour. »

Il se tait : tous les oiseaux reprennent leur ramage , les tourterelles redoublent leurs baisers amoureux : tout brûle , tout s'enflamme. Le chêne & le laurier , les arbustes & les plantes , la terre même

& les eaux , tout respire l'amour & ressent sa puissance.

Au milieu de cette tendre mélodie , au milieu de tant d'objets voluptueux , les deux guerriers s'avancent : toujours plus austères , ils ferment leur ame à l'attrait du plaisir : leurs yeux errent à travers le feuillage ; un nouvel objet à frappé leur vue : ils croient voir..... ils voient Armide & son amant. Elle est couchée sur le gazon ; Renaud est dans ses bras.

Son voile ne couvre plus l'albâtre de son sein ; ses cheveux épars sont le jouet des zéphirs ; elle languit d'amour : sur ses joues enflammées brille une sueur voluptueuse qui l'embellit encore. Dans ses prunelles humides pétille le feu du plaisir. Tel brille un rayon de lumière dans le cristal des eaux. Sa tête est penchée sur Renaud qui renversé dans ses bras a les yeux attachés sur les siens.

De ses regards avides , il dévore son amante & lui-même se mine & se consume. Elle s'incline vers lui , elle lui

donne des baisers de flamme , elle en couvre & ses yeux & ses levres : il lui semble que son ame s'envole & passe dans le sein de son amante. Les deux guerriers , de l'asyle qui les cache , contemplent leurs jeux & leur ivresse.

Au côté de Renaud pendoit un miroir, confident discret des amoureux mysteres : Armide se leve , elle met le cristal entre les mains de son amant ; ses yeux tout brillans de plaisir y cherchent son image ; Renaud d'un regard brûlant n'y cherche que sa maîtresse.

Armide est fiere de son empire , Renaud l'est de ses fers : elle ne voit qu'elle-même , & lui ne voit qu'elle : « Tourne ,
 » lui disoit-il , ah , tourne sur moi ces
 » regards qui portent dans mon ame
 » l'ivresse du bonheur ! c'est dans mon
 » cœur que tu verras ton image ; l'a-
 » mour d'un trait de flamme l'y grava
 » bien mieux que ne la rend cet infidele
 » miroir.

» Cruelle ! tu me dédaignes ; un vil
 » mortel est indigne de fixer tes yeux

» & ta pensée : ne contemple que ce
» ciel qui s'embellit de tes charmes , &
» ces astres jaloux qu'efface ta beauté. »

Armide sourit , mais toujours elle s'admire & compose sa parure ; elle rappelle sur sa tête ses cheveux errans , les entrelace & les tresse : d'autres s'arrondissent en boucles , & les fleurs qu'elle y mêle brillent comme l'émail enchassé dans l'or. Elle marie la rose aux lys de son sein & se couvre de son voile.

Le paon superbe étale avec moins de complaisance l'orgueil de son plumage. Iris est moins belle quand son humide écharpe se dore des rayons du soleil. Mais rien n'égale l'éclat de sa ceinture : elle-même travailla ce merveilleux tissu ; nulle autre main que la Genne n'eût pu allier ensemble les matieres qui le composent.

On y voit les tendres dédains , les attrayans refus , l'ivresse de la volupté , son calme heureux , le sourire , les mots entrecoupés , les larmes du plaisir , les baisers & les soupirs ; elle-même à un

feu magique les avoit unis & confondus : jamais elle ne quitte sa ceinture ; la nuit dans les bras du repos elle est autour d'elle : amour quand il la réveille l'y laisse encore , & n'en est que plus heureux.

Enfin elle donne à Renaud un tendre.... un dernier baiser ; le jour la rappelle dans son palais pour s'y livrer à ses magiques mystères. Son amant ne peut suivre ses pas , ni pénétrer dans sa retraite : enchaîné dans ces jardins enchantés , il y erre tout le jour au milieu des bois & seul avec les animaux qui les habitent.

Mais quand l'ombre avec le silence revient favoriser les amoureux larcins , un même asyle les rassemble & devient le confident de leur bonheur. Dès qu'Armide a disparu , les deux guerriers sortent du secret qui les cache , & se montrent à Renaud revêtus de leur pompeuse armure.

A peine l'éclat de l'acier a frappé ses regards , son feu se rallume , l'ardeur des

combats rentre dans son ame ; sa molle langueur se dissipe , il sort de l'ivresse & de l'assoupissement du plaisir.

Tel on voit un généreux courfier qui après avoir triomphé dans les champs de la gloire est condamné à un vil repos ; il erre au milieu des pâturages , & près de la cavale amoureuse , il languit & se consume. Mais si la trompette guerrière a frappé son oreille , s'il a vu étinceller l'acier , soudain par ses hennissemens , il réveille son courage ; déjà il brûle de s'élaner dans la plaine , déjà il appelle le guerrier qui doit guider son audace.

Cependant Ubalde s'approche & présente aux yeux de Renaud le bouclier de diamant ; le héros y porte ses regards ; il s'y voit : il y voit les honteux ornemens dont il est couvert , ces cheveux parfumés , ces boucles voluptueusement flottantes , cette épée jadis l'instrument de sa gloire , chargée maintenant d'un luxe odieux & devenue , pour lui , une parure inutile.

Il se cherche lui-même & se reconnoît à peine. Ainsi quand nous sortons des

bras du sommeil , l'ame encore pleine des illusions & des songes qui l'ont agitée , s'examine & travaille pour se retrouver. Bientôt il ne peut plus soutenir sa vue : ses regards s'attachent à la terre : l'œil morne & la tête baissée , plein de trouble & de confusion , il se jeteroit dans la mer & dans les flammes , il s'abymeroit dans le centre de la terre pour y cacher sa honte.

Ubalde , enfin , lui adresse ce discours :
 « Toute l'Asie , toute l'Europe sont en
 » feu : quiconque aime la gloire , qui-
 » conque adore Jesus-Christ combat au-
 » jourd'hui dans les plaines de Syrie.
 » Toi-seul , ô fils de Berthold , toi seul
 » caché dans des lieux ignorés , au-delà
 » des limites du monde , tu languis au
 » sein d'un indigne repos ! vil esclave
 » d'une femme , seul tu es tranquille au
 » milieu des mouvemens qui boulever-
 » sent l'univers.

» Quel sommeil , quelle léthargie a
 » donc assoupi ta valeur ? quelle foiblesse
 » a flétri ton courage ? Allons , réveille-

» toi ! le camp te demande , Godefroi
» t'appelle , la fortune & la victoire t'at-
» tendent pour te couronner. Viens , gé-
» néreux guerrier , viens achever une en-
» treprise dont le sort est attaché à ton
» bras. Que cette secte impie que tu as
» déjà ébranlée , tombe anéantie sous tes
» inévitables coups. »

Il se tait : Renaud demeure un moment
confus , immobile & sans voix : mais enfin
un généreux dépit , enfant du courage &
de la raison , s'empare de son ame & en
bannit la honte. Un feu brillant allu-
me ses joues & les enflamme ; il déchire
ces vains ornemens , cette indigne paru-
re , marques honteuses de son esclava-
ge.

Plein d'une ardeur impatiente avec
les deux guerriers , il sort du labyrinthe
& de ses perfides détours. Cependant
Armide voit le gardien terrible de son
palais étendu sur la poussière ; un cruel
suspçon vient alarmer son cœur : bien-
tôt des indices trop certains lui révè-
lent la perte de son amant : elle le voit ,

hélas ! fuir d'un pas rapide loin de sa douce prison.

Elle veut lui crier : « Ah , cruel , dans » quelle solitude tu me laisses ! » Mais la douleur ferme le passage à sa voix , ses tristes accens reviennent retentir sur son cœur & augmentent l'amertume dont il est rempli : malheureuse ! un pouvoir plus grand que le tien t'arrache ton bonheur & tes plaisirs. Elle le sent : en vain pour l'arrêter elle essaie les ressources de son art.

Elle connoît ces mots terribles que , d'une bouche profane , une Thessalienne murmure sur ses montagnes ; elle connoît ces magiques accens qui peuvent dans leurs cours arrêter les sphères célestes & rappeler les ombres de leurs noires prisons : mais l'enfer ne répond plus à sa voix. Elle renonce aux enchantemens & veut tenter , si les larmes , si les prières d'une beauté humiliée ne pourront pas plus que les secrets de la magie.

Elle n'écoute plus l'honneur ; elle court

& se précipite sur les pas de Renaud : où sont hélas , ses triomphes ? Qu'est devenue sa fierté ? jadis , d'un coup d'œil elle troubloit tout l'empire de l'amour ; armée d'orgueil & de dédains , elle embrasoit les cœurs & ne sentoît que de la haine : vaine de ses appas , elle ne vouloit des adorateurs que pour avoir des esclaves.

Maintenant , trahie , abandonnée , elle suit l'ingrat qui la suit & la méprise : elle cherche à relever par ses pleurs sa beauté dédaignée. Les neiges , les précipices ne peuvent arrêter ses pas. Des messagers fideles la devancent & vont porter à Renaud ses larmes & son désespoir. Enfin , elle arrive elle-même au moment où le héros touche au rivage.

Eperdue , hors d'elle-même , elle s'écrie : « O toi qui m'enlèves la moitié de ma
 ,, vie , cruel , prends celle qui me reste ;
 ,, ou rends-moi celle que tu m'arraches ,
 ,, ou frappe-les tous deux à la fois ! ar-
 ,, rête ! arrête ! entends du moins les der-
 ,, niers mots que ma bouche prononce !

„ Ce n'est point un dernier baïser que
„ je te demande ; garde-le pour une plus
„ heureuse amante : barbare ! que crains-
„ tu , si tu m'attends ? tu as pu me fuir ,
„ tu pourras être sourd à ma voix.

„ Seigneur , dit Ubalde à Renaud , la
„ fuite , en ce moment , est indigne de
„ ta vertu. Armide vient armée de la
„ beauté , de la priere & des larmes. Quel
„ triomphe pour toi , si tu peux la voir ,
„ l'entendre & te vaincre toi-même !
„ c'est par des combats que la raison
„ s'épure & regne enfin sur les sens. „

Renaud s'arrête , elle approche hale-
tante , baignée de larmes , abymée dans
la douleur , mais plus belle par sa dou-
leur même. Ses yeux tombent sur le hé-
ros & s'y reposent : soit dépit , soit rê-
verie , soit timidité , elle ne lui parle point
encore ; lui-même ne la fixe point , ou
ne jette sur elle que des regards dérobés ,
tardifs & honteux.

Malgré sa douleur , Armide toujours
fidelle à l'artifice & à la ruse , par de
foibles soupirs , tente d'amollir son cœur

& le prépare à recevoir ses plaintes : tel un chantre harmonieux prélude d'abord, & monte les ames au ton de l'air qu'il va chanter.

Enfin elle exhale en ces mots son désespoir : “ N’attends pas de moi , cruel ,
„ les prieres qu’une amante adresse à
„ son amant ; ces doux noms ne sont
„ plus faits pour nous.... Barbare ! si ton
„ cœur les dédaigne , si tu abhorres jus-
„ qu’au souvenir de notre flamme , du
„ moins écoute-moi comme l’objet de
„ ta haine. Un ennemi n’est pas toujours
„ sourd aux prieres de son ennemi ; tu
„ peux m’accorder la faveur que je te
„ demande & me conserver tous tes dé-
„ dains.

„ Si tu me hais , si cette haine fait
„ ton bonheur , jouis de cet affreux sen-
„ timent ; je ne viens point te l’arracher :
„ tu le crois juste ; il l’est sans doute :
„ moi aussi , j’ai détesté tes Chrétiens ;
„ j’ai fait plus , je t’ai détesté toi-même.
„ Je naquis Musulmane , je me fis un
„ devoir d’accabler une puissance enne-

„mie ; je t'ai poursuivi , j'ai juré ta
 „perte , je t'ai entraîné dans ces déserts
 „inconnus , loin du monde & loin des
 „combats.

„A ces crimes , ajoute un crime plus
 „funeste , plus affreux pour toi : j'ai
 „séduit ton cœur ; je t'ai fait connoître
 „l'amour & ses feux. O forfait
 „odieux , & que tu ne saurois trop pu-
 „nir ! je t'ai livré mon honneur &
 „mon innocence : esclave sous tes loix ,
 „je t'ai prodigué des charmes , pour
 „lesquels mille amans avoient en vain
 „soupiré.

„Venge-toi ; pars , abandonne ces
 „lieux jadis si chers à ton cœur : va ,
 „franchis les mers. Par tes combats ,
 „par tes travaux , anéantis nos autels &
 „ma croyance ; moi-même je t'armerai
 „contr'elle. Mais que dis-je ? ma
 „croyance ! ah ce n'est plus la mien-
 „ne , cruelle idole de mon cœur ! je
 „ne connois plus que toi ; seul tu es ,
 „& mon maître , & mon Dieu !

„Je ne te demande qu'une grace ,
 une

„ une faveur légère : permets que je sui-
„ ve tes pas : le brigand ne laisse pas
„ derriere lui sa proie. Un vainqueur
„ mene ses captifs enchaînés à son char :
„ qu'Armide soit à ton triomphe un or-
„ nement de plus ; que tes Chrétiens
„ me comptent au nombre de tes vic-
„ times : que cette fiere beauté qui mé-
„ prisâ ta jeunesse aille , à la vue de ton
„ camp , traîner tes fers & souffrir tes
„ dédains.

„ Vile esclave ! eh ! pourquoi nourrir
„ encore cette chevelure qui pour toi
„ n'a plus d'attraits ? je couperai ces
„ tresses inutiles ; je veux que tout , en
„ moi , annonce mon esclavage. Dans
„ l'horreur des batailles , au milieu d'une
„ foule ennemie , je suivrai tes pas ; j'ai
„ le courage , j'aurai la force de conduire
„ tes coursiers & de porter tes traits.

„ Je serai ton écuyer ; je serai , si tu
„ veux , ton rempart : je prodiguerai ma
„ vie pour défendre la tienne. Avant
„ que d'arriver à toi , il faudra que le
„ fer de tes ennemis perce mon sein & le

„ déchire. Peut-être il n'en fera pas un
 „ seul assez barbare pour vouloir , aux
 „ dépens de mes jours , couper la trame
 „ des tiens ? Peut-être en faveur de cette
 „ beauté que tu méprises , ils oublieront
 „ la vengeance.

„ Hélas ! malheureuse ! où s'égare mon
 „ orgueil ? je vante encore une beauté
 „ dédaignée & qui ne peut te fléchir. „
 Elle voulait continuer , mais des ruif-
 seaux de larmes coulent de ses yeux :
 elle veut saisir la main du héros , ou
 embrasser ses genoux , mais il recule &
 triomphe : l'amour ne peut plus rentrer
 dans son cœur , & ses yeux sont fermés
 aux larmes.

Si l'amour n'a pu rallumer sa flamme
 première , la pitié du moins , d'un feu
 plus chaste , l'échauffe & l'amollit : son
 ame est attendrie , mais il captive sa sen-
 sibilité , & sous de tranquilles dehors , il
 cache les mouvemens qui l'agitent.

“ Armide , lui dit - il , je partage ta
 „ douleur ; que ne puis-je éteindre dans
 „ ton sein l'ardeur funeste qui le dévo-

„ re ! la haine , le dédain ! ah ! ce ne sont
 „ pas les sentimens que j'éprouve : j'ou-
 „ blie l'injure & je ne veux point de
 „ vengeance. Tu n'es point mon es-
 „ clave , tu ne feras point mon enne-
 „ mie. Ton cœur s'est égaré ; tu as été
 „ extrême , & dans ta haine , & dans ton
 „ amour.

„ Mais , quoi ? ce sont-là de vulgaires
 „ foiblesses , & ton excuse est dans ta
 „ loi , dans ton sexe & dans ton âge. Et
 „ moi aussi j'ai partagé tes erreurs : eh !
 „ si je te condamnois , de quel droit pour-
 „ rois - je m'absoudre ? Non : dans mes
 „ disgraces , dans mes prospérités , ton
 „ souvenir fera toujours cher à mon
 „ cœur ; & tant que l'honneur & mon
 „ culte me le permettront , je ferai en-
 „ core ton chevalier.

„ Mettons , mettons un terme à nos
 „ égaremens & à notre honte : ensevelis-
 „ sons dans ces déserts inconnus le sou-
 „ venir de nos foiblesses. Puissent ces
 „ jours malheureux être retranchés du
 „ nombre de mes jours ! puisse l'Europe

„ & le reste de notre hémisphère ignorer
„ toujours cette indigne partie de mon
„ histoire ! & toi-même , efface de la
„ tienne un trait qui flétriroit ta beauté ,
„ tes vertus & l'éclat de ta naissance.

„ Adieu : vis en paix dans ces lieux.
„ Il ne t'est plus permis de suivre mes
„ pas. Demeure , ou par une autre
„ route va retrouver le repos dans le sein
„ de la sagesse. „ Pendant qu'il parle ,
Armide inquiète , agitée , lance sur lui
des regards sinistres & dédaigneux : enfin
elle éclate en ces mots.

« Non , tu n'es point le fils de la belle
„ Sophie ! tu n'es point le sang des héros
„ dont tu prétends sortir ! la mer en
„ courroux t'enfanta au milieu des ora-
„ ges ; le Caucase te nourrit dans ses
„ affreux rochers , & tu suças le lait d'une
„ tigresse d'Hyrcanie : pourquoi dissimu-
„ ler encore ? l'insensible a-t-il montré
„ un mouvement de pitié ? a-t-il changé
„ de couleur ? a-t-il du moins donné
„ une larme , un soupir , à mon déses-
„ poir ?

„ Mais où m'arrêtai - je ? le barbare
„ insulte à ma douleur. Il veut être mon
„ Chevalier , & il me fuit , il m'a-
„ bandonne ! vainqueur humain , bien-
„ faisant , il daigne oublier mes offen-
„ ses & pardonner mes erreurs ! philo-
„ sophe austere , il me donne des con-
„ seils , & sa chaste raison gourmande
„ mon amour ! ô ciel ! ô Mahomet !
„ vous souffrez ces impies ; & vous fou-
„ droyez nos tours & vos temples !

„ Va cruel , va je te rends cette paix
„ que tu me laisses ! cours , ingrat , où
„ l'injustice t'entraîne ! mon ombre at-
„ tachée à tes pas te suivra sans cesse ;
„ nouvelle furie , armée de torches &
„ de serpens , ma rage égalera mon fu-
„ neste amour. S'il faut que tu échappes
„ au couroux des flots , que vainqueur
„ des ondes & des écueils tu arrives
„ enfin sur le théâtre de cette guerre
„ impie , bientôt baigné dans ton sang ,
„ environné des ombres de la mort , tu
„ paieras mon désespoir & mes larmes.
„ Souvent , à ton dernier soupir tu

„ invoqueras Armide je l'enten-
 „ drai, Elle vouloit achever ; la
 douleur éteint sa voix & en étouffe les
 derniers sons : elle tombe presque sans
 vie ; une sueur froide & glacée coule
 sur ses membres , & ses yeux se ferment
 à la lumière.

Tes yeux se ferment , Armide ! le ciel
 impitoyable refuse à ta douleur une con-
 solation dernière : ah malheureuse ! ou-
 vre tes yeux , & tu verras des larmes cou-
 ler de ceux du cruel qui t'abandonne. Ah
 si tu pouvois l'entendre ! quelle douceur
 ses soupirs porteroient dans ton ame ! il
 te donne tout ce qu'il peut , & les der-
 niers regards qu'il t'adresse sont des re-
 gards de pitié.

Que fera-t-il ? doit-il laisser cette in-
 fortunée mourante sur un sable désert ?
 La sensibilité l'arrête , la compassion le
 retient ; mais une dure nécessité lui com-
 mande & l'entraîne. Il part ; déjà la bar-
 que légère fend les flots : il a les yeux
 collés sur le rivage ; mais bientôt le ri-
 vage se dérobe à ses yeux.

Revenue à elle - même , Armide regarde autour d'elle ; elle ne rencontre par-tout que la solitude & le silence :

« Il est parti ! dit-elle. . . . il a pu me
 „ laisser expirante en ces lieux ! le
 „ traître , d'un moment n'a pas différé
 „ sa fuite ! . . . Dans l'état horrible où
 „ j'étois il ne m'a pas donné le moindre
 „ secours ! & je l'aime encore ! . . . &
 „ assise sur ce rivage , je verse des pleurs
 „ au lieu de me venger ! . . .

„ Des pleurs ! je n'ai donc point d'au-
 „ tres armes , d'autres ressources ? ah ,
 „ je le poursuivrai , l'ingrat ! ni le ciel ,
 „ ni l'enfer ne pourront le sauver de ma
 „ fureur ! déjà je l'atteins , je le saisis ,
 „ je lui arrache le cœur attachons
 „ ici les membres sanglans , & déchirés
 „ pour effrayer les coupables qui seront
 „ tentés de l'imiter . . . il m'apprit à être
 „ barbare ; je veux l'effacer . . . mais où
 „ suis-je , & qu'osai-je dire ?

„ Malheureuse Armide ! quand tu le
 „ tenois dans tes fers , c'étoit alors que
 „ tu devois sur lui épuiser ta fureur.

„ Aujourd'hui , un courroux trop tardif
 „ t'enflamme , & tu te livres à des trans-
 „ ports impuissans. Non si mes lar-
 „ mes ne peuvent rien sur lui , si l'art est
 „ sans force dans mes mains , d'autres
 „ moyens me restent encore. O beauté
 „ méprisée , c'est toi qu'offense l'ingrat ,
 „ c'est à toi de me venger.

„ Oui, ma beauté sera le prix du guerrier
 „ qui m'apportera sa tête : ô mes amans !
 „ je vous propose une pénible , mais
 „ une noble entreprise ma per-
 „ sonne , mes trésors , voilà votre ré-
 „ compense si je ne mérite pas
 „ d'être achetée à ce prix ; vaine beauté
 „ tu n'es qu'un présent inutile de la
 „ nature ! . . .

„ Funeste présent, je t'abhorre ; j'abhorre,
 „ & ma couronne , & ma vie , & le jour
 „ qui m'a vu naître . . . je ne vis plus
 „ que par l'espérance d'être vengée... „ Ainsi
 par des sons entrecoupés elle exhalait son
 désespoir : enfin elle s'arrache à cette
 rive déserte , les yeux égarés & le visage
 en feu.

Rentrée dans son palais , elle invoque à grands cris tous les habitans de l'enfer : le ciel s'obscurcit & se couvre de nuages affreux ; l'astre du jour pâlit & s'éteint : les vents déchaînés ébranlent les rochers & les montagnes ; l'abyme mugit sous ses pieds , & dans son vaste palais on n'entend que des monstres furieux qui sifflent, hurlent, frémissent & aboient.

Des ombres plus épaisses que la nuit la plus noire enveloppent l'édifice : des éclairs percent l'obscurité , & la rendent encore plus affreuse ; enfin les ombres s'évanouissent : le soleil lance de pâles rayons ; l'air n'est pas encore ferein : mais le palais a disparu ; les vestiges en sont effacés , & on ne peut pas même dire : « Il étoit-là. »

Telles , aux feux du soleil , ou devant le souffle des vents fuient ces vapeurs légères qui s'amaissent dans les airs : tel s'évanouit un fantôme qu'a créé l'imagination d'un malade. Il ne reste dans ces lieux que des rochers déserts & l'horreur sauvage qu'y mit la nature.

Armide sur son char s'élève & s'envole :

Entourée de nuages & de bruyans tourbillons , elle fend les airs étonnés : elle voit sous ses pieds des rivages qu'éclairaient des astres inconnus , & des terres qu'habitent des êtres ignorés. Bientôt elle a franchi les colonnes d'Alcide : elle n'approche point des rives de l'Hespérie , ni du sol brûlant que cultive le Maure. Toujours son vol est suspendu sur la mer , jusqu'à ce qu'enfin elle arrive vers les bords de la Syrie.

Elle ne va point à Damas ; ses regards se détournent loin d'une patrie jadis si chère à son cœur : elle dirige son char vers cette rive inféconde où son funeste château s'élève au milieu des eaux : elle s'y cache aux yeux de sa cour , & dans un secret asyle s'abandonne aux pensées tumultueuses qui agitent son ame. Mais bientôt la honte cède au desir de se venger.

« J'irai , dit-elle , aux lieux où l'Egyp-

» tien rassemble les forces de l'Orient ;
 » essayons encore le pouvoir de la ma-
 » gie , & prenons des formes inconnues :
 » je manierai l'arc & l'épée ; je servirai
 » sous un Monarque étranger pour l'in-
 » téresser à ma querelle. J'abjure l'hon-
 » neur & ses loix , pour être toute à ma
 » vengeance.

» Ne m'accuse point , Hidraot , n'ac-
 » cuse que toi-même ; c'est toi qui le
 » premier as éveillé dans mon cœur une
 » audace nouvelle ; c'est toi qui as brisé
 » les liens dont la pudeur enchaînoit mon
 » sexe. Errante , vagabonde , par tes
 » conseils , j'ai dédaigné de paisibles ver-
 » tus : tous les crimes qu'amour m'a fait
 » commettre , tous ceux que me coûtera
 » ma vengeance , tu ne dois les imputer
 » qu'à toi. »

Elle dit ; & rassemble aussi-tôt , ses
 femmes , ses officiers : elle revêt ses plus
 pompeux habits , & dans ses superbes

atours fait briller tout son art & tout
l'éclat de sa fortune. Elle part & ne
goûte aucun repos jusqu'à ce qu'elle ait
atteint les sables brûlans que l'Egyptien
a couvert de ses tentes.

Fin du seizième Chant.





L A

J E R U S A L E M

DELIVRÉE.



C H A N T X V I I.

AUX frontieres de la Palestine, sur le chemin qui conduit à Péluse, Gaza voit au pied de ses murs expirer la mer & son courroux: autour d'elle s'étendent d'immenses solitudes & des sables arides. Le vent qui regne sur les flots exerce aussi son empire sur cette mobile arene, & le voyageur voit sa route incertaine flotter & se perdre au gré des tempêtes.

Jadis soumise aux loix des Turcs , Gaza est devenue la conquête du Monarque Egyptien dont elle bornoit les états : il a quitté Memphis & son superbe palais , pour établir dans cette cité son séjour & le centre de ses projets. Du fond de son vaste empire , il y a rassemblé d'innombrables soldats.

Muse , dis-moi quelle étoit alors la situation de cette contrée ; quelles troupes obéissoient aux ordres de son Prince : combien l'Egypte , combien les Rois ses tributaires lui envoyèrent de combattans ? compte les forces de l'Orient & du Midi réunies sous ses drapeaux : seule tu peux rappeler à ma mémoire , & le nom des chefs , & les noms de tant de peuples mêlés & confondus.

Quand l'Egypte rebelle à son Dieu eut brisé le joug de ses maîtres , un guerrier du sang de Mahomet y régna sous le titre de Calife : ses successeurs hériterent de son nom comme de sa puissance. Telle , jadis , le Nil vit une longue suite de Pharaons & de Ptolomées.

La main du tems affermit cet empire : dans ses rapides progrès , bientôt il embrassa une partie de l'Asie & de la Libie. Le Nil caché dans l'Ethiopie craignit qu'il ne commandât à sa source : les déserts de Saba , les rives de l'Euphrate furent soumis à ses loix.

Il renferma l'Arabie & ses trésors , la mer rouge & ses richesses ; delà il s'étendit jusqu'aux portes de l'aurore. Puissant par ses forces , il est encore plus puissant par son Prince : né sur le trône , le Calife a toutes les vertus d'un Monarque & tous les talens d'un guerrier.

Long-tems il combattit contre les Perses & la Turquie : souvent vainqueur , quelquefois vaincu , & toujours plus grand dans ses revers que dans ses triomphes. Ses mains appesanties par l'âge ne peuvent plus manier le fer , mais l'ardeur de la gloire & l'ambition des conquêtes échauffent encore son courage.

Il combat par ses ministres : toujours une mâle vigueur anime ses pensées & ses discours ; & le pesant fardeau de la

monarchie n'accable point sa vieillesse. Toute l'Afrique & les petits états qui la partagent , tremblent à son nom : l'Inde le révere ; tous ses voisins lui fournissent des soldats , & lui paient des tributs.

Tel étoit le Monarque qui menaçoit l'empire naissant des Latins , & méditoit d'arrêter des progrès dont sa jalousie étoit alarmée. Quand Armide parut , il comptoit ses soldats , & dans une vaste plaine , hors des murs de Gaza , il faisoit la revue de ses troupes.

Il étoit assis sur un trône auguste où l'on montoit par cent degrés d'ivoire : un dais d'argent étoit sur sa tête ; ses pieds fouloient un tapis tissu d'or & de soie : tout le luxe de l'Orient brilloit dans ses pompeux habits ; un superbe turban se replioit autour de son front , & formoit son diadème.

Le sceptre est dans sa main : une barbe blanche flotte majestueusement sur sa poitrine. Dans ses yeux que la vieillesse n'a point éteints , respirent encore son audace & sa vigueur première : dans tout son maintien paroît la dignité de l'âge.

& de l'empire. Ce fut sans doute sous de semblables traits qu'Appelle ou Phidias représenterent Jupiter , mais Jupiter foudroyant.

Debout , à sa droite & à sa gauche , sont deux Satrapes. Le premier tient dans ses mains le glaive vengeur , le second a le sceau de la royauté. Ministre des loix , l'un entretient dans ses états le calme & la paix , l'autre commande aux armées , & porte la terreur & le châtiment.

Autour de son trône veillent de fideles Circaffiens : des javelots sont dans leurs mains ; une cuirasse couvre leur poitrine ; des épées longues & recourbées pendent à leur côté : les yeux du Monarque planent sur ses nombreux bataillons , & tous , en passant devant lui , abaissent avec respect leurs armes & leurs drapeaux.

Les Egyptiens paroissent les premiers ; quatre chefs les conduisent : deux de la haute Egypte , deux de la basse , de cette contrée féconde que le Nil a créée : ce ne fut d'abord qu'un limon usurpé

sur la mer ; le tems le raffermir & le rendit propre à porter des moissons. Ainsi s'accrut l'Egypte ; ainsi le soc fendit des plaines qui jadis , dans leur sein , voyoient flotter des vaisseaux.

Le premier escadron est composé des peuples qui habitent le fertile territoire d'Alexandrie & les rivages que le soleil éclaire de ses derniers rayons. Araspe est à leur tête , Araspe plus redoutable par son genie que par son bras : il fait avec art ourdir un stratagème : il connoît toutes les ruses du Maure & toutes ses perfidies.

Après eux on voit des enfans de l'aurore , des guerriers rassemblés des rives les plus orientales de l'Asie ; Arontée les guide : distingué par ses titres , il n'est connu ni par ses exploits , ni par sa valeur : son corps délicat n'a point encore sué sous une pesante armure ; la trompette guerriere n'a point encore troublé son sommeil : une indiscrete ambition l'arrache du sein des voluptés & l'entraîne au milieu des hasards.

Une immense armée paroît ensuite , & couvre la plaine & les rivages. On croiroit qu'avec moins de bras on cultiveroit l'Egypte & recuilleroit ses moissons. Cependant tant de guerriers sortent d'une seule ville ; mais cette ville rivale d'une province entiere renferme plusieurs cités dans son sein : c'est le Caire. Campson commande à ce peuple nombreux , mais inhabile aux combats.

Sous Gazel marchent les habitans de cette contrée qui du grand Caire s'étend jusqu'à la seconde cataracte du Nil. L'Egyptien ne connoît que l'arc & l'épée : il ne peut soutenir le poids du casque & de la cuirasse. Ses riches habits font plutôt naître le desir du butin que la crainte de la mort.

Sous Alarcon , s'avance un vil ramas de brigands presque nuds & sans armes , qui dans les déserts arides de Barca , ne soutiennent que par le vol & le pillage , leur misérable vie. Avec des troupes moins lâches , mais incapables de combattre de pied-ferme , parurent les

Rois de Sumara & de Tripoli. Leurs guerriers , savans dans l'art de voltiger , fuient toujours & reviennent sans cesse.

Après eux , vinrent les habitans de l'Arabie-Pétrée que suivirent ceux de l'Arabie - Heureuse , contrée charmante que jamais le soleil ne brûle de ses feux , que l'hiver jamais ne couvre de ses glaces ; là , croît l'encens ; là , naissent les parfums ; là , l'immortel phénix , sur un bûcher de fleurs odorantes , se consume & renaît de ses cendres.

Moins brillans que les Egyptiens , ces peuples leur ressembtent par leur armure. D'autres Arabes les suivent , sauvages habitans du désert , sans foyers , sans asyles fixes , ils traînent après eux leurs errantes cités : ils ont une taille de femmes ; ils en ont la voix ; leurs cheveux noirs & longs flottent sur des visages basannés.

Des roseaux armés d'un fer pointu sont dans leurs mains : ils volent sur des courriers plus rapides que l'éclair. Le premier escadron est guidé par Syphax ,

le second marche sous Aldin , le troisieme sous Albiazar , l'homicide Albiazar moins guerrier qu'affassin.

La troupe qui les suit a quitté ces isles qu'environne la mer où jadis l'avide pêcheur ramassoit ce coquillage précieux qui renferme les perles dans son sein. Agricalte les commande. Les noirs habitans des rives que baigne la mer Rouge s'avancent sous Osmide , barbare sans foi , contempteur audacieux de la religion & des loix.

Des Ethiopiens paroissent ensuite ; ils viennent de l'isle de Méroé qu'embrassent le Nil & l'Astrabora : Méroé , dans sa vaste enceinte , renferme trois royaumes & deux cultes différens : Canar & Assimir , Rois tous deux , tous deux sectateurs de Mahomet & tributaires du Calife , lui amènent leurs guerriers. Un autre roi adorateur de Jesus-Christ est resté dans ses états.

Avec des escadrons armés d'arcs & de flèches , on vit encore deux Rois soumis au Monarque Egyptien : l'un

regne sur Ormus , noble & fertile contrée que le golfe Persique environne de ses eaux. L'autre commande au Bécan : le Bécan est une île quand la mer s'élève , mais quand elle s'abaisse , le voyageur y passe à pied sec.

Et toi , Altamore , une épouse chérie n'a pu te retenir dans ses bras : pour éloigner ton funeste départ , elle te baigna de ses larmes , elle déchira son sein & arracha ses cheveux blonds : « Cruel , » te dit-elle , l'aspect d'une mer en furie » te plaira donc plus que le mien ! une » pesante armure sera donc pour toi un » plus doux fardeau que ce fils , ce tendre fils qui de ses bras innocens te » presse & te caresse ? »

Altamore regne sur Samarcande : le diadème sur son front brille dans tout son éclat ; mais ce n'est point à son diadème qu'il doit sa grandeur & son lustre : savant dans l'art des combats , il est encore le plus audacieux des guerriers : les Chrétiens le connoîtront un jour , & déjà ils doivent redouter sa va-

leur. Ses soldats portent une cuirasse , une épée pend à leur côté & une masse d'armes à l'arçon de leur selle.

Du bout de l'univers & des portes de l'aurore vient le farouche Adrasse : sa cuirasse est revêtue de la peau d'un serpent ; il monte un immense éléphant. Sous lui marchent des peuples qui se baignent dans la mer où le Sind porte le tribut de ses eaux.

L'escadron qui les suit est composé de l'élite des guerriers : dans la paix , dans la guerre , ils servent le Monarque ; il les comble d'honneurs , il leur prodigue ses bienfaits : les armes qui les couvrent inspirent la terreur. Sous eux marchent des courriers dont l'art dirige les mouvemens : la pourpre éclate sur leurs habits ; leur armure étincelle d'or & d'acier.

Parmi eux , on distingue le cruel Alarcon , le prudent Omar , Hidraot , Rimédon fameux par son audace , Rimédon , qui méprise & les mortels & la mort , & Tygrane , & Rapold , Corsaire intré-

pide , jadis la terreur des mers , & le brave Ormond & Malaboust qui vainqueur des Arabes fut surnommé l'Arabique.

On y voit Orinde , Arimon , Pyrga , Brimarte le destructeur des cités , & Suifante le dompteur des coursiers : & toi , généreux Aridamant , invincible à la lutte , & Tisapherne le foudre de guerre , Tisapherne qui , à pied , à cheval , l'épée ou la lance à la main , n'a point encore trouvé de rival digne de lui.

Cette troupe brillante marche sous les ordres d'un Arménien qui dès son enfance déserta le vrai culte pour adorer Mahomet : Chrétien , il s'appelloit Clément , aujourd'hui son nom est Emiren. De tous les guerriers , aucun n'est plus cher au Calife. Intrépide soldat , excellent capitaine , il est également fameux par sa prudence & par sa valeur.

Après tous ces héros , parut Armide à la tête de son escadron : elle étoit assise sur un char superbe , la robe retroussée , un arc à la main , le carquois sur l'épaule ; l'audace sur son front se mêle avec la douceur.

ceur. D'un air fier & déterminé elle semble menacer & charme encore en menaçant.

Son char semblable à celui qui porte le jour , étincelle d'or & de rubis ; quatre licornes attelées deux à deux le traînent , & obéissent à la main savante qui les guide. Cent filles , cent pages l'environnent , & le carquois résonne sur leurs épaules. Ils pressent les flancs de courriers plus blancs que la neige dont les mouvemens sont aussi rapides que la foudre.

Sa troupe la suit : Aradin en conduit une autre dont Hidraot a , dans la Syrie , acheté les services mercénaires. Quand le phénix ressuscité va montrer à l'Éthiopie ses charmes nouveaux , la richesse de son plumage & l'or qui brille sur sa gorge , les mortels étonnés le suivent des yeux , & les habitans des airs l'accompagnent & l'admirent.

Telle & plus brillante , Armide , éblouit tous les guerriers : il n'est point d'ame si farouche qui ne s'enflamme à sa vue. Le

dépit est sur son front : à peine on l'aperçoit encore & déjà tous les cœurs brûlent pour elle. Que sera-ce quand la joie animera ses regards , quand le plaisir se peindra dans ses yeux , & que le rire embellira ses levres.

Le Monarque fait appeller Emiren ; il veut lui donner le sceptre des guerriers , & confier à sa prudence le soin de son illustre entreprise : déjà plein de son glorieux destin , ce héros s'avance & on lit sur son front qu'il est digne de l'honneur où son maître l'appelle. Les Circassiens , au milieu de leurs rangs , lui ouvrent un passage , & il monte vers le trône.

La tête inclinée , le genou en terre , il met la main droite sur sa poitrine :
« Prends ce sceptre , lui dit le Monarque ,
» prends-le ; je remets dans tes mains
» ma fortune & ma puissance : commande
» à ma place ; exerce ma vengeance sur
» les Chrétiens , & brise le joug dont ils
» menacent un Roi mon tributaire. Va ,
» pars , triomphe. Que les ennemis tombent sous tes coups , & que ceux qui

» échapperont à la mort gémissent dans
» nos fers. »

Emiren reçoit avec respect ce sceptre ,
emblème du souverain pouvoir : « Je le
» reçois , dit-il , d'une main victorieuse ;
» je vole sous tes auspices où la gloire
» m'appelle : c'est sous tes ordres , c'est
» en ton nom que je vais combattre. Je
» vengerai les injures de l'Asie ; je ne
» reviendrai que vainqueur , ou du
» moins ma défaite fera ma mort non pas
» ma honte.

» Ah ! si le courroux céleste menace
» nos armes , puissent tous ses coups se
» rassembler sur ma tête ! que ton ar-
» mée revienne triomphante , & que son
» chef demeure couché sur le champ de
» bataille témoin de sa victoire. » Il dit ,
soudain les cris des soldats & le son des
instrumens guerriers annoncent l'allégresse
qu'inspire cet illustre choix.

Au milieu des acclamations le Mo-
narque descend de son trône & retourne
à sa tente : il y reçoit à sa table les
chefs de son armée. De la place distin-

guée où il est assis , il leur envoie des mets qui sont servis devant lui , leur adresse des paroles qui les flattent , & marque à tous des distinctions & des égards. Au sein des plaisirs même , Armide n'oublie pas ses funestes artifices.

Le repas est fini. Elle voit tous les regards se fixer sur elle , & à des indices certains reconnoît que tous les cœurs sont infectés de ses poisons. Elle se leve & d'un air altier ensemble & respectueux , elle s'adresse au Monarque. Dans son geste , dans sa voix , elle met , autant qu'elle peut , de grandeur & de fierté.

« O Roi des Rois , lui dit-elle , je
 » viens aussi combattre pour ma croyan-
 » ce & pour ma patrie. Je suis femme ,
 » mais je suis née sur le trône , & la
 » main qui doit porter le sceptre n'est
 » pas indigne de manier le fer. La mien-
 » ne saura frapper un ennemi , & tirer
 » du sang de sa blessure.

» Ne crois pas , Seigneur , que je
 » vienne faire sous tes drapeaux le pre-

» m'effai de mon courage ; déjà j'ai
 » combattu pour nos loix & pour ton
 » empire : tu connois mes exploits ; tu
 » fais que moi seule j'ai su enchaîner
 » les plus illustres des héros Chrétiens.

» Captifs , chargés de fers , je les
 » faisois conduire dans tes états ; ils gé-
 » miroient aujourd'hui dans tes cachots ,
 » & toi-même tu serois plus sûr du
 » succès de tes armes si le fier Renaud
 » n'avoit brisé leurs chaînes & immolé
 » mes guerriers.

» Renaud t'est connu ; les aventures
 » sont parvenues jusqu'à toi ; c'est le
 » cruel qui depuis m'a indignement ou-
 » tragée ; . . . & je n'ai point encore puni
 » son outrage ? . . . Une haine nouvelle
 » enflamme encore la haine que je devois
 » aux Chrétiens , & me pousse aux com-
 » bats. Un jour je te raconterai les in-
 » jures que j'ai reçues : je ne veux au-
 » jourd'hui m'occuper que de ma ven-
 » geance.

» Je l'obtiendrai : toutes les fleches
 » ne volent pas inutilement dans les

» airs , & souvent le ciel dirige les
 » coups du juste au cœur du coupable.
 » Mais si , parmi tes guerriers , il en est
 » un qui puisse trancher la tête odieuse
 » de mon barbare ennemi , & me la
 » présenter sanglante , j'avouerais son
 » bras , je me contenterai d'une ven-
 » geance qui pourtant seroit plus douce
 » & plus glorieuse si je ne la devois
 » qu'à moi.

» Pour prix d'un si noble service ;
 ,, j'offre tout ce qui est en mon pou-
 ,, voir , mes trésors & moi-même. Je
 ,, le promets , je le jure & j'atteste le
 ,, ciel & les hommes témoins de mes
 ,, sermens. S'il est un guerrier qu'une
 ,, pareille récompense puisse enflammer ,
 ,, qu'il paroisse & se montre ! ,,

Pendant le discours d'Armide , Adraf-
 te fixoit sur elle des regards dévorans.
 « Beauté divine , lui dit-il , ce ne sera
 ,, point sous vos coups qu'expirera le
 ,, barbare. Le cœur du perfide ne mé-
 ,, rite pas d'être percé d'une si belle
 ,, main : je serai moi-même le ministre

„ de votre vengeance. Ce fera moi qui
 „ mettrai fa tête à vos pieds.

„ Je lui arracherai le cœur ; je ferai
 „ de fes membres fanglans & déchirés
 „ la pâture des vautours. „ Ainfi parloit
 Adrafte l'Indien. Tifapherne s'indigne
 de fon orgueil : « Eh , qui es-tu , lui
 „ dit-il , toi qui fous les yeux du Roi
 „ des Rois , fous les miens , ofes montrer
 „ tant d'audace & de fierté ? il eft peut-
 „ être ici un guerrier dont les exploits
 „ effaceront tout ce que promet ta lan-
 „ gue , & ce guerrier fe tait.

„ Mes difcours , repliche l'Indien
 „ font encore au deffous de mes actions ;
 „ fi tu ofois , ailleurs , me faire un pa-
 „ reil outrage , ta mort me paieroit ta
 „ témérité. „ Ils alloient continuer , mais
 le Monarque étend la main & d'un
 geste les arrête : « Belle Princeffe , dit-
 „ il enfuite à Armide , vous avez un
 „ mâle & généreux courage.

„ Vous méritez que ces deux héros
 „ vous facrifient leur courroux & leur
 „ reflentiment : c'eft à vous de diriger

„ leur valeur & leurs efforts contre le
 „ brigand qui vous a outragée. C'est
 „ contre lui qu'ils pourront utilement
 „ déployer leur audace & se montrer
 „ rivaux. „ Il se tait : les deux guerriers
 offrent à la Princeſſe leurs bras & leurs
 épées.

D'autres encore viennent lui vanter
 leur zele & leur courage : tous lui pro-
 mettent , tous jurent de la venger. Pen-
 dant qu'elle arme contre le héros qui
 lui fût ſi cher tant de fureurs & tant de
 haines , la nef qui le porte vogue heureu-
 ſement ſur la plaine liquide.

Les vents toujours fideles enflent les
 voiles , & l'Océan courbe ſes vagues
 ſous un poids qui lui eſt connu. Renaud
 contemple le pole & les aſtres qui gui-
 dent les navigateurs : quelquefois , il re-
 garde [les fleuves & ces montagnes dont
 le front audacieux ombrage la mer & ſes
 rivages.

Souvent il s'informe du ſort des Chré-
 tiens & s'inſtruit des mœurs des peu-
 ples divers. Depuis qu'ils voguoient ſur

l'humide élément , le soleil avoit déjà quatre fois éclairé l'horizon ; il se plongeoit dans les eaux quand ils touchèrent à la terre : « Voici , dit l'inconnue , » les rives de la Palestine & le terme de votre voyage. »

Elle les dépose sur le sable & s'évanouit plus vite que la pensée. Cependant la nuit se leve & couvre la nature de son lugubre voile. Au milieu des déserts qui les environnent , les trois guerriers ne découvrent , ni murs , ni traces des humains ; rien ne peut leur indiquer leur route.

Ils balancent un moment , enfin ils avancent d'un pas incertain , & laissent la mer derriere eux. Tout-à-coup , dans le lointain , un objet lumineux apparoît à leur vue : des rayons d'or & d'argent percent la nuit & éclaircissent les ombres. Ils marchent à cette clarté , & bientôt ils distinguent l'objet qui la réfléchit.

A un tronc , ils voient des armes suspendues que la lune frappe de sa lumière : sur un casque doré des pierre-

ries étincellent d'un feu plus vif que celui des étoiles. Au bas est un bouclier chargé de trophées , un vieillard est assis auprès & semble en être le gardien : il se leve & lui-même il marche au devant d'eux.

Ubalde & le Danois reconnoissent les traits du sage qui dirigea leurs pas ; ils le saluent & l'embrassent. Renaud le regarde en silence : « C'est toi seul » que je cherche , lui dit le vieillard , » c'est toi que , dans ces lieux solitaires , » attend mon impatience.

» Tu ne me connois pas , mais je suis » ton ami ; ils pourront te le dire , ces » guerriers qui secondés par moi ont » triomphé des enchantemens sous les- » quels tu traînois ta déplorable vie. » Entends mes discours ; ils seront » moins doux que ceux des fyrenes qui » t'avoient séduit ; mais écoute-les sans » peine. Conserve mes leçons dans ton » cœur jusqu'à ce qu'une voix plus sainte » te conduise dans les sentiers de la sa- » gesse & de la vérité.

» Ce n'est point sous des ombrages
 » frais , sur des rives fleuries , au milieu
 » des voluptés que tu trouveras le bon-
 » heur : c'est au sommet d'une colline
 » d'un âpre & difficile accès qu'il repose
 » au sein de la vertu : il faut pour y
 » parvenir , braver les glaces de l'hiver ,
 » les feux de l'été , & s'arracher aux plai-
 » sirs. Oiseau superbe , voudrois-tu ,
 » loin du ciel , ta patrie , ramper comme
 » un insecte dans les vallons ?

» La nature alluma dans ton sein la
 » flamme du courage ; elle te fit un
 » front élevé : obéis à sa voix , marche
 » aux grandeurs où le ciel t'appelle &
 » par de nobles exploits assure ta gloi-
 » re & tes destins. Ton courroux impé-
 » tueux ne te fut point donné pour
 » égorger tes freres , & pour suivre en
 » aveugle des mouvemens que la raison
 » désavoue.

» Que le feu qui t'anime exalte ta
 » valeur , & te rende plus fort contre
 » les passions , plus terrible à ces enne-
 » mis qui habitent dans ton cœur & le

» dévorent. Soumis à la main qui doit
» gouverner ta jeunesse , obéis à ses loix :
» que la prudence de Godefroi allume
» ton courage ou l'éteigne , le précipite
» ou l'arrête. »

Renaud , la honte sur le front & les yeux baissés , écoutoit en silence les conseils du vieillard & les conservoit dans son cœur. Le sage pénètre dans le secret de son ame : « Leve tes regards , lui » dit-il , ô mon fils , porte-les sur ce bou- » clier , tu y verras les exploits de tes » aïeux.

» Tu les verras , d'un pas intrépide ,
» franchir les bornes qui arrêtent la
» course des vulgaires humains. . . . que
» tu te traînes encore loin d'eux dans
» la carrière qu'ils t'ont tracée ! Allons ,
» réveille-toi , que ces tableaux servent
» d'aiguillon à ta valeur ? » Il dit & pendant qu'il parle , le héros a les yeux attachés sur le bouclier.

Dans un espace étroit , l'artiste a su rassembler , sans confusion , un nombre prodigieux de figures : on y voit dans

leur ordre les illustres descendans d'Accius ; leur sang coule toujours pur d'une source cachée dans le berceau de l'ancienne Rome ; ils sont tous couronnés de laurier : le vieillard raconte & leurs guerres & leurs victoires.

Au milieu des débris de l'empire , Caius , d'une main audacieuse , saisit les rênes d'un peuple belliqueux & s'assied au rang des Princes : ses voisins moins puissans viennent lui demander un maître , & marchent sous ses loix. Bientôt , à la voix d'Honorius , le Goth revient désoler l'Italie.

Au milieu des flammes qui dévorent cette triste contrée , pendant que Rome gémit sous le poids de sa chaîne & craint encore d'être anéantie , Aurélius repousse l'esclavage loin des peuples soumis à son sceptre. Foreste oppose au Roi des Huns , au conquérant du Nord , une redoutable barrière.

Au feu sombre qui brille dans ses yeux , à sa hideuse figure , on reconnoît le farouche Attila ; on croit enten-

dre ses rugifsemens : le monstre vaincu dans un combat singulier cherche un asyle au milieu des siens , & Foreste , l'Hector de l'Italie , va défendre Aquilée.

Plus loin on voit la mort de ce héros & sa destinée qui fait la destinée de sa patrie. Accarin son fils , l'héritier de ses vertus , est , comme lui , le vengeur & le soutien de son pays. Altin plie sous les coups du sort & non sous ceux des Huns : il va chercher un nouvel asyle , & sur les bords du Pô , de mille cabanes dispersées , il forme une cité.

Une digue enchaîne l'audace de ce fleuve impétueux ; des remparts s'élèvent , & le trône de la maison d'Est s'assied sur de nouveaux fondemens. Vainqueur des Alains , malheureux contre Odoacre , Altin succombe & meurt pour l'Italie. Mort généreuse qui l'associe à la gloire de son pere.

Alforise tombe à ses côtés ; Asson & son frere , exilés tous deux , reviennent bientôt les armes à la main , & regnent

sur les cendres du conquérant Hérule : auprès d'eux est Boniface l'Epaminondas de la maison d'Est. --- Il expire le front percé d'une fleche mortelle ; mais Totila vaincu , & son bouclier sauvé , lui font trouver des douceurs dans le trépas.

Valérien encore enfant , marche sur les traces de son pere : déjà vigoureux , déjà plein d'une mâle audace , il enfonce les escadrons des Goths. Près de lui Ernest , l'œil en feu , fait trembler les Esclavons plus près encore , l'intrépide Aldoard chasse de Moncelle le Roi de Lombardie.

On y voit Henri : on y voit Bérenger ; ce héros marche sous les drapeaux victorieux de Charlemagne : audacieux soldat , sage capitaine , il dirige les grandes entreprises , & frappe les premiers coups. Bientôt il combat avec Louis qui triomphe du Roi d'Italie son neveu , & le jette dans les fers. Othon paroît avec ses cinq fils.

Almeric regne dans Ferrare ; les yeux

au ciel , il consacre à l'Eternel les temples qu'il a fondés. Affon lutte contre Bérenger ; heureux , malheureux tour-à-tour , il triomphe enfin & gouverne l'Italie.

Albert son fils va montrer sa valeur aux Germains , vainqueur dans les tournois , vainqueur dans les batailles , Othon lui offre sa fille & ses trésors. Derrière lui s'élève Hugues , la terreur des Romains , le fléau de leur orgueil. Il fera Marquis d'Italie , & la Toscane toute entière sera confiée à ses soins.

Plus loin est Théobald & auprès de lui , Boniface à côté de Béatrix son épouse. L'hymen trompe leurs desirs & leur refuse un fils qu'ils lui demandent. Une femme recueille l'héritage des héros ; c'est Malthide : elle a leur courage & leurs vertus. Sa sagesse & sa valeur l'élèvent au dessus des sceptres & des couronnes.

Sur son front , éclate une mâle fierté ; le feu du courage étincelle dans ses yeux. Là , elle triomphe des Normands ,

& ce Guiscard , jadis invincible , fuit devant elle : ici , Henri succombe sous ses efforts ; elle lui arrache l'étendard de l'empire , & va dans un temple attacher ce trophée. Plus loin , elle replace un Pontife au trône du Vatican.

A ses côtés & quelquefois derriere elle , paroît Affon sur lequel semble se fixer sa tendresse. La postérité d'Affon IV , toujours heureuse , toujours féconde , étendoit au loin ses rameaux , l'illustre fils de Cunegonde , Guelfe , vole au sein de la Germanie qui l'appella , & ce rejetton des héros d'Italie fleurit dans les champs de Baviere.

Il embrasse & soutient l'arbre des Guelfes séché dans sa racine. Fier de cet heureux appui , on voit cet arbre reverdir encore & briller de l'éclat des sceptres & des couronnes. Déjà sa tête orgueilleuse est cachée dans les cieux & son ombre embrasse & couvre la Germanie.

Cependant toujours brillante , toujours féconde , la tige heureuse fleurissoit en

Italie ; Berthold , un frere de Guelfe , un Affon encore , y faisoient revivre leurs aïeux. Telle étoit la suite des héros que représentoit l'airain : à la vue de ces tableaux , l'honneur se ranime dans le cœur du jeune guerrier.

Le feu d'une noble émulation embrase son courage : saisi d'un généreux transport , il voit déjà des remparts détruits , des peuples subjugués , la mort & le carnage. Impatient , il se couvre de ses armes & croit embrasser la victoire.

Le Danois en ce moment lui présente l'épée de Suénon dont il lui a raconté l'histoire & les malheurs : « Prends-la ,
 » lui dit-il ; que dans tes mains , juste
 » autant que redoutée elle soit toujours
 » heureuse , toujours consacrée à de
 » pieux combats ! tu dois venger son
 » premier maître ; remplis ton devoir
 » & nos vœux. »

» Puisse cette main , répond Renaud ,
 » immoler bientôt le barbare assassin
 » d'un héros cher à mon cœur ; & ac-

» quitter ma dette ! » Le Danois , en le remerciant , pleure de tendresse & de joie. Cependant le sage vieillard le presse de continuer son voyage.

« Il est tems de partir , lui dit-il ;
» Godefroi t'attend , le camp t'appelle ,
» jamais ta présence ne fut plus nécessaire. Allons , dans l'ombre de la nuit
» je saurai vous guider aux tentes des
» Chrétiens. » Il dit & monte sur son char ; les trois guerriers y montent avec lui : de la main & de la voix , il presse ses coursiers , & dirige sa route vers l'orient.

Converts des voiles de la nuit , ils s'avançoient en silence ; mais , tout-à-coup , le vieillard se tourne vers le héros & lui adresse ce discours : « Tu as vu la
» tige & les antiques rameaux de ton
» auguste maison. Si jadis elle enfanta
» des héros , le tems n'affoiblira point
» son heureuse fécondité.

» Que ne puis-je aussi porter tes regards dans le sein du ténébreux avenir , & te montrer tes neveux , comme

» dans les siècles passés , je t'ai montré
» tes ancêtres ! Que ne puis-je les évo-
» quer des abîmes du néant ! tu verrois
» une suite non moins longue de héros
» & des exploits non moins fameux.

» Mais mon art ne peut dérober à
» l'avenir ses secrets , & son pâle flam-
» beau ne jette dans cette obscurité que
» des rayons incertains & douteux. Je
» t'en révélerai cependant ce que m'en
» a découvert un sage qui lit quelquefois
» dans le sein de la Divinité.

» Jamais tige , me dit-il , ne fut aussi
» féconde en héros : Jamais du même
» tronc on ne vit sortir autant d'illus-
» tres rejettons que Renaud en comptera
» parmi ses neveux : leurs noms égale-
» ront les noms les plus fameux de Rome ,
» de Sparte & de Carthage.

» Parmi eux , mes regards distinguent
» un Alphonse , le second par son rang
» & le premier par ses vertus : il naîtra

» quand le monde épuisé n'enfantera
» plus de héros : personne mieux que lui
» ne saura manier l'épée , ou soutenir
» le poids d'une couronne. Il fera la
» gloire de ton sang & l'appui de ta
» maison.

» Encore enfant , sa valeur brillera
» dans mille jeux , images de la guerre ,
» il fera la terreur des forêts & des
» monstres qui les habitent. Il rempor-
» tera toujours le prix dans les tournois :
» bientôt dans les combats , il cueillera
» les lauriers de la victoire , & méritera
» les honneurs du triomphe. Il n'est
» point de couronne qui ne ceigne son
» illustre tête.

» Dans un âge plus mûr , on le verra
» se couvrir d'une nouvelle gloire ; au
» milieu de rivaux puissans & jaloux , il
» maintiendra ses états en paix ; il rani-
» mera les arts , fécondera le génie ,
» célébrera des jeux magnifiques & de

» superbes fêtes : dans une balance
 » égale il pesera les récompenses &
 » les peines : ses regards pénétreront
 » dans l'avenir, & sa prévoyance rap-
 » prochera les événemens les plus re-
 » culés.

„ Ah ! si dans ces tems malheureux où
 „ l'impie infectera la terre & les mers ,
 „ & imposera des loix honteuses aux
 „ peuples les plus renommés , ah !
 „ si Alphonse étoit choisi pour venger
 „ les temples & les autels , quels foudres
 „ lanceroit son bras , & que bientôt le
 „ le tyran & sa secte expireroient sous
 „ ses coups !

„ En vain le Turc , en vain le Maure
 „ lui opposeroient mille bataillons ar-
 „ més : l'Euphrate couleroit sous ses
 „ loix ; il arboreroit , sur les neiges du
 „ Taurus , la Croix triomphante , & son
 „ aigle , & ses lys , & les peuples basan-
 „ nés qui voient couler les sources

,, du Nil , reconnoîtroient le Dieu qu'il
,, adore. »

Ainsi parla le vieillard : le héros attentif recueilloit ses discours , & son cœur jouissoit en secret des triomphes & de la gloire de ses neveux. Cependant l'aurore annonçoit le retour du soleil ; l'Orient se coloroit de ses feux , & déjà on voyoit de loin sur les tentes des Chrétiens flotter leurs bannières.

« Vous voyez , dit le Sage , le soleil
,, qui vous luit , & de ses rayons éclaire
,, le camp , la plaine , les montagnes
,, & Solime : je vous ai ramenés vain-
,, queurs des obstacles & des dangers ,
,, vous pouvez sans guide achever votre
,, route : un pouvoir invincible arrête
,, ici mes pas. ,,

Il dit & laisse les trois guerriers au milieu de la plaine, ils marchent & bientôt ils ont regagné les tentes. Sou-

216 L A J E R U S A L E M
dain la renommée publie leur retour.
Le pieux Godefroi en est instruit le pre-
mier , & s'avance pour les recevoir.

Fin du dix-septieme Chant.





L A

J E R U S A L E M

DELIVRÉE.



C H A N T XVIII.

RENAUD d'un air soumis & respectueux aborde Godefroi & lui adresse ce discours : « Seigneur , l'honneur bles-
,, sé m'arma contre l'infortuné Ger-
,, nand ; si j'ai violé tes loix , le repen-
,, tir & le remords m'en ont puni. Je
,, reviens à ta voix , prêt à tout faire
,, pour expier mon crime. ,,

Bouillon se penche vers lui & le

Tome II.

K

ferrant dans les bras : « Perdons , lui
 „ dit-il , le souvenir d'une triste er-
 „ reur ; oublions ton malheur & ta fau-
 „ te : pour l'expier , je ne te demande
 „ que de ressembler à toi-même & de
 „ t'illustrer par des exploits nouveaux.
 „ Viens combattre pour nous. Viens
 „ hâter la perte de nos ennemis , en
 „ triomphant des monstres qui défen-
 „ dent la forêt.

„ Cette antique forêt qui fournit du
 „ bois pour la construction de nos ma-
 „ chines premières , est devenue le sé-
 „ jour des enchantemens , un lieu de
 „ terreur & d'effroi : personne n'ose y
 „ porter la coignée , & cependant , sans
 „ machines , l'Infidèle rira de nos im-
 „ puissans efforts. Que cet objet de ter-
 „ reur pour tous nos guerriers , devien-
 „ ne pour toi la matière d'un nouveau
 „ triomphe. „

Il dit , & le héros d'un ton modeste
 se dévoue aux dangers & aux travaux
 qu'il offre à sa valeur. On lit sur son
 front la certitude d'un succès que ne

promettent point ses paroles. Guelfe , Tancrede & les principaux guerriers autour de lui se rassemblent & se pressent : il leur donne la main & les embrasse , les quitte , revient à eux & les embrasse encore.

D'un air affable , populaire , il accueille la foule empressée ; tout retentit de cris d'allégresse ; tout le camp l'environne : on croiroit qu'il revient victorieux des Peuples de l'aurore & du midi.

Suivi de ce nombreux cortège , il rentre dans la tente & s'y assied au milieu d'un cercle d'amis : ils s'entretiennent long-tems , & de la guerre , & de la forêt enchantée. Enfin on se sépare. Le solitaire resté seul adresse à Renaud ce discours : « Tu as vu , Seigneur , d'éton-
» nantes merveilles ; un charme funeste
» avoit , bien loin de nous , égaré tes
» pas & ta valeur.

» Que ne dois-tu point à l'arbitre du
» monde ? il t'arrache à un magique
» pouvoir ; il te rend à un troupeau

» dont une folle erreur t'avoit séparé :
 » par l'organe de Bouillon , il te choisit
 » pour être sous lui l'exécuteur de ses
 » volontés ; mais il ne faut pas que tu
 » armes pour ses grands desseins une main
 » encore impure & profane.

» Le bandeau fatal est toujours sur
 » tes yeux ; ton ame est toujours plon-
 » gée dans la fange d'un monde cor-
 » rompu , & toutes les eaux du Nil , du
 » Gange & de l'Océan ne pourroient
 » lui rendre sa pureté. Le ciel seul effa-
 » cera les traces honteuses de tes foi-
 » blesses. Saintement humilié , implore
 » sa clémence , dévoile tes fautes se-
 » cretes , verse des larmes avec des
 » prieres. »

Il dit : & le héros déplore ses super-
 bes dédains & ses folles amours. Le
 cœur déchiré , les yeux baissés , il se prof-
 terne aux pieds du solitaire & lui dé-
 couvre les erreurs de sa jeunesse. Pierre ,
 au nom du ciel , l'absout & lui pardonne :
 « Demain , lui dit-il , aux premiers
 » rayons du jour , tu iras offrir ton hom-

» mage à l'Eternel sur cette montagne
» que l'aurore naissante éclaire de ses
» feux. »

» Delà , tu iras à cette forêt qu'assie-
» gent tant de vains prestiges , tant de
» fantômes imposteurs. Ces monstres ,
» ces géans , tu les vaincras , Renaud ,
» si tu fais te défendre d'une nouvelle
» erreur. Que les cris de la douleur ,
» que les chants de la volupté , n'amol-
» lissent point ton ame. Sois je t'en
» conjure , sois insensible au doux sou-
» rire , aux regards caressans de la beau-
» té : dédaigne un aspect trompeur & de
» feintes prières. »

Le guerrier , qu'enflamment ses con-
seils , brûle de voler à une entreprise
dont le succès flatte ses vœux. Il y rêve
tout le jour , il y rêve toute la nuit , &
dans son impatience , il accuse la len-
teur de l'aurore. Avant qu'elle ait allu-
mé ses feux , il a déjà pris son ar-
mure ; il sort de sa tente , & seul , à
pied , il marche en silence vers la
montagne.

Les ombres luttoient encore avec la lumière ; quelques étoiles encore brilloient sur l'azur des cieux : mais déjà l'Orient étoit couvert d'un manteau d'or & de pourpre. Renaud contemple ces beautés immortelles , incorruptibles qui ornent la nuit , & redoublent l'éclat du jour.

« Que de clartés , disoit-il , répandues
 ,, dans les cieux ! le soleil roule sur son
 ,, char majestueux ; des astres d'or étin-
 ,, cellent sur le front de la nuit , & tant
 ,, de merveilles ne peuvent fixer nos
 ,, regards ? ils s'attachent à de fragiles
 ,, beautés ; ils sont éblouis par ces feux
 ,, pâles & sombres qui s'éteignent au
 ,, moment où ils s'allument : un coup-
 ,, d'œil , un sourire qui fuit comme
 ,, l'éclair , nous charment & nous en-
 ,, chantent. ,,

Cependant il atteint le sommet de la montagne : là il s'incline d'un air respectueux , & les yeux tournés vers l'Orient , il élève ses pensées jusqu'au trône de l'Eternel , « O mon pere , ô mon

„ souverain maître , s'écrie-t-il : jette un
 „ regard de pitié sur mes erreurs & mes
 „ foibleſſes. Epanche sur moi la roſée de
 „ ta grace ; détruis le levain impur qui
 „ infecte mon ame , & crée en moi un
 „ homme nouveau ! „

L'aurore plus vermeille l'éclairoit de
 ſes rayons ; ſon caſque , ſes armes ,
 la cime de la montagne étoient dorés
 de ſa lumière : un air plus pur & plus
 frais portoit le calme dans ſes ſens ,
 & le zéphir qui agitoit les nuages en
 faiſoit deſcendre ſur ſa tête une douce
 roſée.

Ces perles liquides répandent ſur ſes
 habits une blancheur éclatante. Telle la
 fleur aride ſ'embellit des pleurs de l'au-
 rore. Tel au printems le ſerpent rajeuni
 étale l'or d'une peau nouvelle.

Renaud , à cette vue , ſent croître ſa
 confiance & redoubler ſon courage :
 d'un pas intrépide , il marche vers la
 forêt. Il arrive enfin au fatal endroit
 où regne la terreur , & où ſe ſont arrê-
 tés avant lui les plus audacieux guer-

riers. Le bois n'offre à ses yeux , rien qui l'effraie ou l'étonne ; il n'y voit qu'un délicieux ombrage.

Il avance ; une douce harmonie vient charmer ses oreilles : c'est un ruisseau qui murmure , le zéphir qui soupire à travers le feuillage , le cygne qui gémit , le rossignol qui se plaint & lui répond : c'est un concert d'instrumens & de voix , & dans un même son , tous les sons mêlés & confondus.

Surpris il s'arrête , puis il avance d'un pas tardif & lent jusqu'à ce qu'il rencontre un fleuve dont les eaux calmes & transparentes roulent sur le sable le plus pur.

Les bords sont tapissés d'une riantte verdure que parfument des fleurs ; dans son cours , il embrasse la forêt : ses ondes amoureuses se replient & y forment un canal. Par un heureux échange , le bois s'abreuve de ses eaux & l'embellit de son ombre.

Le guerrier cherche un passage ; soudain un pont s'élève sur des arches d'or ,

& lui offre un large chemin : mais à peine il touche à l'autre rive , l'onde s'enfle & mugit , & le pont s'abyme au milieu d'un torrent impétueux.

Renaud se retourne ; il voit les flots débordés qui s'agitent & sur eux-mêmes roulent avec une étonnante rapidité. Cependant un desir curieux l'entraîne sous ces ombrages épais. Au milieu de cette solitude sauvage , toujours de nouvelles merveilles frappent ses regards & les attirent.

Des sources jaillissent , des fleurs naissent sous ses pas ; ici le lys ouvre son sein , plus loin la rose s'épanouit : une fontaine les abreuve de son onde , un ruisseau les réfléchit dans son mobile cristal. Par-tout la forêt reprend une vigueur nouvelle , & se couronne d'une nouvelle verdure.

Sur les feuilles , une manne céleste brille comme la rosée : le miel le plus pur distille de l'écorce des arbres. Les chants de l'allégresse se mêlent encore aux accens de la douleur. Des voix hu-

maines s'accordent aux sons plaintifs des cygnes , au murmure des airs & des eaux : mais ce concert invifible fe cache aux regards du guerrier.

Pendant que d'un œil inquiet il examine ces lieux , & que fon esprit fe refuse au rapport de fes fens , il apperçoit un myrthe qui s'élève dans un espace folitaire , il y court. Plus altier que le palmier & le cypres ce myrthe domine fur les autres arbres & semble le souverain de ces bois.

Renaud s'arrête ; un nouveau prodige a frappé fes regards. Un chêne se fend de lui-même , & de fon écorce ouverte fort une nymphe au printems de l'âge , & revêtue des plus pompeux habits. Cent autres arbres enfantent cent autres nymphes.

Elles ont le bras nud , la robe retrouffée ; des brodequins leur fervent de chaussure , des tresses d'or flottent sur leurs épaules. Telles , sur la scene ou dans nos tableaux , on représente les Déesses des bois. Seulement , au lieu d'arc,

au lieu de carquois elles ont de fîltres ,
des luths & des guitares.

Elles commencent à danser , & for-
ment un cercle autour du myrthe & du
héros : en dansant , elles chantent toutes
ensemble : « Heureux le jour qui t'amene
» dans nos bois , ô favori de notre
» Reine , ô tendre objet de son amour
» & de son inquiétude !

» Viens éteindre le feu qui la dévore ,
» viens lui rendre la vie , & guérir ses
» profondes blessures ! cette forêt jadis
» si sombre , asyle convenable à sa dou-
» leur , tu la vois se ranimer à ton as-
» pect , & reprendre pour toi les formes
» les plus belles. » Des sons plus tou-
chans encore sortent du myrthe qui s'en-
tr'ouvre à son tour.

Jamais ! de ses bois fabuleux , l'anti-
quité ne vit sortir une si rare merveille ;
c'est une nymphe ! c'est une Déesse.
Renaud la voit , Renaud reconnoît les
traits d'Armide & son visage enchan-
teur.

Elle fixe sur lui des regards où la

douleur , la joie , mille autres sentimens encore sont mêlés & confondus. « En-
 » fin je te revois , lui dit-elle , enfin tu
 » reviens auprès de l'amante que tu as
 » abandonnée ! Quel dessein te ramene ?
 » Viens-tu , par ta présence , consoler
 » mes tristes nuits , & mes déplorables
 » jours ? viens-tu me persécuter & me
 » bannir de cet asyle ? cruel ! tu me ca-
 » ches tes beaux yeux & tu ne me mon-
 » tres que des armes.

» Est-ce mon amant , est-ce mon en-
 » nemi que je retrouve ? ce n'est pas
 » pour un ennemi que j'avois élevé ce
 » pont qui t'a reçu , que j'ai fait éclo-
 » re ces fleurs , jaillir ces fontaines &
 » disparoître les obstacles qui auroient
 » arrêté tes pas. Si tu m'aimes encore ,
 » détache ce casque odieux , montre-moi
 » ton front ; que mes levres baisent
 » tes levres , que mon sein presse ton
 » sein , que ma main du moins serre la
 » tienne ! »

En parlant , elle porte sur lui des re-
 gards attendris : ses joues se décolorent :

des sanglots , des soupirs s'échappent de son sein , & ses yeux sont inondés de larmes. La douleur qu'elle fait éclater pourroit , dans un cœur de diamant , exciter un imprudente pitié : mais Renaud toujours en garde contre sa sensibilité , tire son épée.

Il marche droit au myrthe ; le fantôme s'y attache , embrasse ce tronc chéri & lui crie : « Non barbare , non » tu ne me feras point l'injure de couper » l'arbre auquel je suis unie ! quitte , » quitte ce fer , ou plonge le plutôt » dans le cœur de la malheureuse Ar- » mide. Ce n'est qu'en perçant mon » sein , en déchirant mes entrailles , que » ton épée atteindra le myrthe que je » protege. »

Toujours inexorable , Renaud leve le bras : soudain elle prend des formes nouvelles. Tels , dans le délire d'un songe , les fantômes se multiplient & se succèdent. Son corps s'épaissit , les lys & les roses de son teint s'effacent : les ombres s'étendent sur son front. C'est

un géant terrible , un Briarée qui avec cent mains fait mouvoir cinquante épées & résonner cinquante boucliers.

Il frémit , il menace ; chaque nymphe , à son tour , devient un cyclope , & se couvre de fer & d'acier. Le héros redouble ses outrages sur l'arbre qui gémit en les recevant. Pour le défendre , les monstres , les prodiges se multiplient , & la forêt semble être devenue le séjour des enfers.

Le ciel tonne , la terre tremble , les vents & les tempêtes grondent & mugissent : mais le cœur du guerrier est toujours intrépide , & sa main , toujours sûre , porte d'inévitables coups. Le tronc est coupé ; ce n'est plus qu'un myrthe , le charme est rompu & les fantômes s'évanouissent.

L'air se calme , les cieux se revêtent d'azur , la forêt affranchie du magique pouvoir ne conserve plus que cette sombre horreur qu'y répandit la nature. Le vainqueur par de nouveaux essais s'assure de son triomphe : il sortit ensuite , & se

dît à lui-même : vains fantômes , quelle folie de vous redouter !

Bientôt il retourne au camp : cependant le solitaire s'écrie ; déjà le charme est détruit : déjà Renaud revient triomphant , le voilà. Le héros , en effet , paroît dans le lointain ; sa démarche est imposante & altière. Sa cotte-d'armes a la blancheur de la neige , & son aigle d'argent que le soleil frappe de ses rayons brille d'un nouvel éclat.

Par des cris d'allégresse le camp célèbre son retour & sa victoire. Bouillon le ferre dans ses bras , & lui prodigue des éloges que personne n'ose envier. « Seigneur , lui dit Renaud , j'ai , suivant
,, tes ordres , pénétré dans cette forêt redoutée. J'ai vu , j'ai vaincu les monstres qui la défendoient. Tu peux y
,, envoyer tes travailleurs , ils n'ont plus
,, d'obstacles à craindre. »

On y court aussi-tôt ; & mille arbres tombent sous les coups de la coignée. Un ouvrier inhabile avoit construit sans art les premières machines ; une main

plus favante & plus illustre dirigea cette fois des travailleurs moins grossiers, & leur apprit à former un assemblage plus heureux.

Jadis souverain des mers, Guillaume y avoit fait respecter le pavillon Génois, mais forcé de céder à l'ascendant des Sarrafins, il avoit transformé ses matelots en soldats : nul ne savoit alors mieux que lui suppléer à la force par l'industrie, & son génie créateur étonnoit les esprits par des miracles nouveaux. Deux cents bras que d'un coup d'œil il faisoit mouvoir, exécutoient les plans qu'il avoit formés.

Des catapultes, des beliers, fléaux des murailles de Solime, s'élèvent sous ses yeux ; bientôt une machine plus terrible vient effrayer les regards : c'est une tour dont la masse énorme est formée de sapin. Des cuirs encore frais la revêtent & la mettent en état de braver la flamme ennemie.

Les pièces qui la composent, se démontent & se rassemblent avec une

étonnante facilité : à la partie inférieure est attaché un mobile belier destiné à battre les remparts. Au milieu est un pont qui s'élance sur les murs ; plus haut est une autre tour qui par de secrets ressorts s'élève ou s'abaisse.

Elle roule sur cent roues , le poids des armes & des soldats qu'elle doit recéler dans son sein ne peut arrêter la rapidité de son mouvement. L'armée attentive admire l'activité des ouvriers & un art jusqu'alors inconnu. Deux autres tours sont formées sur ce premier modele.

Du haut de leurs remparts , les Sarrafins observent ces travaux : ils voient rouler des arbres immenses , ils voient s'élever des machines , mais ils en ignorent la structure & la forme.

Eux-mêmes , par de nouveaux ouvrages , signalent leur industrie : ils affermissent leurs tours , réparent leurs murailles , en exhaussent les parties les plus foibles , & déjà ils osent défier tous les efforts des mortels : Ismen pour mieux

les rassure encore , prépare des feux d'une nature inconnue.

L'exécrable enchanteur se promet de venger pas des incendies les affronts faits à sa forêt & à son art ; il mêle du soufre & du bitume que lui fournit le lac de Sodome , ou peut-être les noirs torrens qui roulent dans les enfers : de ces matieres enflammées s'élance un feu impétueux qui infecte & dévore.

Pendant que les Chrétiens se préparent à l'assaut , & les infideles à la défense , on apperçoit un pigeon qui fend les plaines de l'air & dirige son vol vers les remparts de Solime : les ailes étendues , il plane sur l'armée Chrétienne. Déjà cet étrange courier , du sein des nues , s'abaisse vers la cité.

Mais soudain un faucon au bec tranchant , à la ferre cruelle , fond sur l'oiseau timide : il le poursuit , il le presse & déjà il est près de le déchirer. Le pigeon tremblant s'abat , & va chercher un asyle sur les genoux de Bouillon.

Le héros le reçoit & le sauve ; mais

au bout d'un fil attaché à son cou pend un billet qui est caché sous son aile. Godefroi le prend , l'ouvre & y lit ces mots :
« Le Général d'Egypte au Roi de la » Palestine , salut.

» Ne laisse point , Seigneur , abattre » ton courage : dans quatre ou cinq » jours je délivrerai Solime , & tu verras » tes ennemis expirer au pied de tes » murailles. » Tel étoit le secret que portoit aux assiégés ce messager ailé.

Godefroi rend au pigeon sa liberté ; mais il n'ose revoler vers les remparts , & semble craindre de revoir un maître dont son malheur a trahi la confiance. Le héros fait assembler ses guerriers & leur révèle cet important mystère : « Le » ciel , leur dit-il , veille sur nous & » nous dévoile les desseins de nos en- » nemis.

» Il n'est plus tems de différer ; il » faut , du côté du midi , commencer une » nouvelle attaque : l'accès en est diffi- » cile , des rochers le défendent ; mais » notre courage peut triompher des ro-

» chers & de la nature. L'ennemi que
 » rassure sa situation , nous opposera
 » moins de soldats & moins de fortifi-
 » cations.

» Raymond , c'est-là que tu iras avec
 » tes machines attaquer Solime : moi ,
 » avec tout l'appareil de la guerre , je
 » me posterai contre la porte septen-
 » trionale : l'Infidele abusé attendra ,
 » dans ce seul point , toutes nos forces
 » & tous nos efforts : ma grande tour
 » plus mobile , ira plus loin former une
 » attaque imprévue.

» Toi Camille , tu feras près de moi
 » mouvoir la troisieme tour. » Il se tait
 Raymond assis auprès de lui à pesé son
 discours : « Je ne puis , lui dit-il , qu'ap-
 » plaudir à tes desseins : je voudrois seu-
 » lement qu'un espion adroit & fidele
 » pénétrât dans le camp Egyptien , &
 » nous éclairât sur leurs projets & sur
 » leurs forces.

-- » J'ai un écuyer , dit Tancrede ,
 » que j'ose vous proposer pour ce déli-
 » cat emploi : intrépide , intelligent , il

» unit la prudence à l'audace , il con-
» noît les mœurs & le langage des peu-
» ples divers & fait à son gré , varier
» son ton , ses mouvemens & son geste. »

On l'appelle , on lui confie la mission périlleuse dont on veut le charger ; il l'accepte en souriant : « Je pars , dit-il ,
» bientôt je serai au milieu des Egyp-
» tiens : je veux sans être reconnu , en-
» trer dans leur camp , à la clarté du
» jour & y compter le nombre des che-
» vaux & celui des soldats.

» Je vous promets le détail de leurs
,, forces & de leurs projets : je lirai dans
,, l'ame du Général & j'en arracherai les
,, pensées les plus secretes. ,, Il dit ; &
soudain il revêt une robe longue & flot-
tante , & ceint le turban.

Le carquois est sur son épaule & l'arc dans sa main : sa voix , ses gestes , ses traits annoncent un Syrien. Il étonne les oreilles par des accens étrangers ; on l'eût cru Egyptien à Memphis , & Phénicien à Tyr. Il monte un agile coursier qui

à peine imprime sur le sable la trace de ses pas

Cependant , du côté du midi , on aplanit le terrain ; on dérobe la nuit au repos pour l'employer au travail. Dans leur ardeur impatiente , les Chrétiens épuisent leurs forces , & n'écoutent que leur courage.

La veille du jour qui doit éclairer l'assaut , le pieux Bouillon le livre à la prière : il ordonne que tous ses guerriers se prosternent aux pieds des Prêtres , y fassent l'humble aveu de leurs fautes , & que du pain céleste ils se nourrissent & se fortifient. Il fait ensuite avancer ses machines vers les lieux qu'il veut le moins attaquer. L'infidèle trompé par ce stratagème , se console & se promet la victoire.

Dans l'ombre de la nuit , la redoutable tour roule vers l'endroit où le mur oppose moins d'angles & moins d'ouvrages avancés. Raymond avec la fienne est déjà sur la colline & menace la cité. Camille , avec

la troisieme , s'est porté entre le nord & le couchant.

L'aurore allume ses feux avant-coureurs du jour qui la suit : à sa clarté naissante , les Infideles voient de trois côtés s'élever les trois formidables tours ; par-tout leurs yeux rencontrent des beliers , de catapultes & mille instrumens funestes. Ils se troublent à cet aspect.

Mais bientôt , avec une ardeur égale , ils travaillent à leur défense , & ramènent aux endroits qui vont être attaqués , les machines qu'eux-mêmes ont préparées. Cependant le héros , qui craint les surprises de l'Egyptien , appelle Guelfe & les deux Robert : « Tenez - vous , leur „ dit - il , à cheval & les armes à la „ main. „

„ Pendant que je vais foudroyer ces „ remparts , veillez sur nos derrieres , & „ prenez garde qu'un ennemi nouveau ne „ vienne , par une attaque imprévue , „ nous arracher la victoire. „ Il dit ; & déjà de trois côtés commence un triple assaut : l'Infidele oppose par-tout une

vigoureuse défense. Aladin lui-même a repris en ce jour, les armes que depuis long-tems il avoit quittées.

Foible , chancelant , appesanti sous le poids des années , il ranime ses forces expirantes , & marche contre Raymond : par ses ordres , Soliman va repousser Godfroï , & Argant combattre contre Camille. Le neveu de Boëmon , l'intrépide Tancrede est avec Camille , & le destin l'amene en cet endroit pour frapper sa victime.

Des fleches empoisonnées volent dans les airs ; un nuage immense de traits obscurcit le ciel & dérobe la clarté. Du sein des machines guerrieres partent des coups plus terribles : des globes de marbre , des poutres armés de fer , portent sur les remparts la destruction & la mort.

La foudre est moins meurtriere : les armures sont brisées ; les cadavres disparaissent , il n'en reste que des lambeaux sanglans & déchirés. Les javelots traversant le corps tout entier fuient encore
loin

loin du guerrier blessé , & laissent la mort dans la blessure.

Tant de fureur & de carnage n'étonne point les Sarrafins : déjà ils ont tendu des toiles dont la molle résistance trompe les efforts des Chrétiens & les affoiblit. Ils lancent , & des fleches , & des pierres au milieu des rangs les plus ferrés.

Les Chrétiens , avec une ardeur toujours égale , poussent leur triple attaque , les uns à l'abri de leurs machines , se dérobent aux traits qui pleuvent inutilement sur eux. D'autres font rouler auprès des murailles ces redoutables tours que les assiégés repoussent de toutes leurs forces : le belier s'élance , & par d'horribles secousses ébranle le pied des remparts , tandis que les ponts s'abaissent sur le sommet.

Cependant Renaud s'arrête irrésolu , & porte par-tout ses regards incertains ; il dédaigne de vulgaires dangers , & ne veut marcher à la gloire que par des routes inaccessibles aux autres guerriers : sans secours , sans machines , il veut par ses

propres efforts ; escalader les murs dans la partie la plus haute & la mieux fortifiée.

Il se tourne vers le héros que guidoit jadis le généreux Dudon : « O honte ! » leur dit-il , environné de nos armes , » ce mur repose en paix : allons , signalons notre ardeur par des exploits nouveaux ; il n'est point de dangers pour des cœurs intrépides ; le sort respecte quiconque ose le braver. Marchons , & pour défendre nos têtes des coups de l'ennemi , couvrons-nous de nos boucliers. »

Tous , à ces mots , se rapprochent & se serrent ; tous élèvent leurs boucliers : sous ce toit de fer , ils bravent la tempête qui fond sur eux. D'une course impétueuse , irrésistible , ils s'avancent sous les ruines dont envain l'Infidèle tente de les accabler.

Déjà ils sont au pied de la muraille. Renaud dresse une échelle immense ; elle obéit à sa main comme la plume légère au souffle des vents : les traits , les pier-

res , pleuvent sur lui ; mais toujours il monte avec une égale ardeur , une égale intrépidité ; inébranlable à toutes les secousses , la chute d'une montagne ne pourroit accabler son courage.

D'une main il ébranle la muraille ; l'autre suspendue en l'air couvre sa tête de son bouclier. Ses compagnons , qu'enhardit son exemple , appliquent des échelles à leur tour ; mais comme leur valeur , leur fort est inégal.

Les uns expirent , les autres tombent renversés. Cependant le héros presque vainqueur rassure les siens , & menace les Infideles ; déjà de ses bras étendus il peut atteindre aux créneaux ; une foule d'ennemis accourt , le presse , le repousse & tente vainement de le précipiter. O prodige ! un seul homme suspendu dans les airs résiste à une foule d'ennemis.

Sa valeur , ses forces semblent s'accroître sous les efforts des Infideles. Tel le palmier se souleve sous le poids dont il est oppressé. Il s'élance , il est sur les remparts ; tout plie , tout recule à son aspect.

& sa victoire ouvre , à qui ose le suivre , un chemin assuré.

Lui-même il tend sa main triomphante au jeune Bouillon , & par un utile secours sauve ce guerrier prêt à tomber. Cependant Godefroi éprouve ailleurs des fortunes diverses. On combat de son côté avec toutes les forces de l'homme & toutes les ressources de l'art.

Les Infideles , sur leurs remparts , ont planté un tronc d'arbre qui jadis fut un mât de vaisseau : à ce tronc est attachée une poutre dont la tête est armée de fer , & qui retirée en arriere par des cables se reporte en avant avec un mouvement redoublé.

La tour est en butte à ses efforts , ses chocs répétés en relâchent les liens , l'ouvrent & l'ébranlent. Mais tout-à-coup de cette terrible machine sortent des faux tranchantes qui vont couper les cables auxquels est suspendue la poutre ennemie.

Elle tombe & dans sa chute entraîne , les hommes , les armes & les créneaux :

les murs en tremblent , les collines en retentissent , & la tour elle-même éprouve une double secousse. Tel un vaste rocher qu'arrachent les efforts du tems , ou le courroux des aquilons , traîne après lui de vastes débris , & dans sa ruine emporte les arbres , les cabanes & les troupeaux.

Bouillon s'avance , il se flatte d'arborer bientôt sur la muraille sa triomphante enseigne : mais tout-à-coup on lance sur lui de noirs torrens de flamme & de fumée. Jamais de ses entrailles brûlantes , l'Ethna ne vomit tant de feux. Jamais tant de vapeurs n'embrasèrent le ciel de l'Inde.

Par-tout volent des vases de feu & des fleches allumées ; par-tout roule une flamme noire & sanglante : & l'air est infecté ; on croit voir la foudre , on croit entendre ses éclats. Une épaisse fumée dérobe la lumière du jour : le feu s'attache à la machine ; le cuir qui la défend se ride , & bientôt ne pourra plus la garantir.

Mais Bouillon , le front toujours ser-
 rein , l'ame toujours intrépide , encou-
 rage ses guerriers qui , pour sauver la
 tour , arrosent le cuir dont elle est revê-
 tue : mais déjà l'eau commence à leur
 manquer. Soudain , s'élève un vent im-
 pétueux qui reporte l'incendie contre ses
 auteurs.

Le feu s'élance sur les toiles que l'In-
 fidele a tendues & les dévore ; les rem-
 parts sont couverts de flammes. O pieux
 guerrier ! ô mortel chéri des cieux ! l'Eter-
 nel combat pour toi ; les vents obéissent
 au son de tes trompettes , & la nature
 s'arme pour te défendre.

Cependant l'impie Ismen qui voit re-
 venir contre lui-même les feux qu'il avoit
 allumés , veut forcer la nature , & par le
 pouvoir de son art triompher des vents
 ennemis. Escorté de deux Magiciennes ,
 il se présente sur la muraille ; ses yeux
 louches sont cachés sous une noire pau-
 piere ; une barbe épaisse & hérissée rend
 son aspect plus affreux. Tel jadis on eût
 peint Caron ou le Roi des enfers entre
 deux furies.

Déjà on entend murmurer ces sons qui font trembler les noirs abymes : déjà l'air se trouble & le soleil s'enveloppe d'un nuage ténébreux. Mais soudain un vaste rocher, lancé du sein de la terrible machine, vole sur ces trois monstres & les écrase à la fois.

Leurs corps sont dispersés en lambeaux. Tel le grain disparoît sous la meule pesante qui le broie. Leurs ames criminelles quittent en gémissant le séjour de la lumière, & s'abyment dans les gouffres infernaux. Mortels, apprenez à respecter la Divinité !

Cependant la tour défendue par la tempête s'approche du rempart, & déjà le pont dont elle est armée peut s'abattre sur la muraille. L'intrépide Soliman accourt, & tente de couper cet étroit passage. Il redouble ses efforts, & peut-être il eût triomphé, mais tout-à-coup une seconde tour s'élève sur la première.

Elle s'allonge dans les airs étonnés de sa hauteur, & domine les édifices les plus superbes : les Sarrafins, à cet aspect, sont

faisis d'étonnement & de terreur : mais Soliman , quoiqu'affailli d'une grêle de pierre , n'abandonne point son poste ; il se flatte encore de couper le pont , & par ses cris il encourage ses soldats qui n'osent l'imiter.

Alors s'offre aux regards de Bonillon le céleste guerrier qui veille sur sa destinée : il est couvert d'une divine armure , & son éclat efface l'éclat du soleil qu'aucun nuage n'obscurcit : « Godefroi , lui » dit-il , l'heure est arrivée où Sion doit » voir briser ses fers ; leve les yeux , » contemple le secours que le ciel t'en- » voie.

» Je vais soulever le bandeau qui dé- » robe à ta vue l'immortelle milice ; tu » verras les esprits lumineux , & du moins » un moment , ta foible prunelle sou- » tiendra l'éclat de leurs rayons.

» Là sont ces guerriers , jadis , comme » toi vengeurs de ta croyance : habitans » aujourd'hui de la céleste Jérusalem , » ils viennent seconder tes efforts & par- » tager ta victoire. Parmi ces ruines &

» ces débris , au milieu de ces tourbillons
 » de poussière & de fumée , c'est Hugues ,
 » ton ami , qui combat & qui fappe les
 » tours ennemies jusques dans leurs fon-
 » demens.

» Plus loin Dudon , la flamme & le
 » fer à la main , foudroie la porte sep-
 » tentrionale ; il fournit des armes à tes
 » soldats , il les encourage , lui-même
 » il dresse les échelles & les assure. Cet
 » autre que tu vois sur la colline revêtu
 » d'habits pontificaux , c'est Adémar :
 » il étend encore sa main pour bénir
 » votre entreprise.

» Porte plus haut tes regards ; vois
 » toute l'armée céleste réunie contre les
 » Infideles. » Godefroi regarde ; une in-
 nombrable milice se découvre à sa vue ,
 trois escadrons se divisent chacun en trois
 cercles , & les cercles s'agrandissent en
 s'éloignant du centre.

Godefroi ébloui abaisse un moment sa
 paupière ; il rouvre les yeux ;
 mais tout a disparu. Cependant il voit ,
 de tous côtés , les siens triomphans &

couronnés par la victoire. Renaud maître des remparts , massacre les infideles ; nombre de héros y montent sur ses traces : Bouillon plein d'une noble impatience , prend des mains de celui qui la porte , la redoutable enseigne.

Lui-même le premier il s'avance sur le pont ; le Sultan s'oppose à son passage : cette espace étroit devint le théâtre des plus nobles exploits : « Amis , » s'écrie Soliman , je m'immole à vos » yeux : coupez ce pont derriere moi , » je vendrai cher encore les momens qui » me restent. »

Mais Renaud accourt , & la terreur vole devant lui : « Que ferai-je , dit le Sultan ? » si je perds ici la vie , je la perds inutilement. » Résolu de tenter une autre défense , il abandonne le pont au héros qui le fuit d'un air menaçant , & qui arbore sur les murs l'étendard de la Croix.

L'étendard triomphant se déploie dans les airs ; les vents respectueux soufflent plus mollement ; le soleil plus serein le dore de ses rayons : les traits & les fle-

ches se détournent ou reculent à son aspect. Sion & la colline semblent s'incliner & lui offrir l'hommage de leur joie.

Tous les Chrétiens à la fois poussent des cris d'allégresse & de victoire : les montagnes en retentissent & répètent leurs derniers accens. Tancrede au même instant , triomphe d'Argant & de tous ses efforts : il est maître du rempart & y arbore aussi la Croix victorieuse.

Du côté du midi où combattent le vieux Raymond & le tyran de la Palestine , la fortune flotte encore incertaine. Avec ses plus intrépides guerriers , avec de nombreuses machines , Aladin défend des murs plus foibles par eux-mêmes , & repousse la tour qui sur un terrain rude & inégal roule avec difficulté. Mais le signal de la retraite se fait entendre & annonce que les Chrétiens sont dans Solime.

« Compagnons , s'écrie le Comte de
 » Toulouse , Solime est prise , & Solime
 » nous résiste encore ? Serons-nous les
 » seuls qui ne partagerons point la gloire.

» de cette noble conquête ? „ Enfin Aladin abandonne une défense inutile , & va chercher un autre asyle où il se flatte de soutenir un nouvel assaut.

Tous les vainqueurs entrent , & par les breches , & par les portes : tout est livré au fer & à la flamme. La vengeance , le deuil , l'horreur , compagnons de la mort , errent dans la triste Jérusalem ; le sang ruisselle & tout est couvert de morts & de mourans.

Fin du dix-huitieme Chant.





L A

J E R U S A L E M

DELIVRÉE.



C H A N T X I X.

DEJA les ordres d'Aladin , la terreur ou la mort avoient loin des remparts repoussé les Infideles ; Argant seul s'obstine à défendre le mur abandonné : il montre aux Chrétiens un front toujours intrépide , & soutient tous leurs efforts réunis contre lui. La honte de céder l'emporte dans son cœur sur la crainte du trépas

en pétissant, il veut encore ne point paroître vaincu.

Une foule de Chrétiens le presse & l'environne ; plus terrible qu'eux tous, Tancrede se précipite sur lui. A sa démarche, à ses armes, le Circassien a bientôt reconnu le guerrier qui déjà s'est mesuré avec lui, qui avoit juré de recommencer le combat, & qui a trompé son attente : « Tancrede, lui crie-t-il, „ est-ce ainsi que tu tiens ta promesse ? „ étoit-ce aujourd'hui que je devois te „ revoir.

„ Je t'attendois plutôt, je t'attendois „ seul : je croyois avoir à combattre „ un guerrier, mais tu n'es qu'un vil „ fabricant de machines. N'importe ; „ fais-toi un rempart de tes soldats, in- „ vente de nouvelles armes, de nou- „ veaux stratagèmes, mets l'adresse à la „ place de la valeur ; brave assassin de „ femmes, ma main te prépare la mort, „ tu ne pourras l'éviter. „

Tancrede lui répond avec le sourire du dédain : « Mon retour est tardif, mais

„ peut-être il te paroîtra trop prompt.
 „ Bientôt tu desireras que la mer & les
 „ Alpes fussent encore entre nous. Mon
 „ bras va te prouver que mes lenteurs
 „ ne furent point l'effet de la crainte , ni
 „ de la foiblesse.

„ Viens , terrible destructeur des géans
 „ & des héros , l'assassin des femmes te
 „ défie ! » Il dit , & ordonne aux siens
 de s'éloigner : « Respectez Argant ,
 „ c'est mon ennemi plus que le vôtre ,
 „ sa vie m'appartient ; le ciel & mes
 „ sermens le livrent à mes coups.

„ Allons , dit le Circassien ; seul , ou
 „ accompagné , au milieu de Solime ou
 „ dans un désert , tu me verras toujours
 „ prêt à te combattre. „ A ces mots
 tous deux avec une égale intrépidité par-
 tent pour décider leur grande querelle.
 La haine marche avec eux ; mais jaloux
 de frapper seul sa victime , Tancrede dé-
 fend & protege son ennemi.

Dans la fureur qui le dévore , il croi-
 roit sa vengeance trahie si une seule goutte
 du sang de l'Infidèle couloit sous une

autre main que la sienne. “ Eloignez-
 ,, vous, ne frappez pas ,,, crie-t-il de loin
 à tous ceux qu’il rencontre. Enfin il
 arrache sa proie aux coups des Chrétiens
 irrités & victorieux.

Ils sortent de la ville , & par d’obli-
 ques détours , ils s’enfoncent dans un
 vallon. Là , sous un ombrage épais , au
 pied d’une colline , ils trouvent un lieu
 solitaire qui semble destiné à être le théa-
 tre du combat.

Tous deux ils s’arrêtent : Argant n’a
 point de bouclier ; Tancrede s’en apper-
 çoit , & lui-même il jette le sien. L’In-
 fidele tourne sur Solime des regards in-
 quiets & attendris : “ Quelle pensée t’a
 ,, saisi , lui dit le héros ? Songes-tu que
 ,, ton heure est venue ? si cette idée
 ,, cause ta foiblesse , ta foiblesse est trop
 ,, tardive.

-- ,, Je songe à cette déplorable ville ,
 ,, jadis reine des cités de la Palestine ,
 ,, aujourd’hui captive , anéantie , & dont
 ,, en vain j’ai tenté de reculer la chute :
 ,, je songe que ta vie , que le ciel m’a-

„ bandonne , ne suffit pas à sa vengeance , ce , ni à la mienne. „ A ces mots , ils s'avancent l'un contre l'autre , avec les précautions qu'inspire à chacun d'eux la valeur connue de son ennemi.

L'un est agile , impétueux , souple dans ses mouvemens : l'autre a la taille & la vaste épaisseur d'un géant. Tancrede voltige , se plie , se ramasse , épie les jours que lui livre le Circassien , & de son épée écarte toujours l'épée ennemie.

Immobile & déployé , Argant avec moins de mouvemens , montre une égale adresse. Le bras allongé il ne cherche que le corps de Tancrede : d'un œil menaçant , il le suit , trompe ses ruses , & lui présente par-tout le fer & la mort.

Ainsi sur une mer tranquille luttent avec un égal avantage deux vaisseaux d'inégale grandeur : l'un plus léger , se retourne & vole en un instant de la poupe à la proue , l'autre reste immobile , & de sa masse énorme menace d'accabler son adversaire.

Tandis que par une feinte heureuse

Tancrede se flatte de surprendre son ennemi , Argant lui présente la pointe au visage , il veut parer , mais l'infidele trompe son adresse , & l'atteint dans le flanc ; à la vue de la blessure qu'il lui a faite : « Grand maître d'escrime , s'écrie-t-il , tu es vaincu dans ton art même. »

Dévoré de honte & de dépit , le héros se livre à toute sa fureur : il brûle de se venger , & une victoire tardive n'est plus à ses yeux qu'une défaite. Il ne répond à l'outrage que par le fer ; il en dirige la pointe à la visiere. Argant rabat le coup , Tancrede fait un pas en avant , saisit le bras droit de l'infidele , & lui porte dans le flanc des blessures profondes & répétées.

« Tiens , lui dit-il , voilà la réponse , que le vaincu fait à son vainqueur. » Le Circassien frémit & s'agite ; mais il ne peut dégager son bras du lien qui le ferre.

Enfin il abandonne son épée & se précipite sur Tancrede ; ils s'attachent l'un

à l'autre , & de leurs bras nerveux ils se pressent , s'embrassent & s'ébranlent tour-à-tour. Tel jadis on vit lutter le vaillant Alcide & le redoutable fils de la Terre.

Après mille secouffes , après mille efforts , tous deux tombent ensemble : soit adresse , soit hasard , le bras droit d'Argant est libre pendant que de tout son poids il presse celui de Tancrede. A la vue du péril qui le menace , le héros Chrétien s'agite , se dégage & se relève.

Le Sarrafin plus pesant se redresse plus lentement ; déjà frappé d'un coup affreux , il chancelle & va retomber ; mais son courage & sa vigueur le soutiennent. Tel battu par les aquillons , le pin superbe plie & se relève au même instant. Le combat recommence , & avec moins d'art & d'adresse , il n'est que plus cruel.

Le sang de Tancrede coule par plus d'une blessure ; mais l'Infidèle perd des flots du sien. Déjà ses forces s'épuisent & sa fureur languit. Telle , sans aliment , la flamme se consume & s'éteint. Tancrede

qui le voit d'un bras affoibli porter des coups toujours plus lents , sent expirer sa colere : il s'éloigne & lui adresse ce tranquille discours.

« Rends-moi les armes , généreux guerrier , reconnois-moi pour ton vainqueur , ou du moins cede à la fortune. Je ne demande point tes dépouilles , je ne veux point par un vain triomphe , insulter à ton malheur : je ne me réserve aucun droit sur toi. » Le Carcassien plus terrible réveille toute sa fureur & ranime toute sa rage : « Tu oses donc te vanter de ma défaite ? Tu m'oses à moi proposer une bassesse ?

« Va , jouis de ton triomphe : mon cœur ne connoît point la crainte , & je saurai punir ta témérité. La colere enflamme les restes de son sang & ranime ses forces défaillantes. Il veut par un généreux effort illustrer ses derniers momens. Tel un flambeau prêt à s'éteindre jette en mourant une plus vive clarté.

Des deux mains il saisit son épée , fond sur Tancrede qui lui oppose inutilement

la fienne , l'atteint d'abord à l'épaule , & puis dans le flanc où son fer laisse plus d'une blessure. O Tancrede ! si tu n'éprouves pas la crainte , la nature te fit un cœur incapable de ce lâche sentiment.

L'infidèle redouble , mais ses efforts inutiles se perdent dans les airs. Tancrede a prévu le coup , & s'est dérobé à la mort qui le menaçoit. Victime de ta fureur , ô ! généreux Argant , tu es entraîné par ton propre poids , & tu vas mesurer la terre : heureux du moins de ne céder qu'à toi-même , & de ne pas tomber sous les coups de ton ennemi !

Dans sa chute , ses plaies se dilatent , & le sang coule à gros bouillons : de sa main droite il s'appuie sur la terre , se relève sur ses genoux & se défend encore. “ Rends-
,, toi ,, lui crie Tancrede , en lui offrant la liberté & la vie : mais le perfide d'un coup imprévu le blesse au talon & le menace encore.

Le héros furieux : “ Traître , lui dit-il ,
,, est-ce ainsi que tu abuses de ma pitié ? ,,
A ces mots , il lui plonge son épée dans la

visière , l'en retire & l'y replonge encore. Argant expire comme il a vécu , sans langueur , sans foiblesse , & toujours la menace à la bouche. L'audace , l'orgueil & la fureur respirent dans ses derniers mots , & dans ses derniers accens.

Tancrede remet dans le fourreau son fer victorieux : il offre à l'Eternel sa gloire & son triomphe. Mais épuisé lui-même il est prêt à tomber sur des lauriers arrosés de son sang. Il craint que sa vigueur expirante ne puisse résister aux fatigues du retour. Cependant il reprend sa route & foible , chancelant , il se traîne pas à pas.

Déjà il ne peut plus se soutenir , & un dernier effort acheve d'accabler sa langueur : il s'affied sur la terre , sa tête se penche & s'appuie sur sa main défaillante. Tout semble tourner autour de lui , un voile s'épaissit sur ses yeux , enfin il s'évanouit & dans cet état , on peut à peine distinguer le vainqueur & le vaincu.

Pendant que ces deux rivaux décidoient leur funeste querelle , les Chrétiens furieux désoloient Solime , & la vengeance

dévorait un peuple criminel. Qui pourroit retracer le douloureux tableau de cette ville infortunée ? Quelle langue pourroit rendre un spectacle si cruel & si déplorable ?

Tout regorge de sang , tout est plein de carnage : on voit par-tout , des monceaux de cadavres , de morts & de mourans mêlés & confondus. Les meres éplorées , les cheveux épars , fuient avec leurs enfans qu'elles pressent contre leur sein. Le soldat chargé de richesses & de dépouilles , d'une main forcenée , saisit les filles tremblantes.

Du côté du couchant , vers la colline qui conduit au temple , Renaud couvert de sang & de poussière , se précipite sur les Infideles , les pousse & les égorge. Sa redoutable épée s'enivre de carnage , & seme par-tout le trépas. Les casques , les boucliers se brisent sous ses coups. La meilleure défense contre lui est de n'en point avoir.

Le fer du héros ne fait agir que contre le fer ; son courroux dédaigne des victimes

défarmées. De sa voix , de ses regards , il met en fuite un peuple lâche & timide. Tout périt sous ses coups , on tremble de ses menaces.

Déjà une foule éperdue & nombre de guerriers avoient trouvé un asyle dans ce temple qui souvent détruit & souvent relevé , conserve le nom de son premier fondateur. Jadis l'or , le cedre & le marbre embellissoient ce superbe édifice ; dépouillé aujourd'hui de ses ornemens , il ne lui reste plus que sa force & sa solidité : des tours l'entourent , & des portes de fer en défendent l'entrée.

Le héros arrive & trouve l'accès du temple fermé & le faite couvert d'un appareil menaçant. Deux fois d'un regard terrible , il en mesure la hauteur ; deux fois pour y chercher un étroit passage , il en parcourt la circonférence.

Tel sur le déclin du jour , un loup avide de carnage plein d'une fureur qu'irrite encore la faim dont il est dévoré , fait le tour d'une bergerie. Enfin Renaud s'arrête ; l'Infidèle tremblant à son aspect

aspect attend avec effroi l'affaut dont il est menacé.

Non loin de là , étoit une poutre immense : d'un bras que le fardeau le plus pesant ne sauroit étonner , le héros la fait mouvoir contre la porte , & par des chocs redoublés tente de l'enfoncer.

Le marbre , les métaux les plus durs ne peuvent résister à ses efforts. Les gonds sont arrachés , les serrures sont rompues , & la porte tombe. Ainsi frappe le belier ; ainsi tonnent les machines redoutées qui portent la foudre & la mort. Le vainqueur s'élance dans le temple , & des flots de Chrétiens se précipitent sur ses pas.

Ce temple jadis auguste & tout plein de l'Etre suprême , est inondé de sang & souillé de carnage. O céleste justice ! tes vengeances pour être lentes & tardives n'en sont que plus terribles. C'est toi qui dans des cœurs sensibles allumes le feu de la colere ; c'est toi qui fais mouvoir le bras & le fer des Chrétiens. L'impie lave de son sang le temple qu'il a profané.

Cependant Soliman marche vers la tour

de David , y entraîne avec lui le reste de ses guerriers , & ferme les accès qui y conduisent. Aladin y accourt lui-même ,
 « Viens , généreux Monarque , viens ,
 » lui dit le Sultan , retirons-nous dans ce
 » dernier asyle.

» Tu peux y sauver de la fureur de tes
 » ennemis ta vie & ton empire. -- Hélas !
 » hélas ! s'écrie le malheureux vieillard ,
 » la rage des barbares anéantit , & ma
 » ville , & mon trône : j'ai vécu , j'ai ré-
 » gné ; tout est fini pour moi. Nous ne
 » sommes plus ; un jour dernier , un jour
 » inévitable est arrivé pour nous.

-- » Qu'est devenue ton antique va-
 » leur , lui répond le Sultan qu'attriste
 » son discours ? Le sort peut à son gré
 » nous enlever une couronne ; mais la
 » gloire , mais l'honneur , est en nous ,
 » & survit à nos pertes. Allons Seigneur ,
 » viens ici réparer tes forces & goûter
 » le repos. » Il dit : & docile à ses con-
 » seils , le vieux Monarque se retire avec
 lui dans la tour.

Soliman quitte son épée , saisit à deux

main une lourde massue ; d'un air intrépide il se poste à l'entrée , & la défend contre les Chrétins : tous les coups qui partent de sa main sont affreux & mortels. Il tue , il renverse. A l'aspect de cette arme redoutable , tout plie , tout recule épouvanté.

Raymond s'avance suivi d'une troupe audacieuse. Le généreux vieillard court au périlleux passage , & brave les coups , meurtriers : il frappe le premier , mais il frappe en vain. Soliman plus heureux lui laisse tomber sur le front sa pesante massue. Le héros renversé , tremblant , les bras étendus , va mesurer la terre.

La valeur renaît dans le cœur des vaincus. Les vainqueurs sont repoussés à leur tour , ou périssent à cette fatale entrée : « Amis , s'écrie Soliman , saisissez ce » guerrier qui vient de tomber sous mes » coups , & faites-le prisonnier. »

Les Infideles s'avancent pour exécuter ses ordres , les Chrétiens s'ébranlent pour défendre leur chef : d'un côté combat la fureur , de l'autre un tendre intérêt. Tous

à l'envi redoublent des efforts dont la vie & la liberté d'un héros si fameux doivent être le prix.

Cependant Soliman obstiné dans sa vengeance eût enfin triomphé ; les boucliers , les casques , tout plioit sous le poids de sa massue. Mais un secours formidable vient soutenir les Chrétiens : Bouillon & Renaud des deux côtés opposés accourent & se réunissent dans le même point.

A la vue de la tempête qui le menace , au bruit affreux qui la devance , le Sultan rappelle ses guerriers dans la tour : lui-même il y rentre , mais il n'y rentre que le dernier. A travers la prudence qui le fait céder au péril , on voit encore percer l'audace de le braver.

Ainsi quand les vents mugissent , quand le tonnerre gronde au sein d'une nue sillonnée d'éclairs , le berger attentif ramène ses troupeaux sous un abri tranquille : sa voix & sa houlette dirigent leurs pas , & lui-même toujours derrière eux il les suit & les presse.

A peine Soliman a réuni ses soldats

dans la tour , Renaud arrive renversant toutes les barrières , & brûlant de cueillir de nouveaux lauriers. Il demande sa victime , la victime que le ciel & ses sermens ont promise à l'ombre de Suénon.

Son invincible bras alloit attaquer le dernier boulevard des Infideles ; le Sultan peut-être alloit être accablé dans son dernier asyle : mais déjà l'horison est enveloppé d'un voile obscur. Bouillon fait sonner la retraite , & veut que le lendemain on recommence l'assaut.

La joie sur le front , il dit à ses guerriers : « l'Eternel a protégé nos armes ;
» nous avons vaincu , il ne nous reste
» plus qu'à consommer notre victoire.
» Demain nous triompherons de cette
» tour , seul & dernier espoir des Infideles. Allons , cependant , par de tendres soins consoler les blessés & les rappeler à la vie.

» Sauvons , sauvons ces héros dont le
» sang nous donne une nouvelle patrie :
» ces pieux devoirs conviennent mieux
» à des Chrétiens que le pillage & la

„ vengeance. Hélas ! cette journée a vu
 „ trop , beaucoup trop de carnage &
 „ d'horreur ; elle a trop éclairé l'avarice
 „ & la haine. Arrêtons le cours d'un
 „ odieux brigandage & d'une fureur qui
 „ nous déshonorent. Je le veux. Que la
 „ trompette proclame mes défenses. „

Il dit , & se retire dans le lieu où
 Raymond gémit encore du coup qu'il a
 reçu. Soliman avec une égale audace ,
 rassuroit ses guerriers , relevoit leur courage
 abattu , & cachoit au fond de son cœur sa
 triste inquiétude. « Braves compagnons ,
 „ leur disoit-il, soyons invincibles en dépit
 „ de la fortune. L'espoir vit encore pour
 „ nous , & malgré les vaines apparences
 „ qui vous effraient, nos pertes sont légères.
 „ L'ennemi n'a conquis que des pierres
 „ & des ruines ; il ne tient dans ses fers
 „ qu'une vile populace : Solime nous
 „ reste. Elle est toute entière dans votre
 „ Roi , dans vos cœurs , dans vos mains.
 „ Votre Monarque vit toujours ; ses plus
 „ généreux guerriers sont autour de lui :
 „ une tour imprenable nous défend. Laif-

„ fons triompher les Chrétiens dans une
„ terre déserte , pourvu qu'enfin la guerre
„ leur soit funeste.

„ Elle le fera. Insolens dans la prof-
„ périté , ils vont s'enivrer de carnage
„ & se plonger dans une affreuse débau-
„ che. Surpris au milieu du pillage & des
„ voluptés , ils seront accablés sous les
„ débris des murs détruits par leurs
„ mains. J'en ai pour garans le ciel qui
„ nous protege , votre valeur & les pro-
„ messes de l'Egyptien qui en ce mo-
„ ment s'approche , & vient seconder
„ nos efforts.

„ De cette tour , nous dominons les
„ édifices les plus élevés ; nous en ferons
„ pleuvroir des pierres sur nos ennemis.
„ Nos machines leur fermeront tous les
„ passages qui conduisent au tombeau du
, Dieu qu'ils adorent. „ Par ce discours
il ranime leur courage , & fait renaître
dans les cœurs une douce espérance.

Cependant Vafrin étoit au milieu des
Egyptiens : au déclin du jour il étoit parti
pour le camp dont il devoit épier les secrets.

Au milieu des ombres de la nuit , sous un habit inconnu , il parcourut des routes solitaires. L'aurore n'avoit point encore éclairé l'Orient de ses premiers feux que déjà il avoit laissé derrière lui les murs d'Ascalon : l'astre du jour avoit mesuré la moitié de sa carrière , quand il découvrit la formidable armée.

Il voit des tentes sans nombre , & mille étendards flottans dans les airs. Mille accens confus se font entendre ; des cors , des tambours , cent autres instrumens barbares effraient les airs de leur discordante harmonie. Les cris des chameaux & des éléphans se mêlent au hennissement des chevaux. Sans doute , dit Vafrin , toute l'Afrique , toute l'Asie sont rassemblées en ces lieux.

Il contemple d'abord le camp & les retranchemens : bientôt sans tenter de sentiers inconnus & de tortueux détours , il entre par la porte la plus spacieuse , & affronte les regards de toute l'armée. Il fait des questions , il fait des réponses & toujours à la finesse , il unit le maintien

le plus hardi , & le sang froid le plus décidé.

Rien n'échappe à son œil curieux. Il compte les guerriers & les chevaux , il apprend le nom des chefs , & observe l'ordre & la discipline du camp. Bientôt il porte plus loin ses vœux & son espoir : il entreprend , & vient à bout de pénétrer les desseins les plus secrets. Son heureuse adresse déguisée en simplicité lui ménage un accès jusqu'à la tente du Général.

La toile qui le couvre offre un passage aux regards & à la voix. Une ouverture qui répond à la partie la plus intérieure trahit les secrets du Général , & le livre à la vue du spectateur curieux : Vafrin s'en approche de l'air d'un homme chargé de la réparer.

Emiren étoit debout, la tête nue , la chitasse sur le dos , enveloppé d'un manteau de pourpre & la main appuyée sur sa javeline. Un peu plus loin , deux pages soutenoient son casque & son bouclier. Il fixoit un guerrier d'une taille gigantesque , dont le regard étoit farouche &

l'aspect menaçant. Vafrin prête l'oreille ; il entend prononcer le nom de Godefroi , & son attention redouble.

« Tu es donc bien sûr , disoit Emiren ,
,, de donner la mort à Godefroi ? -- Je le
,, suis , & je jure de ne revenir jamais si
,, je ne reviens vainqueur. Je frapperai
,, le premier coup. La seule récompense
,, que je demande , c'est de pouvoir , au
,, milieu du Caire , dresser un trophée , &
,, y suspendre ses armes avec cette ins-
,, cription. ,,

*Ces armes sont celles du brigand François , du destructeur de l'Orient : Ormond
lui ravit en lui ravissant la vie , & il
éleva ce trophée pour immortaliser le
souvenir de cet évènement.* « Non , répond
,, Emiren , le Calife doit un autre prix à
,, un exploit si rare : à la grace que tu
,, demandes , il ajoutera tout ce que tu
,, as droit d'attendre de sa générosité.

,, Prépare ton déguisement & tes ar-
mes ; le jour du combat approche. ,,
-- Tout est prêt. A ces mots ils se taisent
tous deux. Vafrin demeure interdit &

troublé : il songe quel peut être ce complot , quel peut être ce fatal déguisement ; & son esprit se perd dans les plus sinistres idées.

Il se retire plein d'une affreuse inquiétude , & passe toute la nuit sans fermer la paupière. Au retour de l'aurore , tout le camp déploie ses drapeaux , & se met en marche. Vafrin marche & s'arrête avec eux ; il erre encore d'une tente à l'autre , & tâche de surprendre quelque nouvelle lumière.

Enfin sous un superbe pavillon , au milieu de ses femmes & d'une foule de guerriers , ses yeux rencontrent Armide qui, l'air morne & le cœur gros de soucis , semble s'entretenir avec elle-même : sa tête est appuyée sur sa main , ses regards sont attachés à la terre ; on ne fait si elle pleure , mais ses prunelles sont mouillées , & des perles liquides nagent dans ses yeux.

Vis-à-vis d'elle , Adrasle est assis le regard fixe , sans mouvement & presque sans haleine. Ses yeux interprètes de

ses desirs couvrent la Princesse & la dévorent : Tisapherne est auprès d'eux , les fixe tour - à - tour & brûle d'amour & de rage : son teint mobile & changeant se colore , tantôt du feu de la tendresse , tantôt du feu de la jalousie.

Plus loin Altamor est entouré d'un cercle de femmes , il ne s'abandonne point à l'ardeur d'un impétueux desir : son œil discret erre mollement sur les divers attraits d'Armide : quelquefois il s'arrête sur une main charmante , quelquefois sur sa bouche vermeille. Souvent il épie des appas plus cachés , & sous un voile infidèle enfonce des regards curieux.

Armide enfin leve les yeux : la sérénité renaît sur son front : un sourire céleste vient , comme l'éclair , percer le nuage de sa douleur ; « Généreux Adraf-
 „ te , quand je songe à votre valeur ,
 „ je respire & mon ame se souleve sous
 „ le poids qui l'accable. Mon cœur sa-
 „ voure une douce vengeance , & ma
 „ colère flatte ma sensibilité.

„ --- Madame , éclaircissez ce front

„ chargé d'ennuis , & calmez votre dou-
„ leur : bientôt vous verrez à vos pieds
„ la tête de votre ennemi , bientôt , si
„ vous l'aimez mieux , cette main ven-
„ gereuse vous l'amenera prisonnier. Je
„ l'ai promis , je le jure encore. „ Tisa-
pherne qui l'entend , garde le silence ,
mais il est rongé de colere & de dépit.

Armide reporte sur Tisapherne un doux regard : « Et vous , Seigneur ? lui dit-
„ elle. --- Moi , d'un pas timide , je
„ marcherai de loin sur les traces de votre
„ héros , de votre incomparable ven-
„ geur. --- Il a raison replique l'Indien
„ furieux , il suivra de loin mes traces ,
„ & craindra de se mesurer avec moi ?
„ Que ne puis-je , s'écrie Tisapherne ,
„ me livrer au transport qui m'agite ?
„ que ne m'est-il permis de tirer ce fer !
„ bientôt on verroit qui des deux doit
„ marcher le premier. Barbare ! je ne
„ crains ni ta valeur , ni tes vaines
„ prouesses. Je ne crains que le ciel &
„ le funeste amour qui me consume. „
Il se tait , Adrasle se leve pour l'atta-
quer ; mais Armide les arrête.

„ Généreux guerriers , leur dit-elle ,
 „ vous m'avez promis vos bras , pour-
 „ quoi me ravir vos bienfaits ? vous êtes
 „ mes vengeurs ; ce titre devoit vous
 „ unir. Votre courroux m'offense , & vos
 „ outrages retombent sur moi. „ Ainsi
 parle Armide ; & ces rivaux furieux
 plient sous le joug de fer qu'elle leur
 impose.

Vafrin a tout vu , tout entendu. Il
 va chercher ailleurs le secret affreux
 qu'un voile épais lui dérobe toujours.
 Il tente en vain de l'arracher par des
 questions faites avec art : les difficultés
 irritent encore ses desirs. Il veut , ou l'em-
 porter , ou périr dans son entreprise.

Il invente mille moyens nouveaux ;
 mille ruses inconnues. Rien ne succède
 à ses vœux. Enfin la fortune tranche le
 nœud qui l'embarrasse , & dévoile à ses
 yeux le noir tissu du crime qui menace
 Bouillon.

Il revient dans les lieux où Armide
 est assise au milieu de ses vengeurs &
 d'une foule tumultueuse. C'est - là qu'il

se flatte encore de trouver quelque lumière. Il aborde une jeune beauté avec un air qui annonce une liaison ancienne.

« Moi aussi , lui dit-il , je voudrois
» être le Chevalier de quelque belle : je
» pourrois , comme un autre , lui offrir
» la tête de Bouillon ou de Renaud.
» Demandez-moi celle de quelqu'un de
» ces barbares , je vous la promets..... »
Il espere que la plaisanterie amenera bientôt des discours plus sérieux.

Mais il sourit , & son sourire le trahit : Soudain une autre beauté le fixe & s'approche de lui : « Je veux , lui dit-elle , te dérober à toute autre : tu ne
» te repentiras point de m'avoir voué
» ton amour. Je te choisis pour mon
» Chevalier , & je veux dès-à-présent ,
» t'entretenir à l'écart. »

Tous deux ils s'éloignent : « --- Je
» t'ai reconnu Vafrin , & tu dois aussi
» me reconnoître. » A ces mots , il se trouble ; mais bientôt rappelant ses esprits : Je ne me ressouviens pas , lui
» dit-il en souriant , de vous avoir ja-

» mais vue ; & pourtant ces traits ne
 » sont pas faits pour être oubliés ; tout
 » ce que je fais c'est que mon nom ne
 » ressemble point à celui que vous avez
 » prononcé.

» Je suis né sur les fables brûlans
 » de Biferte ; Lesbin est mon pere &
 » je m'appelle Almanzor. --- Je sais qui
 » tu es , & quel pays t'a vu naître : ne
 » dissimule plus : je suis ton amie ;
 » j'exposerois mes jours pour sauver les
 » tiens : tu vois Herminie , la fille des
 » Rois , l'esclave de Tancrede ton maître
 » & le mien.

» Deux mois entiers j'ai été confiée
 » à ta garde ; mon cœur conserve avec
 » reconnoissance le souvenir de ton zèle
 » & de tes soins. C'est moi ; regarde
 » bien , c'est moi-même. » Vafirin la fixe
 » encore , & l'a bientôt reconnue : « Ne
 » crains rien , lui dit-elle , je te jure par
 » le soleil qui nous éclaire que je n'a-
 » buferai point de ta confiance.

» Moi-même j'implore ta pitié : il faut
 » que tu me rendes à mes premiers fers :

„ depuis que ma chaîne est rompue ,
 „ malheureuse au sein d'une affreuse
 „ liberté , je n'ai coulé que de tristes
 „ nuits & des jours déplorables. Si tu
 „ viens en ces lieux pour observer ce
 „ qui s'y passe , la fortune jamais ne
 „ put être plus propice à tes desirs. Je
 „ te révélerai d'importans mysteres &
 „ une trame odieuse qu'aucune autre ne
 „ pourroit te découvrir. „

Inquiet & rêveur , Vaftrin garde un
 morne silence : il se rappelle Armide &
 ses perfidies. Que fait-il ? une femme
 est volage , indiscrete , elle veut , elle ne
 veut plus. Insensé qui s'endort sur la foi
 de ses promesses ! Enfin il lui répond :
 “ Madame , si vous voulez me suivre ,
 „ je guiderai vos pas : partons & ne
 „ perdons plus , en discours inutiles , de
 „ précieux instans. „

Ils conviennent de partir aussi-tôt. Vaftrin se retire : Herminie se mêle parmi les femmes , y demeure quelques momens , affecte un air de gaieté , parle de son Chevalier , & bientôt elle s'éclip-

se. Elle arrive au rendez-vous & tous deux à cheval ils fuient loin du camp.

Déjà ils étoient dans un lieu solitaire , & les tentes des Sarrafins dispa-
roissoient derriere eux : « Quel est , dit
„ Vafrin , ce noir complot qui menace
„ les jours de Godefroi ? „ Herminie
déploie à ses yeux la funeste trame :
« Huit guerriers , dit-elle , Ormond à
„ leur tête , ont conspiré contre la vie
„ de ce héros.

„ Le jour qui décidera de l'empire
„ de l'Asie , ils se jetteront dans la mê-
„ lée , déguisés en François , la croix
„ sur leurs armes & vêtus comme les
„ gardes qui veillent autour de Bouillon.

„ A leurs casques seront attachées
„ quelques marques distinctives qui les
„ feront connoître pour Egyptiens. Sous
„ ce déguisement , au milieu du combat ,
„ les traîtres enfonceront , dans le sein
„ de Godefroi un fer empoisonné.

„ Moi-même , hélas ! j'ai servi leurs
„ barbares projets : ces mains , ces tris-
„ tes mains ont été forcées de tracer

„ le modele de leur armure & de leurs
 „ habits. Je fuis un camp fouillé par
 „ le crime ; je fuis des tyrans qui me
 „ font une loi de partager leurs forfaits.
 „ Voilà Vafrin , la raifon qui m'oblige
 „ à m'éloigner de ces lieux.

„ Hélas ! ce n'est pas la feule „
 A ces mots une rougeur involontaire
 couvre fes joues : elle baiffe les yeux &
 ces derniers fons à demi articulés expi-
 rent fur fes levres. Vafrin veut lui arra-
 cher le fecret que lui cache fa pudeur :
 « Ah ! Madame , lui dit-il , vous avez
 „ des fecrets que vous n'ofez confier à
 „ ma foi ? „

Un foupir s'échappe de fon fein ;
 d'une voix tremblante & mal-affurée :
 « Fuis , dit-elle , impuiffante pudeur ! je
 „ ne reconnois plus tes loix. Eh pour-
 „ quoi tenterois-je encore de cacher un
 „ feu qui fe trahit de lui-même ? il fut
 „ un tems où je me devois ces égards ;
 „ mais aujourd'hui , errante , fugitive ,
 „ quel refpect dois-je encore à des liens
 „ que j'ai brifés ? „

„ Ensuite elle ajoute : „ Dans cette
„ nuit funeste à moi-même , funeste à
„ ma patrie , je perdis bien plus que je
„ ne parus perdre : la ruine de mes
„ états , la chute de mon trône furent
„ les premiers , mais ne furent pas les plus
„ grands de mes malheurs. Cette nuit
„ affreuse me ravit à moi-même ; elle
„ me ravit sans retour mon cœur , ma
„ raison & mes sens.

„ Vafirin , tu t'en souviens , tremblante ,
„ éperdue , au milieu de tant de carnage
„ & d'horreur , je courus à ton maître ,
„ au moment où il entroit dans mon
„ palais , je me jetai à ses genoux :
„ vainqueur indompté , lui dis-je , j'in-
„ plore ta clémence. Je ne te demande
„ point la vie , mais sauve du moins
„ mon honneur & ma vertu.

„ Il me présente sa main victorieuse :
„ Princesse , me dit-il , votre espoir ne
„ sera point trompé. Je serai votre dé-
„ fenseur & votre appui. Je sentis
„ alors je ne fais ce que je sen-
„ tis : mais mon cœur fut pénétré d'une

» céleste douceur , & bientôt mon ame
» toute entière fut en proie à un feu
» dévorant.

» Tancrede , par des soins assidus con-
» soloit mes ennuis : il mêloit ses lar-
» mes avec les miennes. Enfin un jour :
» je vous rends , me dit-il , votre liber-
» té , vos trésors. Hélas ! ce bienfait ,
» Vafirin , n'en eut que l'apparence. En
» rompant mes fers , il me ravit à moi-
» même. Il me rendit de vaines richesses ,
» mais il usurpa sur mon cœur un
» pouvoir despotique.

» Que l'amour a de peine à se cacher !
» souvent je te parlois de mon vain-
» queur : instruit malgré moi d'une
» foiblesse que je n'osois t'avouer : Her-
» minie , me disois - tu , vous brûlez
» d'une flamme secrète. Je m'en défen-
» dois toujours , mais des soupirs tra-
» hissoient mon cœur , & peut-être mes
» regards te révélèrent le feu dont j'étois
» consumée.

» Malheureux silence ! ah ! que ne
» cherchai - je alors un remède à mes

„ peines ; puisque je devois un jour ;
 „ pour les guérir , rompre inutilement
 „ le frein qui arrêtoit mes desirs. Enfin
 „ je partis , j'emportai dans mon cœur le
 „ trait qui l'avoit blessé. Je mourois ,
 „ quand l'amour , pour prolonger ma
 „ triste existence , brisa tous les liens de
 „ la pudeur.

„ J'allai chercher ce vainqueur qui
 „ fit mes tourmens , & qui seul pouvoit
 „ les finir : des cruels , des barbares ,
 „ arrêterent mes pas ; je pensai devenir
 „ leur proie : pour me dérober à leur
 „ fureur , je me sauvai dans un désert
 „ lointain : là , dans une cabane solitai-
 „ re , la houlette à la main , je vécu au
 „ milieu des bergers & des bois.

„ Mais bientôt ce feu que la crainte
 „ avoit assoupi se ralluma dans mon
 „ cœur. Je tentai encore de me réunir
 „ à Tancrede : un nouveau malheur que
 „ je ne pus éviter , me rendit à tous
 „ mes ennuis : des Egyptiens me pri-
 „ rent & m'emmenèrent à Gaza,
 „ Ils me présentèrent à Emiren , je

„ lui révélai ma naissance & mes dis-
„ graces ! Il me plaignit. Je trouvai au-
„ près de lui & auprès d'Armide un asyle
„ respecté. Voilà , Vafrin , ma déplorable
„ histoire. Tant de fois captive , tant de
„ fois affranchie , je conserve , je chéris
„ encore mes premiers fers.

„ O ciel ! si le héros qui m'a chargé
„ d'une chaîne que jamais rien ne pourra
„ briser , alloit me dire : esclave vaga-
„ bonde , va chercher un autre asyle. . . .
„ s'il me repoussoit loin de lui !
„ Ah ! puisse-t-il agréer mon retour &
„ me rendre à mes premiers liens ! „
Ainsi parloit Herminie. Ils marcherent
toute la nuit & tout le jour , soulageant
par leurs entretiens les ennuis de la route.

Vafrin la conduisoit par des sentiers
détournés & par la voie la plus courte
& la plus sûre. Au moment où le so-
leil alloit éteindre ses feux dans l'océan ,
ils arrivent dans un lieu voisin de Soli-
me : ils apperçoivent des traces sanglan-
tes ; bientôt ils voient un guerrier éten-
du sur la poussière , le visage tourné

vers le ciel , & qui tout mort qu'il est semble menacer encore.

A ses armes ils le reconnoissent pour un Infidele : Vafrin s'éloigne ; plus loin ses yeux en rencontrent un autre : Ah ! c'est un Chrétien , dit-il : il s'approche , il détache le casque : « Ciel ! c'est Tancrede ! c'est mon maître ! , ,

A ces cris douloureux , au nom de Tancrede , l'infortunée Princeesse sent déchirer son cœur , éperdue , forcenée , elle accourt. A la vue de cette tête pâle , décolorée , mais belle encore , elle s'élance & se précipite.

Un torrent de larmes coule de ses yeux , des paroles entrecoupées de sanglots s'échappent de sa bouche : « Malheureuse ! où m'a conduit ma triste destinée ? fatale vue ! spectacle à jamais , mais funeste ! Tancrede , enfin tu m'es rendu ; mais , hélas ! je te revois & tu ne me vois plus ! je suis présente à tes yeux , & tes yeux sont fermés pour moi ! en te retrouvant je te perds pour toujours.

Infortunée !

» Infortunée ! l'eussai-je cru que ta
 » vue dût jamais être un supplice pour
 » moi ? Que ne suis-je privée de la lu-
 » mière du jour ! hélas ! où est cette
 » flamme qui animoit ces yeux , jadis si
 » cruels , & si doux ? un voile éternel est
 » étendu sur eux. . . . les roses de son
 » teint , la sérénité de son front , que
 » sont-elles devenues ?

» Mais quoi ? que cette sombre pâleur
 » me plaît encore. Ombre chérie ! si tu
 » entends mes cris , pardonne à mon
 » audace , pardonne à l'ardeur de mes
 » desirs : je vais cueillir sur ces lèvres
 » éteintes des baisers qu'amour m'avoit
 » promis plus brûlans. Oui , je veux en
 » dépit de la mort , rendre , à ces lèvres
 » froides & glacées une partie des feux
 » qui devoient les embraser.

» O ! bouche qui tant de fois par
 » tes discours soulageas mes ennuis , souf-
 » fre qu'un dernier baiser mêle encore
 » quelque douceur à mes derniers mo-
 » mens ! autrefois , peut-être , si j'eusse
 » encouragé tes desirs , tu me l'aurois don-

» né ce baiser qu'il faut maintenant que
» je dérobe. Permets que mes lèvres pres-
» sent tes lèvres , & qu'en les pressant
» j'exale mon dernier soupir.

» Cher Tancrede , reçois mon ame
» toute entiere , & qu'elle passe où re-
» pose la tienne ! » Ses gémisse-
mens étouffent ses paroles , & ses yeux
se fondent en larmes. Le visage du hé-
ros en est inondé. Il revient à lui-même ,
il entr'ouvre ses lèvres languissantes ; un
soupir échappé de son sein se confond avec
les soupirs de la Princesse.

Elle s'en apperçoit ; un rayon d'espé-
rance luit au fond de son cœur. ---
« Tancrede ! mon cher Tancrede ! ouvre
» les yeux & reçois les larmes que je don-
» ne à ton trépas. Regarde Herminie
» mourante à côté de toi ! attends ; mon
» ame va rejoindre la tienne ! attends ;
» c'est la dernière faveur que je te de-
» mande. »

Tancrede ouvre ses yeux foibles &
appesantis , & les referme soudain. Her-
minie continue ses plaintes ; « Il n'est

„ pas mort , s'écrie Vafrin , donnons-
„ lui des secours , nous lui donnerons
„ ensuite des larmes. „ Il lui ôte son
armure ? d'une main foible & trem-
blante , la Princesse seconde la sienne.
Elle examine & sonde ses plaies. Son
expérience & son art lui promettent de le
rappeller à la vie.

Mais dans ce lieu solitaire , elle n'a que
son voile pour envelopper ses blessures.
Amour fournit à sa pitié une ressource
nouvelle. De ses cheveux elle étanche
le sang : de ses cheveux encore elle fait un
lien pour bander ses plaies.

Le dictame & les plantes salutaires
lui manquent , mais elle connoît des
mots mystérieux qui peuvent charmer
la douleur & la mort. Aux sons que sa
bouche prononce , le héros sort de son
mortel assoupissement : il promene autour
de lui un regard curieux : il voit son
fidele Vafrin , il voit Herminie que ses
yeux ne reconnoissent point encore.

« Vafrin ! dit-il , comment , & de-
„ puis quand dans ces lieux ? & toi ,

„ qui es-tu beauté dont la main daigne me secourir ? „ Partagée entre l'inquiétude & la joie , Herminie soupire & rougit : « Tu le sauras , lui dit-elle ; „ mais , en ce moment , ton état demande le silence & le repos. Je te „ promets la vie , prepare à mes soins „ la récompense qui leur est due. „ A ces mots elle s'assied , & sur ses genoux reçoit la tête de Tancrede.

Cependant Vafrin songe aux moyens de reconduire son maître dans le camp avant que la nuit plus sombre ait enveloppé la terre. Mais soudain une troupe de guerriers s'avance ; ce sont les soldats de Tancrede : ils étoient avec lui quand il défia le Circassien ; mais dociles à ses ordres , ils n'osèrent suivre ses pas. Leur zèle qu'alarme son retard , les ramene sur ses traces.

D'autres encore viennent après eux : sur leurs bras mollement entrelacés , ils le reçoivent & le soutiennent : « Et le „ généreux Argant , dit Tancrede ! il „ restera donc la proie des corbeaux &

„ des vautours ? non , de grace ne le
 „ laissez pas en ces lieux ; rendons à ses
 „ tristes restes les honneurs suprêmes , &
 „ à sa valeur le tribut d'éloges qui lui
 „ est dû.

„ Ma haine ne survit point à son
 „ trépas. Il est mort en héros ; & nous
 „ lui devons bien ces foibles hommages
 „ qu'on paie à la vertu qui n'est plus. „
 Des soldats , à ces mots , prennent en-
 tre leurs bras le corps d'Argant , & sui-
 vent Tancrede , chargés de ce pesant far-
 deau. Vafrin , en gardien fidele , marche
 à côté d'Herminie.

„ C'est à Jérusalem que je veux aller ;
 „ dit le guerrier ; s'il faut que le flam-
 „ beau de mes jours s'éteigne , j'expir-
 „ rai du moins plus près du tombeau
 „ de mon Dieu. Il me semble que de
 „ là , mon ame avec moins d'efforts
 „ s'envolera dans le ciel. Heureux en
 „ mourant de voir ces lieux où m'ap-
 „ pelloient mes vœux & mes sermens ! „

Il dit : on le porte à Solime ; on l'y
 dépose sur un lit où il s'endort d'un

sommeil tranquille. Non loin de lui, Vafrin donne à la Princesse un asylé secret & inconnu ; lui-même il va trouver Godefroi, & sans obstacle pénétre jusqu'à lui , quoique dans ce moment le héros profondément occupé de son entreprise , pese dans la balance ses espérances & ses craintes.

Il est assis sur le bord du lit où repose Raymond. Un cercle des guerriers les plus puissans & les plus sages sont autour de lui. Vafrin parle , & tous se taisent pour l'entendre : « J'ai pénétré ,
 „ Seigneur , dans le camp des Infideles.
 „ N'attends pas que je te dise le
 „ nombre de leurs soldats ; les plaines ,
 „ les montagnes , les vallées en sont
 „ couvertes. J'ai vu la terre , au loin ,
 „ dépouillée de ses moissons : j'ai vu
 „ tarir les fleuves & les fontaines : la
 „ Syrie n'a point assez d'eaux pour
 „ éteindre leur soif , ni de bled pour les
 „ nourrir.

„ Mais cette innombrable armée n'est
 „ presque toute qu'un ramas inutile ,

„ sans discipline & sans ordre : ils ne
 „ savent point manier le fer , & lancent
 „ de loin des fleches impuissantes. On y
 „ voit cependant quelques guerriers d'é-
 „ lite qui marchent sous les drapeaux
 „ Persans. On y voit une troupe peut-
 „ être encore plus formidable , c'est la
 „ troupe immortelle du Calife.

„ Immortelle en effet , puisque tou-
 „ jours le même nombre la compose , &
 „ que toujours un nouveau soldat rem-
 „ place le soldat qui vient de périr.
 „ Emiren commande l'armée , Emiren
 „ qui en prudence , en valeur , n'a peut-
 „ être point d'égal. Son maître lui or-
 „ donne de tout tenter pour engager
 „ un combat.

„ Après demain , peut-être , l'ennemi
 „ fera dans ces lieux : . . . Renaud , songe
 „ à défendre ta vie ; on brûle de te
 „ l'arracher : Armide a promis sa main
 „ à qui lui apportera ta tête , & les plus
 „ fameux guerriers ont juré de l'abbattre.
 „ On compte parmi eux le Roi de
 „ Samarcande , le vaillant Altamor : on

» y compte Adrasfe , le gigantesque
» Adrasfe dont les états touchent aux por-
» tes de l'aurore ; guerrier barbare , inhu-
» main , qui au lieu de courfier monte
» un superbe éléphant ; & Tisapherne
» encore , que la renommée place au rang
» des héros les plus redoutés. »

Il dit : Renaud s'enflamme , ses yeux étincellent : déjà il voudroit être au milieu des ennemis : il ne peut plus se contenir , ni captiver l'ardeur qui le transporte. « Sei-
» gneur, ajoute Vafrin , en se retournant
» vers Bouillon , je ne t'ai rien dit en-
» core : un secret plus affreux me reste à
» dévoiler : on aiguise contre toi le
» poignard de la trahison. »

Il lui révèle le complot qui menace ses jours , les armes , le poison , le fatal déguisement & la récompense promise au crime. Tous l'interrogent ; il leur répond à tous. Le silence succede : enfin Bouillon s'adressant à Raymond : Comte , lui dit-il , quel est ton avis ?

« -- Je ne crois plus qu'il faille de-
» main recommencer l'assaut : investis-

„ fons la tour , & fermons-en la sortie
„ à l'ennemi. Cependant faisons reposer
„ nos troupes , & préparons-nous à
„ un combat qui doit décider du sort
„ de l'Asie : songe toi-même s'il vaut
„ mieux aller chercher l'Egyptien ou
„ l'attendre.

„ L'objet le plus important pour
„ nous , c'est ta vie : par toi nous sommes
„ sûrs de vaincre , par toi nous sommes
„ sûrs de régner : sans toi , qui sera
„ notre guide ? quel sera notre appui ?
„ Pour reconnoître les perfides qui me-
„ nacent tes jours , fais changer à tes
„ gardes d'habillement & d'armure ; le
„ crime se trahira de lui-même.

„ -- Je retrouve dans tes conseils toute
„ ta sagesse & toute ton amitié. Je pro-
„ nonce ce que tu n'oses décider ; nous
„ marcherons à l'ennemi : les vainqueurs
„ de l'Orient ne doivent point se cacher
„ derriere un rempart ou dans des retran-
„ chemens : c'est dans la plaine , c'est à la
„ clarté du jour , que nous devons montrer
„ à ces impies notre valeur & notre audace.

„ Ils trembleront au seul souvenir de
 „ nos triomphes : notre aspect , l'éclat
 „ de nos armes , acheveront leur défaite.
 „ Sur leurs débris , nous assiéront les
 „ fondemens de notre empire. Bientôt
 „ la tour se rendra d'elle-même , ou
 „ cédera sans peine à nos efforts. „ A ces
 „ mots , Bouillon se tait ; & tous vont
 goûter le repos qu'amènent le silence &
 la nuit.

Fin du dix-neuvième Chant.

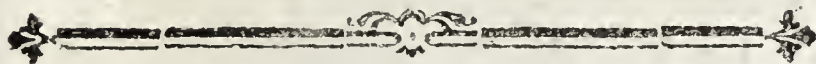




L A

J E R U S A L E M

DELIVRÉE.



C H A N T X X.

DEJA le soleil avoit rappelé les mortels à leurs travaux ; déjà son char conduit par les heures avoit mesuré une partie de sa carrière. Soudain , du haut de la tour où ils se sont réfugiés, les Infideles apperçoivent un nuage lointain qui s'avance & roule vers Solime. Bientôt ils reconnoissent les Egyptiens & le secours qui leur est promis. Sous les pas

de cette immense armée , vole un tourbillon de poussière ; la plaine & les collines disparoissent.

A cet aspect , les assiégés poussent des cris d'allégresse. Tels , aux rives de la Thrace , à l'approche des hivers , des bataillons de grues s'agitent , & par leurs cris saluent la chaleur qu'ils vont chercher dans de plus heureux climats. L'espérance ranime leur courage & leur vigueur : ils lancent des fleches , ils vomissent des outrages & des blasphêmes.

Les Chrétiens ont bientôt compris d'où naissent ces nouveaux transports & cette subite audace. Ils portent leurs regards dans la plaine ; ils voient l'ennemi qui s'avance : soudain une généreuse ardeur les enflamme ; ils crient : aux armes ! aux armes ! la jeunesse impétueuse se presse autour de Bouillon & frémissant de rage : « Donne , Seigneur , donne-
,, nous , s'écrie-t-elle , le signal du
,, combat. ,,

Mais le héros résiste à leur impatience , & met un frein à leur audace : il ne per-

met pas même que par de légers combats on essaie la fortune. « Après tant de fatigues , leur dit-il , donnons du moins , un jour au repos. , Peut-être aussi veut-il nourrir dans ses ennemis une confiance imprudente.

Chacun prépare ses armes , en attendant que l'aurore trop lente ait enfin rallumé ses feux. Jamais l'air ne fut si pur , jamais le ciel ne fut si brillant. Tout rioit dans la nature : le soleil plus majestueux répandoit toutes ses clartés ; il sembloit qu'il voulût contempler sans voile les exploits qui doivent illustrer cette journée.

Aux premiers rayons du jour , Godefroi fait marcher son armée en ordre de bataille. Raymond doit veiller sur la tour , & contenir les assiégés. Sous lui , sont les Gascons & une foule de Chrétiens qui du fond de la Syrie sont venus rendre hommage à leurs libérateurs.

On lit sur le front de Godefroi le présage assuré de la victoire : un céleste éclat brille dans tous les traits ; jamais il ne

parut si auguste & si grand : la fleur de la jeunesse renaît sur son visage ; son regard , son maintien , tout annonce qu'il est au dessus des vulgaires mortels.

Bientôt l'Egyptien est en présence. Godefroi fait occuper une colline qui s'étend à sa gauche & se prolonge derrière lui. Dans la plaine , il forme un front large & menaçant. L'infanterie est au milieu , & la cavalerie sur les ailes.

A sa gauche , il place les deux Robert ; son frere est au centre ; lui-même il commande la droite. C'est dans ce poste , que les plus grands dangers doivent se réunir ; c'est-là que l'ennemi doit porter ses plus terribles efforts : c'est par-là qu'il peut tenter d'envelopper les Chrétiens.

Sous lui , sont les Lorrains & l'élite de ses soldats. Entre les cavaliers , il place des fantassins accoutumés à combattre au milieu des chevaux. Non loin de là , est un escadron d'aventuriers & d'autres guerriers fameux sous les ordres de Renaud.

« La victoire , lui dit Godefroi , est

» dans tes mains ; c'est de toi que dépend notre fort : tiens ta troupe cachée à l'ombre de ces ailes. Au moment où l'ennemi s'approchera , fonde tout-à-coup sur lui , & fais évanouir ses projets. Sans doute , il voudra nous envelopper. »

Delà , sur un courfier rapide il vole de rang en rang ; son visage est découvert ; la terreur est sur son front & l'éclair dans ses yeux : il rassure les courages ébranlés ; il affermit ceux qui espèrent : il rappelle au brave ses exploits , à l'audacieux ses promesses : aux uns il promet des récompenses , aux autres des honneurs.

Enfin il s'arrête sur une éminence à la tête de son armée , & adresse à ses guerriers ce discours qui les enflamme. Sa rapide éloquence roule comme un torrent qui grossi par la fonte des neiges , se précipite du sommet d'une montagne.

« Illustres vainqueurs de l'Orient ,
» fléaux de l'impiété , voici enfin le
» dernier de nos combats ; voici le jour

» si long-tems désiré : le ciel rassemble
 » aujourd'hui tous vos ennemis pour les
 » livrer tous à la fois à vos coups.

» Que de victoires réunies dans une
 » seule ! que de travaux , que de fatigues
 » nous épargne l'Eternel ! que l'aspect de
 » cette immense multitude ne vous inf-
 » pire aucune terreur. Divisée , sans har-
 » monie , sans discipline , elle s'embarraf-
 » sera elle-même. A tant de bras , il man-
 » quera le courage qui les fait mouvoir ,
 » & cet ordre qui les dirige & les rend
 » utiles.

» La plupart sans vigueur , sans adref-
 » se , arrachés à l'oïfiveté ou à de vils
 » emplois , n'apportent que leur lâche-
 » té & leur inexpérience. Déjà de leurs
 » mains tremblantes , je vois tomber les
 » épées , les boucliers & les enseignes.
 » Dans leurs sons incertains , dans leurs
 » mouvemens équivoques , je vois leur
 » perte & notre triomphe.

» Ce guerrier couvert d'or & de pour-
 » pre qui les commande & dont le re-
 » gard est si fier , a vaincu peut-être

„ des Arabes & des Maures : mais sa
 „ valeur ne résistera point à la nôtre.
 „ Au milieu du trouble & de la con-
 „ fusion , que peut-il attendre de son
 „ courage & de son habileté ? Il ne con-
 „ noît point ses soldats , il leur est in-
 „ connu ; il en est peu d'entr'eux aux-
 „ quels ils puisse dire ! tu étois-là , j'y
 „ étois avec toi.

„ Moi je commande à une troupe choi-
 „ sie : jadis votre compagnon , aujour-
 „ d'hui votre chef , j'ai combattu , j'ai
 „ triomphé avec vous. En est-il parmi
 „ vous dont je ne connoisse la patrie &
 „ la naissance ? Quand vos fleches volent
 „ dans les airs , en est-il une dont je
 „ ne puisse dire : c'est un François ,
 „ c'est un Irlandois qui l'a lancée ?

„ Je ne vous demande point des ex-
 „ ploits nouveaux ; soyez tels que je vous
 „ ai vus : ayez votre zele accoutumé ,
 „ souvenez-vous de votre gloire , de la
 „ mienne , de celle de Jesus - Christ.
 „ Allez , frappez ces impies , foulez aux
 „ pieds leurs cadavres sanglans , & sur

„ leurs débris affermissez notre conquête. Pourquoi vous arrêter encore ? je le lis dans vos yeux ; la victoire est à nous. „

A ces mots , un rayon de lumière vient former un cercle autour de sa tête. Tel brille un éclair ; ou telle encore une étoile détachée du front de la nuit se plonge dans le sein des eaux. Ce rayon parut aux Chrétiens le prélage assuré du diadème que devoit un jour ceindre Bouillon.

Pent-être , s'il est permis à un mortel de sonder les célestes mystères , peut-être , ce fut l'ange tutélaire du héros qui descendit du séjour des immortels , & le couvrit de ses ailes. Cependant l'Egyptien avec non moins d'ardeur ordonnoit son armée & encourageoit ses soldats.

Il avoit , comme Godefroi , placé son infanterie au milieu & sa cavalerie sur les ailes. Il commande à la droite ; Altamore à la gauche ; Muléassém est au centre & derrière-lui Armide & son brillant cortège.

Sous Emiren , se rangent le farouche Adraſte & Tiſapherne & la troupe immortelle. A la gauche , avec Altamore , ſont les Rois de Perſe & d'Afrique & les deux Monarques Ethiopiens. Leurs nombreux eſcadrons peuvent ſe déployer dans un plus vaſte eſpace ; c'eſt delà que la fronde doit lancer les pierres , & l'arc décocher les fleches.

Le Général court de rang en rang ; il parle à ſes ſoldats par lui-même ou par ſes interprètes : il mêle les reproches & les louanges , les promeſſes & les menaces : « Pourquoi , dit-il à l'un , ce
,, viſage conſterné ? que crains-tu ? que
,, peut un ſeul contre cent ? notre ombre , nos cris ſeuls mettront enſuite
,, cette poignée de ſoldats.

,, J'aime ton audace , dit-il à l'autre ;
,, généreux guerrier , va reprendre la proie
,, que des barbares nous ont enlevée. ,,
Quelquefois il invoque la patrie ; il préſente à leurs yeux ſon image pâle , défigurée & le tableau de leurs familles ſup-

pliantes , éperdues : „ Ta patrie , te parle
„ & t'implore par ma voix.

„ Sauve mes loix , te dit-elle , sauve
„ mes temples. Ne permets pas qu'ils
„ soient souillés de mon sang. Arrache
„ les filles tremblantes aux outrages d'un
„ soldat effréné : défends les cendres &
„ les tombeaux de tes aïeux de l'impiété
„ qui va les profaner ; vois les vieillards
„ appesantis par l'âge qui déplorent leur
„ foiblesse & te montrent leurs cheveux
„ blancs. Vois ton épouse en larmes ,
„ qui te montre son sein , tes enfans
„ & ce lit confident de vos chastes
„ amours ! „

Il dit à d'autres : « L'Asie remet dans
„ vos mains sa gloire & sa vengeance ;
„ c'est de vous qu'elle attend le sévère
„ mais juste châtiment de ces barbares
„ qui l'ont ravagée. „ Ainsi en diverses
langues & par divers motifs , il allume ,
dans ses guerriers l'ardeur du combat.
Mais déjà les deux chefs se taisent &
les deux armées ne sont plus séparées
que par un espace étroit.

Quel étonnant spectacle ! le signal est donné ; tout s'ébranle : les enseignes & les drapeaux flottent dans les airs. Les vents agitent les mobiles panaches : l'or & l'acier frappés des rayons du soleil portent au loin les éclairs & la terreur.

Tout est hérissé de piques & de javalots : les arcs sont tendus , les lances sont en arrêt , les traits sifflent , les frondes résonnent , les courriers écument & s'enflamment de la haine & de la fureur dont leurs maîtres sont animés. Ils bondissent , ils frappent la terre , & leurs naseaux brûlans vomissent la flamme & la fumée.

La beauté de ce spectacle en égale l'horreur. Malgré les alarmes qu'il inspire , un charme secret y fixe les yeux. Le son terrible de mille instrumens flatte encore les oreilles qu'il étonne. Cependant l'armée Chrétienne , moins nombreuse , offre un aspect plus imposant. Leurs armes ont plus d'éclat , un souffle plus guerrier anime leurs trompettes.

Bouillon , le premier , fait sonner la

charge. L'Egyptien répond & accepte le combat. Les Chrétiens à genoux invoquent l'Eternel, & baissent la poussière. Bientôt la plaine disparoît : on se presse, on se mêle, & de tous côtés volent la fureur & la mort.

Quel guerrier parmi les Chrétiens frappa les premiers coups ? Quelle main cueillit les premiers lauriers ? ce fut la tienne, ô Gildippe ! le ciel livre au bras d'une femme le grand Hircan, le souverain d'Ormus : tu lui perces le cœur ; il tombe & en tombant il entend les ennemis vanter le coup qui lui ravit la vie.

La lance de l'amazone est brisée : d'une main vigoureuse, elle saisit son épée, se précipite au milieu des Persans, ouvre & renverse les rangs les plus ferrés. Elle atteint Zopire à la ceinture, & partagé en deux elle l'étend sur la poussière. Elle frappe Alarcon à la gorge, & lui coupe le canal des alimens & de la voix.

Artaxerxe roule sans connoissance ; Argée expire : Ismaël voit trancher les nerfs qui attachent sa main à son bras.

Les rênes de son coursier flottent sur son cou ; l'animal libre du frein qui le captivoit , fuit au milieu des rangs & y porte le désordre.

Ces guerriers , cent autres encore dont les noms sont ensevelis dans l'oubli , tombent sous le fer de l'amazone. Les Persans l'entourent , la pressent & la menacent : déjà ils se disputent l'honneur de sa défaite : mais le fidele Odoard dont la tendresse est alarmée , accourt pour la soutenir & la défendre. Tous deux réunis , ils sentent redoubler leurs forces & leur courage.

Généreux époux ! vous donnâtes un spectacle nouveau dans les combats. Chacun de vous oublie ses propres dangers pour sauver , pour venger une vie qui lui est plus précieuse que la sienne ! Gildippe repousse les coups qui menacent le tendre Odoard. Odoard couvre Gildippe de son bouclier : il présenteroit , s'il le falloit , son sein tout nud aux armes dirigées contr'une tête si chere.

Sous les coups du guerrier tombent

& l'audacieux roi du Bécán , & Alvante qui osa frapper Gildippe. Gildippe fend la tête au brave Arimon qui menaçoit les jours de son époux.

Cependant le Roi de Samarcande faisoit parmi les Chrétiens un ravage encore plus affreux : autour de lui , tout tombe , tout périt ; ce qui échappe à son épée expire sous les pieds de son coursier : heureux qui meurt tout entier d'un seul coup & ne gémit pas encore sous le poids du fougueux animal.

Altamore moissonne , & le vigoureux Brunellon , & le gigantesque Hardouin. Le premier a la tête fendue , & les morceaux sanglans en retombent sur l'une & l'autre épaule. Le second par le bizarre effet de sa blessure , est forcé de rire en expirant.

Une foule d'autres guerriers tombe sous les coups de l'homicide épée. Genton , Gaston , Guy , le généreux Rosemond confondent ensemble leurs derniers soupirs. Qui pourroit compter les victimes d'Altamore ? Qui pourroit dire
tous

tous ceux que son coursier écrase sous ses pieds ? combien de blessures diverses ? combien de morts différentes ?

Personne n'ose affronter ses regards ; personne n'ose le menacer : Gildippe seule revient sur lui : seule elle ose braver ce dangereux rival. Jamais Amazone sur les rives du Thermodon ne soutint un bouclier avec tant de vigueur & ne mania la hache meurtrière avec tant d'audace.

La première elle frappe l'Infidèle & du coup elle brise l'or & l'émail qui ornent son diadème. Le superbe Altamore est forcé de baisser la tête. La honte & le dépit l'enflamment & sa rapide vengeance efface aussitôt l'affront qu'il a reçu.

Il porte à Gildippe un coup affreux qui lui ôte le sentiment & presque la vie. Elle tomboit ; mais son fidèle époux accourt & la soutient. Soit hasard , soit courage , l'Infidèle abandonne sa victime. Tel un lion généreux dédaigne un ennemi terrassé , le regarde & s'éloigne.

Cependant Ormond dont la main s'est

consacrée aux forfaits , Ormond , sous l'habit qui le cache , s'est mêlé parmi les Chrétiens , & avec lui les complices de sa perfidie. Tels au déclin du jour , des loups avides de carnage tentent de surprendre un timide troupeau sous la ressemblance des gardiens fideles qui veillent pour le défendre.

Ils s'approchent , & déjà le barbare a pénétré non loin de Bouillon. Mais à la vue de sa cotte-d'armes : « Voilà , » s'écrie le héros , voilà la traître qui a » conjuré contre mes jours ! voilà ses » complices ! » Il dit ; & marche au perfide.

Il lui fait une mortelle blessure ; le scélérat immobile ne fait , ni reculer , ni frapper , ni se défendre. Son audace est glacée ; un regard de Godefroi l'a pétrifié. Toutes les épées sont tournées contre ces assassins ; toutes les fleches pleuvent sur eux. Sanglans , percés de coups , il ne reste de leurs corps que des lambeaux déchirés.

Couvert de ce sang odieux , Bouillon

se jette dans la mêlée , & va chercher Altamore. Ce fier Persan enfonce & renverse les escadrons les plus ferrés. Devant lui , les Chrétiens disparoissent , comme on voit sur les bords de l'Afrique le sable voler épars au gré des vents. Godefroi , par ses cris , par ses menaces , arrête ses soldats , & fond sur le vainqueur qui les poursuit.

Tout se mêle à la fois : jamais le Simois ni le Xanthe ne virent sur leurs bords , un carnage plus affreux. Baudouin & Muléassém se heurtent avec leur infanterie. A l'aile gauche , près de cette colline où combat Emiren , tout est en feu.

Le Général Infidèle & l'un des Robert se mesurent ensemble ; leur valeur est égale. Moins heureux contre Adraste , l'autre Robert voit son casque brisé , & son armure en pièces. Tisapherne n'a point encore trouvé de rival digne de lui ; il court , il se précipite au milieu des rangs les plus ferrés , & laisse par-tout le ravage & la mort.

La fortune balance encore les craintes

& les espérances. Le champ de bataille est couvert de débris d'épées , de lances & de boucliers. Tout est jonché de cadavres : les uns mordent la poussière , d'autres tournés vers le ciel semblent menacer encore. Presque tous sont percés de l'arme meurtrière qui lui ravit la vie.

Le courfier fidèle est étendu auprès de son maître ; l'ami est couché auprès de son ami : le Chrétien , le Sarrafin , les vaincus , les vainqueurs , les morts & les mourans sont entassés & confondus. Les cris de la fureur , les murmures de la colère , les gémissemens , les sanglots se mêlent & forment des sons confus , inarticulés , qui portent dans l'ame , la terreur & l'effroi.

Ces armes si brillantes n'offrent plus qu'un aspect sombre & funeste : le fer n'étincelle plus , l'or a perdu son éclat ; les couleurs sont éteintes ; les cimiers sont brisés , les cottes-d'armes déchirées , sanglantes , ou couvertes de poussière.

Cependant les Arabes , les Ethiopiens , & les Maures se déploient , & s'étendent pour envelopper l'aile droite des Chrétiens.

Déjà leurs archers , & leurs frondeurs les inquietent de loin. Mais soudain Renaud marche avec ses guerriers. Les tonnerres , les volcans , inspirent moins de terreur , & portent moins de ravage.

Affimir , le brave Affimir se présente le premier à la tête de ses soldats basanés. Renaud l'atteint au cou , & le renverse mort sur la poussière. A la vue du sang qu'il vient de répandre , il sent redoubler sa fureur & brûle de s'enivrer de carnage. Quels prodiges de valeur ! que d'incroyables exploits !

La mort se multiplie sous ses coups , & dévore plusieurs victimes à la fois. Les Infidèles consternés croient voir briller dans ses mains une triple épée. Tel , à nos yeux abusés par la rapidité du mouvement , le serpent paroît armé d'une triple langue. La terreur est dans tous leurs sens , & leur montre par-tout le trépas.

Les tyrans de la Lybie confondent avec les deux Monarques Ethiopiens leur sang , & leurs derniers soupirs. Enflammés par l'exemple de Renaud , ses illustres

guerriers immolent une foule éperdue qui tombe à leur aspect : c'est moins un combat qu'un carnage. Au fer qui les frappe , les Sarrafins n'opposent que leur désespoir & leurs cris.

Bientôt la frayeur les chasse & les disperse : tout est en désordre , tout fuit. Le vainqueur attaché à leurs pas les poursuit encore & acheve leur déroute. Enfin las d'égorger une troupe fugitive & sans défense , le héros s'arrête & sent amollir son courage.

Tels ces vents fougueux qui ébranlent les collines , & renversent les forêts , soufflent plus doucement dans la plaine : ou telles encore les vagues qui grondent & mugissent contre les écueils , reviennent expirer mollement sur la surface des ondes. La fureur de Renaud terrible à l'ennemi qui lui résiste , est désarmée par sa fuite.

Sa valeur , qui dédaigne des victimes tremblantes & fugitives le ramene sur l'infanterie : soutenue jusqu'alors par les Arabes & par les Africains , leur désastre

l'a laissée sans défense. Renaud & ses impétueux guerriers se précipitent sur elle , l'enfoncent & la renversent.

La tempête , avec moins de rapidité , abat les épis qui cedent & plient sous ses efforts. Tout nage dans le sang , tout est couvert d'armes brisées , de cadavres déchirés & palpitans. Ce qui échappe au fer , expire sous les pieds des chevaux.

Renaud pénètre jusqu'au lieu où assise sur son char doré , les armes à la main , Armide étoit entourée de la foule de ses amans. Ses yeux ont bientôt reconnu son fatal ennemi. Elle arrête sur lui des regards où regnent la tendresse & la haine. Elle se glace , elle s'enflamme tour-à-tour.

Le héros reste un moment interdit à sa vue : il veut s'éloigner , mais les rivaux conjurés fondent sur lui , les uns l'épée à la main , les autres la lance en arrêt. Elle-même a déjà une fleche toute prête : le dépit hâte ses mains trop lentes , l'amour les retient & les arrête.

L'amour révolté dans son sein y ral-

lume le feu qu'elle y tenoit caché. Trois fois elle effaie de tendre son arc , trois fois ses mains tremblantes se refusent à ce cruel emploi. Enfin le dépit l'emporte : l'arc est tendu , le trait vole , mais le repentir vole après lui.

Elle voudroit qu'il reculât ; elle voudroit qu'il revînt percer son propre cœur. Etrange effet de l'amour dédaigné ! que feroit-ce s'il étoit vainqueur ? mais bientôt elle gémit de sa foiblesse & la fureur à son tour triomphe dans son cœur déchiré. Elle flotte partagée entre le desir & la crainte & suit son trait des yeux.

Il va frapper la cuirasse du héros , s'y enfonce & s'y arrête. Renaud s'éloigne ; Armide croit qu'il la méprise ; furieuse elle lui lance des fleches toujours impuissantes. Amour cependant rouvre ses blessures & les rend plus profondes.

« Il fera donc , dit-elle , toujours » impénétrable à mes coups ? Sans doute , comme son cœur , son corps est » ceint d'un rempart de diamant. Ni » mes fleches , ni mes regards ne sau-

» roient l'atteindre & le blesser. Sans
» armes , je suis vaincue ; les armes à
» la main je la suis ; encore amante ,
» ennemie , je suis également l'objet de
» ses dédains.

» Vaines ressources , charmes impuif-
» sans ! malheureuse ! ah ! tout cede à
» son pouvoir , & les forces des mortels ,
» & les secrets de la magie. Déjà tous
» les héros armés pour ma vengeance
» ont plié sous ses efforts ou expiré sous
» ses coups. »

Seule , sans défense , elle se croit déjà captive & chargée de fers honteux. Dans sa frayeur , elle oublie , & son arc , & ses fleches , & l'art des enchantemens. Tel à la vue de l'aigle , prêt à le déchirer , le cygne timide tremble & se tapit contre terre.

Mais Altamore voit le danger qui la menace : pour voler à son secours , il abandonne les Persans qui déjà plient , & que sa présence arrête à peine. Il oublie sa gloire ; il oublieroit l'univers entier pour sauver l'objet qu'il adore.

Il protege le char mal défendu , & son fer lui ouvre un large passage. Cependant ses foldats font égorgés & mis en fuite par Renaud & par Bouillon. Il le voit , il en gémit , mais plus amant que guerrier , il assure la retraite d'Armide , & revient donner aux siens , un tardif & inutile secours.

Il ne retrouve par-tout que la terreur & la mort : mais la droite des Infideles triomphe , & les Chrétiens fuient vaincus & dispersés. L'un des Robert , sanglant , percé de coups , sauve à peine sa vie : l'autre est dans les fers d'Adrasfe. Ainsi la fortune partageoit les succès & les revers.

Godefroi rallie ses foldats , & les ramene au combat. Les deux ailes victorieuses se rencontrent & se heurtent ; toutes deux teintes de sang , toutes deux enivrées d'un premier triomphe elles ont à défendre leur gloire & leurs lauriers. Le sort entr'elles balance incertain.

Cependant Soliman du haut de la tour contemploit cette scene de carnage

& d'horreur : d'un œil inquiet il suivoit les mouvemens des deux armées , les jeux de la fortune & ses retours soudains.

Il demeure un moment , interdit , immobile : bientôt son courage s'enflamme : il veut aussi partager les dangers , & cueillir les lauriers que cette plaine sanglante offre à sa valeur. Soudain il s'arme :
 “ Allons , allons , s'écrie-t-il , partons
 „ sans différer , c'est aujourd'hui qu'il
 „ faut , ou vaincre , ou mourir. »

Peut-être le ciel qui veut briser les derniers appuis des Infidèles , & livrer aux Chrétiens leur dernières victimes , lui inspire lui-même cette fureur : peut-être un secret pressentiment le pousse à braver la mort qui le menace. Ardent , impétueux , il ouvre la porte , & présente aux Chrétiens , la foudre & le trépas.

Seul il s'élance , seul il défie mille bras qui s'arment contre lui : déjà il est au milieu des ennemis. Entraînés par son ardeur , tous les siens , & Aladin lui-même se précipitent sur ses pas. Le tact , oublie les craintes , le prudent s'aban-

donne , tout est animé moins d'espérance que de rage.

Que de Chrétiens expirent sous les coups du Sultan ! plus rapide que l'éclair son bras donne une mort inattendue. La terreur vole devant lui , & déjà les Fideles de Syrie tremblans , désespérés , vont passer du désordre à la fuite.

Avec moins dépouvante & d'effroi , les soldats de Raymond gardent encore leurs rangs. Surpris , accablés , ils voient le danger sans le braver ni le fuir. L'épée de Soliman s'enivre de sang , elle dévore les Chrétiens. L'aigle avec moins de fureur s'acharne sur sa proie ; un loup furieux fait moins de carnage dans une Bergerie.

Aladin & ses guerriers marchent sur ses traces , & comme lui portent la terreur & la mort. Mais le généreux Raymond vient soutenir ses soldats : il voit Soliman , il reconnoît son vainqueur , il le reconnoît & le brave.

O fatale vieillesse ! il retombe , encore une fois , sous la main qui l'a terrassé.

Au même moment cent boucliers se levent pour le défendre , cent bras se levent pour l'accabler. Mais le Sultan s'éloigne , & abandonne un ennemi qu'il croit mort & qu'il dédaigne.

Il porte ailleurs son fer meurtrier ; il frappe , il égorge , & se signale par d'incroyables exploits ; mais les victimes manquent à sa rage : toujours altérée de sang , elle l'entraîne à d'autres combats.

Il se précipite à travers les ruines des remparts , & vole au champ de bataille. Mais ses soldats sont toujours animés de sa fureur , & les Chrétiens toujours pleins de la terreur qu'il leur a inspirée. L'Infidele veut achever son triomphe le Chrétien ne songe qu'à reculer sa défaite.

Déjà les Gascons plient ; déjà les Fideles Syriens sont dispersés. En fuyant , ils passent non loin de l'asyle où repose le généreux Tancrede : leurs cris parviennent jusqu'à lui ; tout foible qu'il est , il se leve & promene ses regards sur Solime. Il voit le Comte de Toulouse étendu sur l'arene, les troupes éperdues & fugitives.

La valeur ranime ses forces languissantes , & enflamme le reste de son sang. D'une main il saisit son bouclier dont l'énorme poids ne surcharge point sa foiblesse ; de l'autre il prend son épée & court au combat.

« Où fuyez-vous , s'écrie-t-il ? mal-
 » heureux ! vous laissez votre maître aux
 » fers du Sarrafin ! les armes de Ray-
 » mond suspendues dans les temples y
 » seront donc les monumens de sa gloire
 » & de votre honte ! Allez , retournez
 » en Gascogne ; dites au fils de votre
 » Comte que son pere est mort , & que
 » votre fuite a trahi sa vieillesse. » Il dit :
 & tout foible qu'il est , & sans cuirasse ,
 il sert de rempart à mille guerriers armés
 & pleins de vigueur.

De son immense bouclier il couvre Raymond ; là , viennent expirer tous les traits qu'on lui lance , & tous les coups qu'on lui porte. De son épée le héros écarte les Infideles , & le vieillard respire sous son ombre.

Bientôt il se relève tout brûlant de

colere & de honte : il promene autour de lui des regards étincelans , & cherche le barbare qui l'a frappé. Il le cherche en vain ; il frémit , & tourne contre les autres sa vengeance & sa rage.

Tous les siens revolent sur ses pas , s'enflamment du courroux qui l'anime. L'Audace renaît au cœur des Chrétiens ; la terreur passe aux Infideles , & avec elle la fuite & le trépas. Raymond poursuit le cours de ses vengeances , & cent victimes expient l'affront qu'il a reçu.

Pendant qu'il abat les plus nobles têtes , le sort offre à ses yeux l'usurpateur de Solime : il lui décharge sur le front un coup terrible : & redouble vingt fois. Le vieux Monarque tombe , & mord en expirant la terre sur laquelle il a régné.

Privés de leur double appui , les barbares s'abandonnent à leur terreur ou à leur désespoir. Les uns furieux se livrent eux-mêmes au fer des Chrétiens : les autres vont chercher dans la tour un refuge inutile. Le vainqueur y entre avec le vaincu , & acheve sa glorieuse conquête.

La tour est prise ; ses défenseurs expirent sur les degrés. Le Comte de Toulouse monte au sommet , & à la vue des deux armées , il y arbore la Croix triomphante. Cependant Soliman est déjà loin des remparts & bientôt au milieu de la mêlée.

Il foule une plaine ensanglantée , & des monceaux de cadavres. Tout présente à ses yeux l'empire de la mort & ses funestes triomphes. Il voit un courfier qui erre sans maître & sans guide : il saisit les rênes , s'élance sur son dos & vole au combat.

Sa présence rend aux Sarrafins effrayés le courage & la vigueur : il ne brille qu'un moment , mais il brille comme la foudre qui laisse sur les débris des plus superbes édifices l'empreinte éternelle de son passage. Que de victimes expirent sous ses coups. Il en est deux dont le souvenir doit vivre au-delà des tems.

Gildippe ! Odoard ! si mes vers peuvent aller aux siècles futurs , vos exploits , vos malheurs iront avec eux : tous les âges vanteront votre tendresse & vos vertus ; & les fideles amans arroseront mes vers de

larmes qu'ils donneront à votre trépas.

Gildippe se précipite au milieu du carnage ; de deux coups , elle atteint Soliman dans le flanc & perce son bouclier. Le cruel qui la reconnoît : « Voilà , s'é-
» crie-t-il ; ce couple sans pudeur & sans
» vertu ! malheureuse ! ton aiguille &
» ton fuseau te serviroient mieux que
» ton épée & ton vil amant. »

Il dit : & plus furieux il lui porte un coup désespéré : son fer déchire ce sein qu'amour seul devoit bleffer de ses traits. Soudain elle laisse tomber les rênes de son courfier , languit & chancelle. Odoard , le malheureux Odoard accourt pour la défendre , & n'arrive que pour la venger.

Que fera-t-il dans son infortune ? la fureur , la tendresse le partagent & le déchirent. Il veut soutenir son épouse expirante , il veut punir son meurtrier. L'amour accorde la tendresse & la vengeance : d'une main , il embrasse sa chère Gildippe , de l'autre il cherche à percer Soliman.

Mais trop foible pour remplir ces deux

devoirs à la fois , il voit tromper également , son amour & sa haine. Le Sultan lui coupe ce bras sur lequel s'appuie sa fidelle compagne : elle tombe & lui-même tombe avec elle.

Tel , sous les coups de la coignée ou sous les efforts de la tempête , l'orme expire avec la vigueur qui lui est unie, & semble gémir sur ces pampres qui couronnoient sa tête , & sur les raisins qu'écrase sa chûte.

Tel périt Odoard : il ne sent , il ne plaint que le malheur de la tendre Gil-dippe. Ils voudroient se dire un dernier adieu ; les paroles expirent sur leurs levres , & ils ne peuvent s'adresser que de tristes soupirs. Tous deux ils se regardent , tous deux ils se pressent encore & s'embrassent. Un même instant voit fermer leurs paupieres , & leurs ames s'envolent ensemble au céleste séjour.

Soudain la renommée déploie son vol , & va semer cette funeste nouvelle. Renaud en est instruit , & par les cris , & par un messager trop sûr. Le courroux , le devoir , la douleur , l'attachement , tout allume

dans son cœur l'ardeur de les venger. Mais le fier Adrafte vient s'offrir à lui, & présente à sa valeur un autre ennemi à combattre.

« Voilà , s'écrie le barbare , la victime
 » que demande mon bras ! je te recon-
 » nois à tes armes ; je t'ai cherché tout
 » le jour ; cent fois je t'ai vainement
 » appelé par ton nom : je vais porter
 » ta tête aux pieds de ma divinité , &
 » remplir mes vœux & sa vengeance.
 » Viens , ennemis d'Armide , viens faire
 » avec son défenseur , assaut de fureur &
 » de courage ? »

Il dit : & décharge un coup meurtrier sur la tête du héros. Le casque résiste ; mais Renaud chancelle : lui-même à son tour , il enfonce dans le flanc du barbare une mortelle blessure. Il tombe ce géant formidable , ce Monarque indompté , & un seul coup a l'honneur de sa chute.

A cet aspect , tous les cœurs sont glacés d'horreur , d'épouvante & d'effroi. Soliman , Soliman lui-même se trouble &

pâlit. Trop sûr de sa perte , il balance , il hésite , & pour la première fois son cœur est étonné. O ciel ! tout reconnoît tes loix , tout obéit à ton invincible bras.

Il voudroit combattre , il voudroit se précipiter sur Renaud ; mais il ne retrouve plus son ardeur première ; il ne retrouve plus ses forces & sa vigueur : une terreur secrète éteint sa fureur & amortit son audace.

Tel un malade , dans le délire d'un sommeil agité , croit faire pour courir de pénibles efforts : mais ses mains & ses pieds se refusent à ses vœux : il voudroit parler , mais sa langue reste immobile & glacée. Mille pensées roulent dans le cœur de Soliman : aucune cependant n'est pour la retraite ni pour la fuite.

Renaud fond sur lui avec la rapidité de l'éclair , & paroît à ses yeux , plus grand , plus terrible qu'un mortel. Soliman résiste à peine , mais il conserve , en mourant , tout son courage , & toute sa fermeté. Il ne tente point de se dérober aux coups qui le menacent ; il ne lui échappe pas un gémissement : tout en lui respire encore la grandeur & la fierté.

Ainsi ce nouvel Antée qui , dans le cours d'une longue guerre , tomba souvent & se releva toujours plus terrible , tombe pour ne se relever jamais. Tout retentit du bruit de sa chute. La fortune , d'une main incertaine ne balance plus la victoire : elle-même se fixe au milieu des Chrétiens , & combat sous leurs drapeaux.

La troupe immortelle , la dernière espérance de l'Orient , fuit elle-même , & dément l'orgueil de son nom. Emiren arrête dans sa fuite celui qui porte l'étendard du calife : « Malheureux ! s'écrie-t-il , n'est-ce pas toi qu'entre mille j'avois choisi pour porter l'enseigne de mon maître ?

« Rimédon ! je ne te l'avois pas confiée
» cette enseigne pour la faire reculer.
» Lâche ! tu vois ton Général seul au
» milieu des ennemis , & tu l'abandonnes !
» que veux-tu ? la vie ? reviens avec
» moi ; la route que tu prends conduit à
» la mort. Combattre est ta seule ressource ; & le chemin de l'honneur est le chemin de la vie. »

Rimédon revient la rage dans le cœur , & la honte sur le front : la menace à la bouche , le fer à la main , Emiren ramène les autres , & la crainte de la mort leur fait braver la mort même. A la vue de ses troupes qui se rallient , sur-tout , à la vue de Tisapherne qui combat toujours , le Général sent renaître son espoir.

Ce jour a été pour Tisapherne un jour à jamais glorieux : les Normands ont été abattus , renversés sous ses coups. Garnier , Roger , Gerard ont expiré de sa main. Sûr d'une immortalité qui lui ont acquis ses exploits , il dédaigne la vie , & se précipite au milieu des plus grands dangers.

Il voit Renaud , il le reconnoît , quoique sa cotte-d'armes ait perdu sa couleur , quoique son aigle soit tout ensanglanté : « Voici , dit-il , le moment le » plus redoutable : ô ciel ! seconde mon » audace. -- Armide ! sois témoin de mes » efforts. O Mahomet ! si je triomphe , » je fais vœu de suspendre les armes de » l'impie dans ta Mosquée. »

Ses vœux inutiles se perdent dans les

airs ; & le fourd Mahomet n'entend point sa priere. Cependant il réveille son courroux & l'allume du feu de l'amour. Tel le lion farouche se bat les flancs & s'excite au carnage. Plein d'une force & d'une fureur nouvelle , il fond sur Renaud.

Renaud fond sur lui : Chrétiens , Sarrafins , tous reculent , tous oublient le combat pour contempler un combat plus terrible.

Tisapherne ne fait que frapper , mais Renaud frappe & fait des blessures. Le sang de l'Infidèle coule , son casque est brisé , son bouclier l'abandonne : Armide voit son vengeur presque abattu : par-tout regnent la crainte & la terreur. Un moment va rompre le nœud fragile qui rassemble le reste de ses défenseurs.

Déjà la solitude est autour de son char : sa vengeance est trahie. Elle craint les fers , elle abhorre le jour : éperdue , furieuse , elle descend , monte sur un coursier & fuit ; mais elle emporte avec elle son courroux & son amour.

Telle fuyoit la Reine d'Egypte laissant

son Antoine lutter contre le trop heureux Octave. Injuste à lui-même, mais fidèle à l'amour, Antoine abandonnoit la victoire pour suivre l'objet de sa flamme. Tisapherne aussi voudroit suivre la fugitive Armide, mais Renaud l'arrête.

En perdant la vue de la beauté qu'il adore, l'Infidèle croit avoir perdu la clarté du jour : désespéré il se tourne contre son ennemi, & lui décharge un coup affreux sur le front. Le héros chancelle & plie. Ainsi, dans les flancs de l'Ethna, l'enclume tremble sous le lourd marteau du Cyclope.

Mais bientôt il se redresse, & de son épée il perce la cuirasse de Tisapherne, & lui enfonce la pointe dans le cœur : elle ressort entre ses épaules & ouvre à son ame fugitive une double issue.

Le vainqueur s'arrête & cherche encore des Chrétiens à défendre ou des Sarrafins à combattre. Mais tout à fui, tout est en désordre & les étendards roulent sur la poussière. Il suspend le carnage ; le feu qui l'animoit semble s'éteindre : calme & tranquille,

tranquille , il se rappelle cette beauté qui s'est fuit feule & désespérée.

La pitié , la générosité l'intéressent à son sort : il se souvient qu'en la quittant il promet d'être encore son Chevalier ; & soudain il vole sur ses pas. Cependant Armide s'est enfoncée dans un lieu solitaire où tout paroît favorable aux sinistres desseins que lui a inspiré son désespoir.

Elle rend graces au hasard qui a conduit ses pas errans dans cet asyle funeste & sombre. Elle descend , jette son arc , son carquois & ses traits : « Armes mal-
 ,, heureuses ! dit-elle , armes impuissan-
 ,, tes ! qui avez trahi ma vengeance , je
 ,, vous abandonne ; restez ensevelies dans
 ,, ces déserts.

„ Ah ! parmi tant de fleches , n'en fera-
 ,, t-il point une qui puisse se baigner
 ,, dans le sang ? le cœur du barbare
 ,, a été , pour vous , impénétrable ; osez
 ,, du moins percer le sein d'une femme. . .
 ,, Je vous livre le mien nu & sans dé-
 ,, fense ; qu'il expie votre foiblesse &

„ votre honte. hélas ! il n'est que trop
„ tendre. amour le fait , jamais il ne
„ put résister à ses coups.

„ Donnez-moi la mort , & je vous par-
„ donne. malheureuse Armide ! quel
„ sort est le mien , s'il ne me reste que
„ vous & mon désespoir ! puisse du
„ moins la mort guérir les blessures de
„ mon cœur , & ma flamme s'éteindre
„ avec ma vie !

„ Heureuse ! si ce poison funeste ne
„ vient point avec moi infecter les enfers...
„ amour ! amour ! abandonne enfin ta
„ proie ! que ma vengeance , que ma
„ fureur seules me restent , & soient les
„ compagnes éternelles de mon ombre ! ..
„ ou plutôt que des sombres royaumes
„ elles reviennent tourmenter le cruel
„ qui m'a dédaignée ! que dans l'horreur
„ des nuits elles troublent son sommeil ,
„ & répandent autour de lui la terreur &
„ l'effroi ! „

Elle se tait : & résolue de mourir , elle
choisit le trait le plus perçant. Renaud
arrive , Renaud la voit prête à finir sa

cruelle destinée , déjà le fer à la main , déjà le visage couvert de la pâleur du trépas : il s'élance , il saisit ce bras qui va enfoncer la pointe mortelle.

Armide se retourne ; elle voit Renaud. Elle pousse un cri : ses regards , avec dédain , fuient un visage qu'elle adore. Elle tombe & s'évanouit. Tel un lys à demi-coupé penche languissamment sa tête. Renaud la soutient d'une main , de l'autre il dénoue les nœuds de sa robe.

Des larmes de la pitié , il mouille , & les joues , & la gorge de cette beauté infortunée : elle revient à elle-même , & soulève une paupière toute humide des pleurs de son amant. Telle une rose flétrie se ranime humectée des larmes de l'aurore. Trois fois ses yeux s'ouvrirent , trois fois ils se fermerent pour ne pas voir cet objet de haine & de tendresse.

D'une main languissante , elle essaie de repousser le bras vigoureux qui la soutient. Ses efforts redoublés ne font que serrer encore le nœud qui l'embrasse. Enfin arrêtée dans ces liens qui jadis lui furent

si chers , qui peut-être le sont encore ; elle verse un torrent de larmes , & toujours obstinée à ne pas regarder le héros , elle lui adresse ce discours.

“ Barbare ! qui t’amene en ces lieux ,
„ toujours également cruel , & dans ta
„ fuite & dans ton retour , tu me donnes
„ la mort , & tu veux prolonger ma vie !
„ c’est toi qui cherches à sauver mes
„ jours ! ... à quels affronts , hélas ! à quels
„ supplices réserves-tu la malheureuse Ar-
„ mide ? ... je connois des secrets que
„ le traître ignore. mais que peut
„ une infortunée qui ne peut pas même
„ mourir ?

„ Sans doute ta gloire seroit offensée ,
„ si on ne voyoit pas enchaînée à ton
„ char une femme qu’ont trahi tes ser-
„ mens , & que ta force accable ? Sans
„ doute , le titre de son vainqueur fera
„ le plus beau de tes titres ? il fut un
„ tems où je te demandai la paix & la
„ vie. la mort seule aujourd’hui
„ peut flatter ma douleur. mais ce
„ n’est pas à toi que je la demande.

„ Barbare ! la mort même me feroit affreux-
 „ se , s'il falloit la tenir de ta main !

» Va ! je saurai moi seule me sauver de
 „ tes fureurs. Captive & chargée de fers ,
 „ les armes , le poison , les précipices ,
 „ le lacet funeste manqueront à mon dés-
 „ espoir : mais pour mourir il me reste
 „ des moyens que tu ne pourras m'ôter.
 „ J'en rends grâces au ciel qui me les
 „ inspire. Garde tes vaines caresses... le
 „ perfide ! comme il se joue encore ! com-
 „ me il tente de surprendre ma crédu-
 „ lité ! „

Renaud mêle les pleurs de la pitié aux
 larmes que l'amour & le dépit font couler
 de ses beaux yeux. « Armide , lui dit-il ,
 „ calme ton cœur agité. Ce ne sont point
 „ des dédains , c'est le trône que je te ré-
 „ serve. Moi ton ennemi ! ... je suis ton
 „ Chevalier & ton esclave.

„ Lis dans mes yeux , si tu refuses d'en
 „ croire mes paroles ; tu y verras la pu-
 „ reté de mon zèle. Je jure de te replacer
 „ au trône où régnerent tes aïeux : ou
 „ plutôt si le ciel daignoit répandre dans

„ ton ame ses divines clartés , & t'arra-
 „ cher le bandeau de l'erreur , il ne seroit
 „ point dans l'Orient de puissance égale
 „ à la tienne. „

A ces prieres , à ces tendres discours ,
 il mêle des larmes & des soupirs. La colere
 s'éteint dans le cœur d'Armide , il n'y
 reste que les feux de l'amour. Telle la
 neige se fond aux rayons du soleil ou au
 souffle des zéphirs : « Commande , à ton
 » esclave , lui dit-elle , décide de son sort ;
 „ tes desirs seront ses loix. »

Cependant Emiren voit l'enseigne de son
 maître étendue sur la poussiere : il voit le
 brave Rimédon expirant sous les coups de
 Godefroi , & tous ses guerriers renversés
 ou fugitifs. Le désespoir ranime encore sa
 valeur : il va chercher la mort , mais il ne
 veut la recevoir que d'une main qui puisse
 illustrer sa défaite.

Il voit dans Godefroi seul un rival digne
 de lui. Soudain il se précipite , & marche
 à lui sur des monceaux de victimes qu'il
 immole à sa vengeance : « Je viens , lui
 „ crie-t-il de loin , je viens mourir sous tes
 „ coups : mais en tombant je tâcherai du
 „ moins de t'écraser sous ma chute. „

Il dit : & tous deux ils fondent l'un
 sur l'autre. Godefroi a son bouclier percé ,

& reçoit une blessure dans le bras gauche ; mais soudain il atteint Emiren à la joue : le Sarrafin chancelle , se redresse & tombe ensuite frappé du coup mortel.

La plaine n'offre plus que de tristes restes de cette immense armée : Bouillon poursuit sa victoire , mais bientôt il s'arrête à la vue d'Altamore sanglant , & qui se défend avec les débris de ses armes rompues & fracassées. Cent bras le menacent , cent lances le frappent à la fois : « Arrêtez , » Chrétiens , s'écrie Bouillon , & toi , » rends-moi tes armes , je suis Godefroi. »

Ce guerrier qui jamais n'avoit avili son grand cœur par une bassesse , au seul nom d'un héros si fameux & si redouté : « Je » me rends , lui dit-il : je dois cet hommage » à ta valeur. Mais la défaite d'Altamore » augmentera tes richesses en augmentant » ta gloire.

» Une tendre épouse t'offrira , pour » prix de ma liberté , toutes les pierreries » & tout l'or de mes états. Le ciel , lui » répond Godefroi , ne me fit point un » cœur avare. Garde les trésors de l'Inde » & de la Perse ; je ne fais point mettre » un prix à la vie de mes ennemis. Je suis » venu conquérir & non pas trafiquer dans » l'Asie ».

Il dit ; & confie Altamore à ses Gardes. Lui-même il poursuit les Infideles : ils fuient dans leurs retranchemens qui ne peuvent plus les défendre. Bientôt ils sont inondés de carnage : la mort erre dans toutes les tentes , & ce pompeux amas d'inutiles richesses que traînoit après lui l'Egyptien , nage dans les flots de son sang.

Godefroi triomphe ; le jour luit encore : il marche vers la cité dont il a brisé les fers pour y offrir à l'Eternel l'hommage de sa victoire. Les mains toutes teintes du sang qu'il vient de répandre , il entre dans le temple avec ses guerriers , il y suspend ses armes , & prosterné sur la tombe sacrée , il y acquitte sa reconnoissance & ses vœux.

Fin du Tome second.

J Ai lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , une Traduction de la *Jérusalem Délivrée* , qui m'a paru vraiment nouvelle. Ce Poëme si intéressant est rendu dans une prose précise , énergique , qui sans cesser d'être élégante , conserve autant qu'il est possible , la chaleur & la vivacité de la Poésie : le coloris y est joint à l'exactitude.
A Paris ce 15 Novembre 1773.

LE TOURNEUR.









